

GAVROCHE

REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

Le numéro : 50 F Bimestriel n° 87-88 – 15e année – mai-août 1996



GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire

Numéro 87-88
mai-août 1996

Publication des
Editions Floréal
BP 872
27008 Evreux cedex
39-41, rue de la Harpe
Tél. : 32.33.22.33

Directeur gérant :
Georges PELLETIER
Directeur de la publication :
Georges POTVIN
Secrétaire de rédaction :
Claude VIRLOUVET
Secrétaire :
Françoise BERANGER
Avec la collaboration
pour ce numéro de
M. AUVRAY
S. BOULOUQUE
C. DELPORTE
L. DOUSSIN
G. GOETZ
C. JACQUIER
S. JOUIN
J.J LEDOS
T. MARICOURT
J.L. PANNE
J. PAPP
G. PELLETIER
G. POTVIN
G. RAGACHE
R. DE BELLEFON

Commission paritaire : 64185
I.S.S.N. : 02-42-9705

Les articles publiés dans cette
revue sont résumés et indexés
dans HISTORICAL ABSTRACTS
and AMERICA :
HISTORY and LIFE

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
21 ter, rue Voltaire
75011 Paris - Tél. 40.24.21.31

Imprimé en France

Secrétariat de rédaction
et mise en page :
Scoop Presse Normande à Evreux
Impression :
27 Offset-Gravigny

EDITORIAL

Vous ne trouvez pas que l'on ne parle guère de l'An 2000, vous ? Je n'ai pas eu l'honneur d'être invité au précédent millénaire, mais il nous est revenu tant de récits de toutes parts que l'on n'a aucun mal à imaginer le défilé incessant des pèlerins sur les routes d'Europe, les donations insensées à l'Eglise, les monastères envahis par les pécheurs repentis, et aussi les grandes bouffes, les beuveries, l'étalage de la luxure et, par-dessus tout, la crainte du Jugement.

Aujourd'hui rien, ou presque. Je veux dire : rien de neuf, que le train-train ordinaire de petites guerres et de massacres, de l'attentat au génocide ; rien que la pollution de chaque jour, rendant peu à peu invivables les sites les plus paradisiaques de notre planète ; que les catastrophes, les épidémies et les famines les plus routinières.

Aussi, dans ce tableau trop connu, l'œuvre de Jean Miguères nous apporte-t-elle un peu de fraîcheur – je veux dire d'inédit. Elle comprend trois volumes (Ed. Promazur, Prix du Récit Fantastique 1977), dont le premier est d'abord consacré au terrible accident dont fut victime Miguères, ambulancier perpignanais, le 11 août 1969 sur la RN 13 bis, non loin de Rouen où il ramenait un septuagénaire cardiaque vivant ses dernières heures et qu'accompagnait sa femme. Le jeune frère de Miguères faisait office de brancardier. Vers 5 heures du matin, un étrange message télépathique parvient à J.-M. : "Ne crains rien, laisse-moi guider... Tu ne ressentiras rien..." Peu après, un bizarre nuage sphérique vient survoler l'ambulance ; puis se transforme en engin type OVNI. Mais là-bas en sens inverse, une autre voiture débouche sur la route nationale, une DS 19, roulant vite elle aussi, mais au milieu de la chaussée... Pire : calquant ses manœuvres sur celles de l'ambulancier, elle se jette littéralement sur sa voiture, de plein fouet, le choc se produit à une vitesse cumulée de 300 km/h...

Miguères se retrouve emprisonné dans les débris de son véhicule. A côté de lui, un être apparemment humain, de taille médiocre, lui annonce par télépathie qu'il va le régénérer, qu'il ne souffrira pas des suites de l'accident, mais sera au contraire plus fort qu'avant. Après quoi "l'extra-terrestre" disparaît et Miguères resta seul, conscient, en attendant les secours envoyés par un automobiliste de passage.

Il fallut trois heures et demie pour le "désincarcérer" et l'emporter, attaché à son siège démonté, dans une clinique de Louviers.

A ce point du récit, l'attitude du lecteur change. Que l'on croie aux soucoupes volantes ou qu'on n'y croie pas, il est bien certain que la guérison "miraculeuse" de l'ambulancier perpignanais s'accommode fort bien de l'intervention du représentant d'une civilisation bien plus ancienne donc plus évoluée, suffisamment pour avoir essaimé dans toute la galaxie, et même au-delà.

Explication bien tentante pour l'improbable rétablissement d'un homme atteint de fractures multiples ainsi que de nombreux dégâts organiques (importante plaie au foie, éclatement de la rate et de la vésicule biliaire ; fractures de côtes avec déchirement de la plèvre, hémorragies internes à trois reprises, tension nulle par trois fois, quatre constations de "mort clinique") et à qui on dut transfuser près de 33 litres de sang !

Le reste est consacré à des témoignages, à d'autres examens, et surtout à la définition de la "mission" que les extra-terrestres avaient confiée à Jean Miguères : rassembler les Terriens "contactés" (il y en aurait plus de deux millions) et préparer le débarquement massif et pacifique qui doit avoir lieu en 1996. Après quoi la terre devra adhérer, de gré ou de force pour éviter qu'elle ne cause de tort à elle-même ou aux autres habitants de l'univers. La Confédération intergalactique estimerait en effet que le mauvais caractère des Terriens fasse un mélange explosif avec l'évolution de leur technologie dans les domaines de l'atome et des voyages interplanétaires...

Avec le troisième volume, nous voici en pleine BD. Le ton candide avait jusqu'ici un accent de vérité qui fait place à une redondance moins convaincante. Il devient difficile d'"entrer" dans le récit qui donne l'impression d'être fortement romancé : Strob, commandant en chef des forces intergalactiques, s'incarne dans le corps de J.-M., lequel a été "redimensionné" et abrite sans peine les deux entités. Les redoutables et rusés Gxors, ennemis de la Confédération, bouleversent la vie affective de Miguères et des siens. Enfin après des prédictions assez catastrophiques, dont il va nous être facile de vérifier l'exactitude, J.-M. répond aux questions de ses lecteurs, particulièrement sur l'attitude à tenir pour choisir son camp, le grand jour venu, dans six mois au plus tard ?

Intrigué par certains aspects de cette histoire nous avons cherché à rencontrer M. Miguères. Hélas nous avons appris son décès certains disent son assassinat.

Il est bien triste de terminer sur une note aussi dramatique, on aurait préféré mettre en conclusion la question posée par un ami facétieux : le fameux commandant des forces intergalactiques ne serait-il pas un dirigeant récemment mis en place et qui manie la puissance atomique à son seul gré sans tenir compte des observations et du tollé unanime. Il s'en moque vraiment comme de l'an 2000...

Georges Potvin

Couverture : Vacances au bord de la mer. Trouville 1938.
4e de couverture : Reproduction de la belle affiche de Steinlen pour la Journée des Coopératives du 4 déc. 1921.



Sa photographie de la pensée

– Mais tâchez donc de penser ! Vous allez détraquer la machine !

Dessin de 1936 représentant le chef des Croix de Feu, le colonel de La Rocque.

Maurice Henry,
dessinateur surréaliste

Lorsque, dans les années 1930, Maurice Henry fait paraître ses premiers croquis dans la presse, le dessin d'humour est un genre, sinon en perdition, du moins singulièrement déclinant. Les petits hebdomadaires illustrés, comme *Le Rire ou Le Sourire*, si prestigieux naguère, traversent une crise aiguë de désaffection. Dame ! On y trouve, de page en page, les mêmes recettes qu'hier et avant-hier : les mêmes calembours éculés, les mêmes images grivoises, les mêmes plaisanteries de salle de garde. Combien de scènes plantées dans des cours de caserne ou dans des garçonnières ; combien de sous-officiers bornés face à des conscrits, tantôt benêts, tantôt pétris d'esprit de répartie ; combien de jeunes filles à l'œil pétillant de malice offrant leurs charmes à de vieux messieurs aussi riches que ventripotents !

L'humour de Maurice Henry se satisfait mal d'un registre appauvri par le temps. Aussi va-t-il conduire le dessin vers des domaines inexplorés, y introduire des dimensions de nature à bousculer les repères d'une mécanique usée : le rêve et l'absurde, le macabre et la poésie. Avec ses compagnons de la même génération, comme Effel ou Dubout, il plonge le dessin d'humour, et l'humour tout court, dans un bain de jouvence. Il transporte le lecteur dans des lieux jusqu'ici inaccessibles : les cieux où dominent les dieux ; les océans où règne Neptune ; il le confronte aux ectoplasmes et aux sirènes, le rend familier des centaures et des minotaures. "*Je prends l'habitude dans mes dessins d'humour*", explique-t-il, "*de poser des problèmes parallèles à ceux de l'image poétique, et de résoudre la contradiction des termes extrêmes. Que peut-il se passer, par exemple,*

"Je suis né le 29 décembre 1907 avec beaucoup de mauvaise volonté puisqu'il a fallu deux heures pour me faire passer de l'état d'enfant-cadavre à celui de rebelle" (Maurice Henry)


– Fais attention, tu viens de casser un carreau !...

Henry - 1936.

entre un scaphandrier et un piano ? C'est une équation équivalente à celle du collage, mais qu'il faut rendre accessible au grand public."

Rêveur, Maurice Henry n'est pourtant pas un naïf somnambule. Intellectuel engagé, portant un regard sans complaisance sur le monde qui l'entoure, il se taille une solide renommée de dessinateur politique. Avec un style d'une remarquable originalité ; en interprétant l'actualité à sa façon. Comme le note Charles Estienne dans *Combat*, en 1946 : "*La caricature se borne, la plupart du temps, à nous montrer, plus ou moins grossi et déformé, le bon endroit des choses ; Maurice Henry nous en montre l'envers, et la saveur poétique de son travail consiste à élever un doute discret, mais ferme, sur les sacro-saints principes d'identité et de contradiction.*"

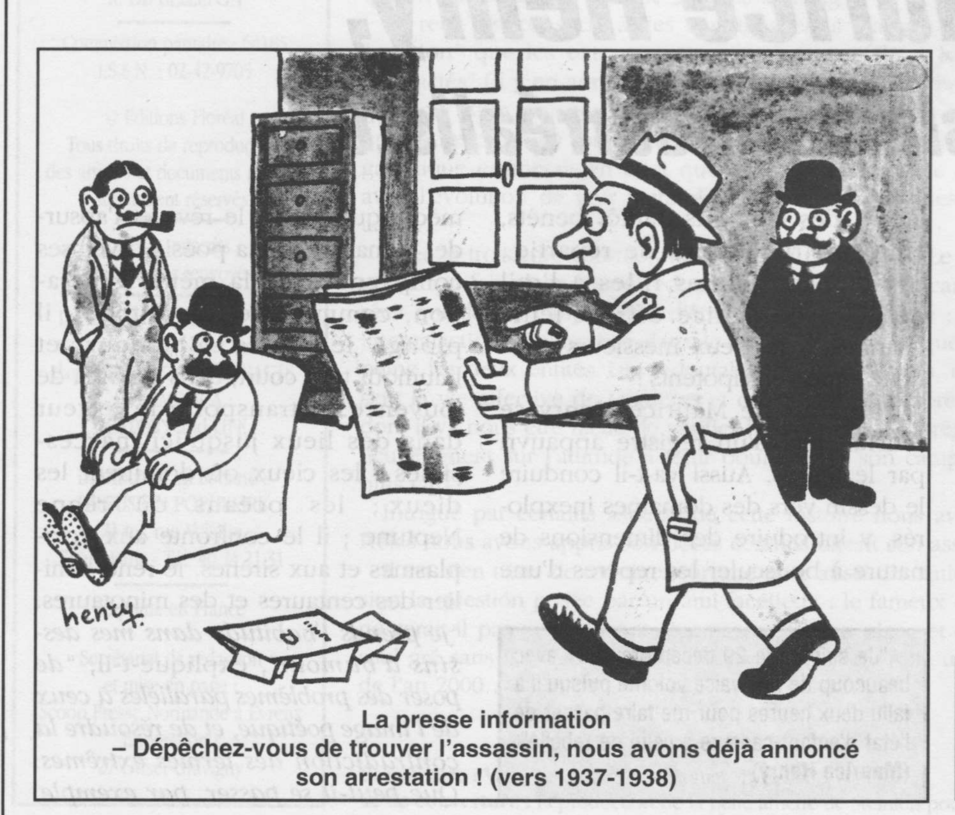
Le poète et le révolté

Et pourtant, la rencontre entre Maurice Henry et le dessin de presse tient davantage des circonstances, des accidents de la vie que de la vocation. Certes, grâce à son père, journaliste au *Républicain du Nord* de Cambrai (où il est né le 29 décembre 1907), le milieu de la presse ne lui est pas étranger. Mais l'adolescent imagine un tout autre destin : il veut devenir peintre, ce qui désole sa famille ; son père souhaiterait tellement le voir revêtir la blouse blanche du vétérinaire ou la robe noire de l'avocat !

Son rêve trouble se mue brusquement en ferme résolution lorsque, à 17 ans, il découvre Dada, le surréalisme, les œuvres de Miro et de Malkine. Il ressent un véritable choc en feuilletant *La Revue surréaliste* et s'initie fébrilement à l'écriture automatique. Maurice Henry voudrait aller plus loin et, pourquoi pas, créer une revue poétique. Mais sa tranquille cité du Nord lui paraît peu propice à la réalisation d'un tel dessein. Par chance, Artur Arfaux (qui devint, plus tard, un photographe célèbre), l'un de ses camarades cambrésiens, a été admis en khâgne au lycée Louis-le-Grand, à Paris. Là, Arfaux a rencontré Roger Vailland, l'une des pièces maîtresses d'un groupe de lycéens rémois anticonformistes (Roger Gilbert-Lecomte, René Daumal, Pierre Minet...) qui, prétendant renouveler la pensée et surtout bousculer la poésie, se sont intitulés les "Simplistes". Grâce à son ancien condisciple, Henry prend contact avec eux ; s'engage alors l'échange d'une abondante correspondance. Et lorsque les jeunes poètes, parmi lesquels on compte aussi Josef Sima, projettent de créer le groupe du "Grand Jeu" en 1926, il veut immédiatement en être.

Mais comment satisfaire son ardente ambition ? Loin de ses amis, il se sent frustré, isolé, captif dans sa petite ville du Nord ; il lui faut absolument gagner la capitale. Une occasion lui en est donnée : en 1927, il s'inscrit en Droit à Paris, ce qui a le mérite de rassurer son père tout en le rapprochant des milieux intellectuels marginaux qui le fascinent. Comme on pouvait s'y attendre, Maurice Henry n'est pas un étudiant assidu. Désertant les bancs des amphithéâtres, il préfère fréquenter le Paris noctambule, celui des cafés enfumés de Montparnasse, où l'on refait le monde, où l'on maudit les valeurs de l'ordre établi, où l'on entre en rébellion, où l'on s'ouvre aussi aux expériences nouvelles qui marquent ostensiblement la rupture avec la société (la drogue). A cette

"Cette désolante et déprimante anecdote me fait penser aux dessins de Maurice Henry qui lui aussi comme le Suisse mais pour des raisons plus heureuses et plus valables jette aussi à sa manière la panique dans le Cérémonial." (**Jacques Prévert**, *Un beau jour*, 1945)



La presse information
– Dépêchez-vous de trouver l'assassin, nous avons déjà annoncé son arrestation ! (vers 1937-1938)

"Après avoir mis les pieds dans le plat, on aimerait à rêver sur les plages où Maurice Henry construit d'étranges lits." (**René Crevel**, 1934)



– Qui est-ce ?
– Le printemps, sans doute...

Evocation de la crise de Munich, à l'automne 1938.

époque, il dessine fiévreusement et compose inlassablement des poèmes aux accents surréalistes qui expriment son désarroi et sa révolte. "*Les œuvres désespérées qui naissent de mes semelles ont le visage ouvert comme un ventre*", écrit-il, à la manière des cadavres exquis. S'il publie un peu dans *Le Rouge et le Noir*, ses textes, ses poèmes, ses dessins paraissent surtout dans le *Le Grand Jeu*, la petite revue qu'il fonde avec ses amis en 1928 et qui ne dépassera pas le troisième numéro. La philosophie du groupe est alors toute rassemblée dans cette formule lapidaire : "*Le Grand Jeu est entièrement et systématiquement destructeur*".

Surréalisme et révolution

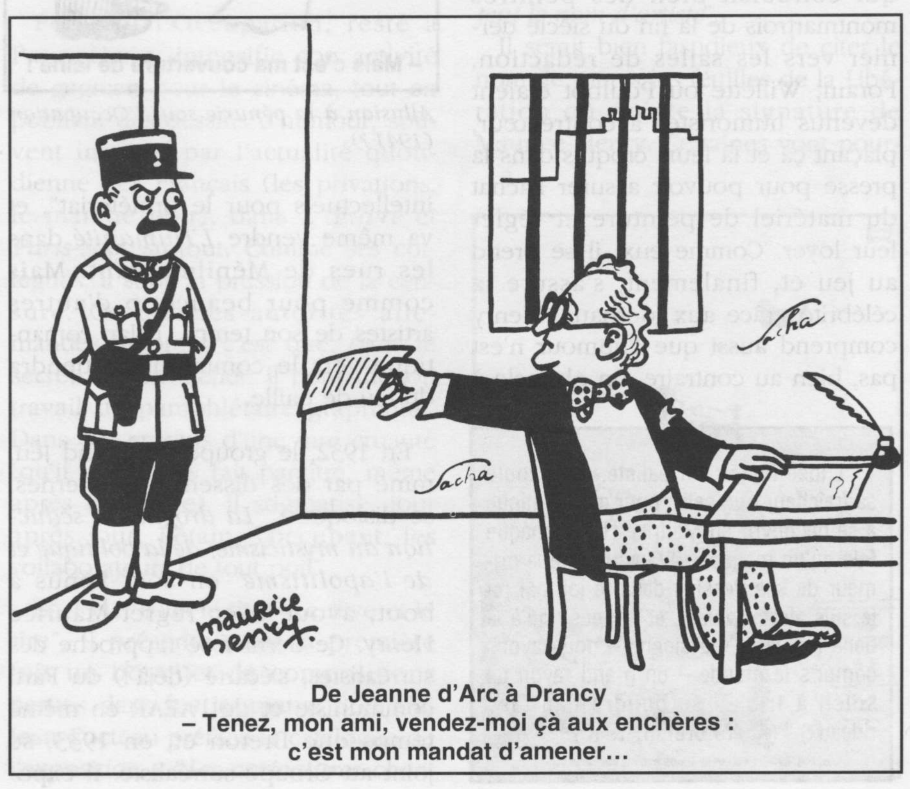
Maurice Henry côtoie toujours davantage les surréalistes, sans pour autant les rejoindre. Après Robert Desnos, il rencontre André Breton, Benjamin Péret, Louis Aragon, bientôt Jacques Prévert, Roger Vitrac, Luis Bunuel, René Magritte... En 1928, il participe avec fougue à l'agitation conduite par les jeunes intellectuels surréalistes contre le conformisme littéraire et artistique, et plus largement contre les valeurs de la société bourgeoise. Ainsi vient-il bruyamment perturber la réunion du Groupe d'action des Jeunesses françaises contre la pornographie, salle des sociétés savantes, la conférence de l'abbé Viollet sur l'éducation sexuelle, à la salle Wagram ou la première du *Songe* de Strinberg, au Théâtre de l'Avenue.

Maurice Henry garde un souvenir impérissable de ces folles années de jeunesse qu'il définit en quelques flashes : "*Nuits de perdition et fous rires de Gilbert-Lecomte, étranges errances dans les rues avec René Daumal à l'humour impassible, méditations photographiques d'Arfaux : picturales et métaphysiques de Josef Sima qui, plus âgé que nous, avait fait la guerre en Europe centrale ; sourires énigmatiques d'Hendrik Cramer "le capitaine" (il avait navigué) qui écrivait ou racontait de brèves histoires surprenantes ; agitation de Roger Vailland, déjà tenté par la "littérature" que nous méprisions et que nous avions décidé de combattre. Contacts avec les surréalistes, alliances circonstancielles, mais nous refusions de nous laisser absorber et les deux mouvements restaient sur leur positions.*"

Toutefois, la passion ne nourrit pas son homme. Henry ne deviendra jamais avocat et, en attendant de pouvoir vendre dessins, collages et poèmes, il faut travailler et, provisoirement au moins, se plier aux lourdes contraintes d'un emploi respectable. Vers 1928-1929, il profite de ses relations dans la presse pour faire quelques piges à l'Agence Havas et glisser quelques papiers sur le cinéma dans la revue *Cinémonde*.

"Le dessin n'est plus une illustration d'un quelconque calembour ni une référence à un système humanitaire ou politique. Il n'est pas satirique : il existe en soi, il n'est pas une allusion mais un monde clos, aussi refermé sur lui-même qu'un tableau de Magritte. Ses images sont une véritable mise en équation à laquelle ne manque aucun terme. Elles sont un équilibre constamment répété d'écho en écho. Elles jouent sur l'ambiguïté, elles sont un moment aigu. Bref, ce que Breton nomme l'explosante-fixe. Et l'avantage de Maurice Henry sur Magritte, c'est qu'il a su éviter la prétention et l'idée saugrenue de la démonstration. Ce n'est qu'après coup et par le fait de sa formation que Maurice Henry se laisse analyser selon certaines idées surréalistes. Jamais, j'en suis sûr, il n'a tenté de les "schématiser". Car c'est là le signe de sa réussite, nous sommes en présence du jaillissement d'un style et du monde que ce style définit. Sans cette présence aucune œuvre n'est valable. Sans cette cohérence aucune attitude humaine ne saurait se transmettre avec force." (**René Guilly**, Juin, 1946)

Dessin de la Libération évoquant l'incarcération de Sacha Guitry pour fait de collaboration.



De Jeanne d'Arc à Drancy
– Tenez, mon ami, vendez-moi çà aux enchères : c'est mon mandat d'amener...

"Maurice Henry ? Un homme qui ne crie pas sur les toits que la Poésie couche dans son lit. Mais si généreux qu'il peut nous la montrer sans voiles." (**Maurice Nadeau**, *Combat,* 1946)

Il y ajoute des critiques d'art pour *Paris-Montparnasse* et *Les Cahiers du Sud,* avant d'être engagé comme reporter, en 1929, au *Petit Journal.* La même année, son père, qui préfère le voir crayonner dans la presse plutôt que de mener une vie de bohême, lui permet de placer ses tout premiers dessins au *Républicain du Nord* de Cambrai (auquel il reste fidèle jusqu'en 1934).

Dessinateur, peintre, poète, écrivain dans l'âme, Maurice Henry considère toujours son activité dans la presse comme un pis-aller. Il sera dessinateur de presse en attendant que son talent soit reconnu : il n'est pas question de renoncer au pinceau et aux créations artistiques. Aussi prépare-t-il activement l'exposition du *Grand Jeu* qui se tient en 1929 à Paris, galerie Bonaparte. Les journaux présentent tout de même de menus avantages. Si *Le Petit Journal, Regards* ou *Le Coup de patte* rémunèrent peu les croquis d'un débutant, ils paient sûrement et régulièrement. Henry est alors pris dans le même engrenage que celui qui conduisit bien des peintres montmartrois de la fin du siècle dernier vers les salles de rédaction. Forain, Willette ou Poulbot étaient devenus humoristes à contrecœur, plaçant çà et là leurs croquis dans la presse pour pouvoir assurer l'achat du matériel de peinture et régler leur loyer. Comme eux, il se prend au jeu et, finalement, s'assure la célébrité grâce aux journaux. Henry comprend aussi que l'humour n'est pas, bien au contraire, un obstacle à son esprit inventif. Il peut y exprimer son goût pour l'insolite, l'absurde, le macabre, y mêler la poésie, la drôlerie et la mort, mais aussi clairement manifester son insoumission aux normes qui enferment l'homme et l'artiste.

"L'idée-image surréaliste, dans toute sa fraîcheur originelle, pour moi continue à se découvrir en Maurice Henry chaque fois qu'un matin éveillé m'apporte la primeur de ses dessins dans le journal (et je suis alors *content,* et je pense qu'à la belle manière – la sienne – nous avons compris le monde – un grand rayon de soleil à frimas se poudre dans les rideaux)." (**André Breton**, 1946)

Comme beaucoup d'autres intellectuels, il s'exalte confusément pour la révolution. En 1931, il adhère à l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (AEAR) – section littéraire, arts plastiques, cinéma – et rejoint le Parti communiste. Il publie des dessins dans les journaux communistes (*L'Humanité*), antimilitaristes (*Contre l'impérialisme*), anticléricaux (*La Lutte antireligieuse et prolétarienne*). Il compose des panneaux satiriques ("*Chassez les Russes blancs !*") pour le cortège du Mur des Fédérés, contribue à la "lutte des intellectuels pour le prolétariat", et va même vendre *L'Humanité* dans les rues de Ménilmontant. Mais comme pour beaucoup d'autres artistes de son temps, l'élan romantique vers le communisme tiendra du feu de paille.



Allusion à la pénurie sous l'Occupation (1941 ?)

En 1932, le groupe du Grand Jeu, miné par des dissensions internes, se disloque : "*La drogue, la séduction du mysticisme, de la politique et de l'apolitisme*" en sont venus à bout, avoue avec regret Maurice Henry. Ce dernier se rapproche des surréalistes, s'écarte (déjà !) du Parti communiste et de l'AEAR en même temps que Breton et, en 1933, se joint au Groupe surréaliste. Il expose avec lui, plusieurs fois à Paris (1933-1937), aux Iles Canaries (1935), à Tokyo (1937), à Amsterdam (1938), dessine et écrit dans la revue *Le Surréalisme au service de la Révolution* et dans *Intervention surréaliste,* invente le poème-collage.

"De Maurice Henry, on pourrait dire qu'il est l'inventeur d'un deuxième ou d'un troisième humour : l'humour rose-noir, rose sur les bords, noir au centre, ainsi que certaine fleur dont la teinte tient du miracle et qu'on poursuit comme le Graal. Il est gentil, même tendre, follement naïf, mais qu'on s'attende à une férocité diabolique, peut-être de très cruelles manigances. Le bonhomme aux yeux ronds de Maurice Henry semble figurer le Français moyen ; il serait plutôt la moyenne obtenue en additionnant Lautréamont à M. Durand, ou, André Breton et M. Dupont, et en divisant par deux. Plus simplement : le surréalisme mis à la portée de presque tous." (***L'Express***, 1955)

Son existence est celle d'un jeune artiste insouciant et néanmoins conscient d'être entraîné dans l'une des plus enivrantes expériences de la culture contemporaine. Dans la journée, il s'attable avec ses amis (Breton, Eluard, Crevel, Char, Tzara, Masson, Miro, Dali, Ernst, Giacometti...) au Café de la place Blanche et, la nuit, compose, peint, dessine fébrilement. Mais il ne vit pas en dehors du temps : son engagement politique en atteste. En 1934, comme Breton, il prend la défense de Trotsky et, la même année, signe le manifeste du Comité de vigilance antifasciste. Il n'est pas rare de le voir mêlé aux foules qui protestent contre la menace des ligues factieuses. Comme André Gide et Heinrich Mann, comme Louis Aragon et André Malraux, il est présent en 1935 au Congrès international pour la défense de la culture, mais condamne sans équivoque, comme beaucoup de ses amis, les purges staliniennes, l'année suivante : "*En notre simple qualité d'intellectuels nous déclarons que nous tenons le*

"...cette galerie d'images, très spirituellement fidèles, et où la malice n'atteint jamais à la malignité." (**Jean Rostand**, 1956)

"...le seul dessinateur d'avant-guerre dont l'esprit soit très proche de celui des Américains, sans qu'il ne leur doive rien, c'est Maurice Henry." (**Michel Ragon**, *Le Dessin d'humour*, 1960)

verdict de Moscou et son exécution pour abominables et inexpiables."

Une place à part dans la caricature

Dans la presse, l'étoile Maurice Henry monte. En 1935, il entre à *Marianne* (où il demeure jusqu'à la guerre) et à *Vendredi*, le journal qui voue son destin à celui du Front populaire. En 1936, il devient le principal dessinateur du quotidien radicalisant *L'Œuvre*. Mais il fournit des croquis à bien d'autres publications : *Vu*, *Le Dimanche illustré*, *Paris-Midi*, *Le Merle blanc*... Désormais, il peut vivre exclusivement de son crayon. À son tour, la presse internationale le réclame : il publie à Londres (*World review of reviews*), à Zurich (*Die Weltwoche*), à Copenhague (*Konkretion*). Tout naturellement, *Le Canard enchaîné* lui ouvre ses portes en 1938, et son humour décapant en fait l'un des dessinateurs vedettes de l'hebdomadaire lancé par Pierre Dac la même année, *L'Os à moelle*.

Célèbre pour ses dessins, Henry aime aussi écrire des articles (reportages, critiques radiophoniques et

"Non seulement Maurice Henry a fait de l'humour noir avant que le mot n'ait été officiellement baptisé par Breton, mais il a toujours été irrésistiblement attiré par l'absurde, l'agressivité, le saugrenu et surtout le merveilleux, que ce soit celui du cauchemar ou du surréalisme. Ces points de mire disent avec suffisamment de poids que l'on peut considérer Maurice Henry comme un précurseur de la nouvelle école... Les "essais pour rien" qu'il a dans ses cartons sont fascinants et font penser à un Jérôme Bosch dont le sens du gag graphique aurait été aiguisé par la pratique du "linéaire" et la panique de vivre dans un univers essentiellement carnivore." (**Jacques Sternberg**, *Problèmes*, 1961)



– Et je serrerais volontiers la main de Staline ou de Truman !

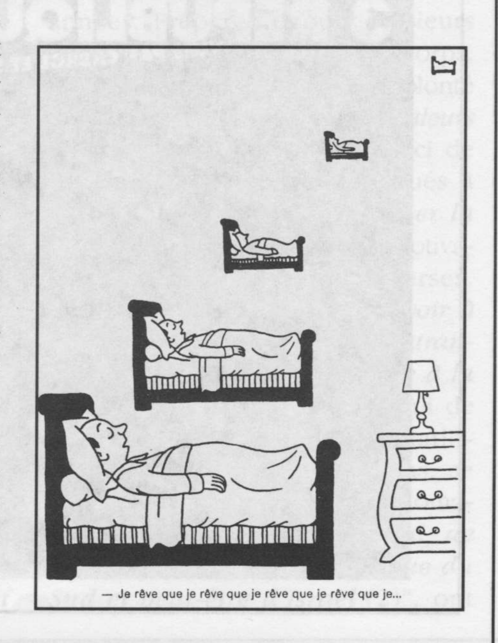
Pétain – Combat, 1945.

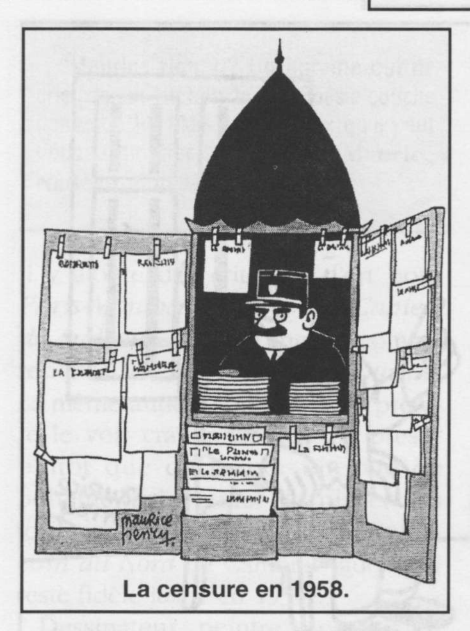
cinématographiques) ; il anime même des émissions pour enfants à *Radio-Cité*. A la veille de la guerre, il vient au cinéma, tenant de petits rôles, imaginant des gags (pour le film *L'Héritier des Mondésir*, notamment), ou écrivant, avec J. Prévert, J. Brunius et H. Richter, le scénario des *Aventures du Baron Crac* (projet interrompu par le conflit mondial).

Pendant l'Occupation, resté à Paris, Henry intensifie son activité de gagman pour le cinéma, tout en publiant des dessins d'humour, souvent inspirés par l'actualité quotidienne des Français (les privations, le marché noir), dans *L'Œuvre* et *Paris-Soir*, surtout. Comme ses collègues, il subit la pression de la censure. Ce que les autorités allemandes ignorent c'est que, dans le secret de son atelier, il poursuit son travail de pamphlétaire graphique. Dans des croquis d'une rare cruauté (qu'il n'a jamais fait paraître, même après la guerre), il stigmatise, jour après jour, Pétain, l'occupant, les collaborateurs de tout poil.

En 1941, sous le titre "Le rêve et le rire", il présente pour la première fois un bouquet de compositions parues dans les journaux. Son ami Jean Cocteau préface le catalogue de l'exposition : "*Les caricatures charmantes de Maurice Henry*", note le poète, "*puisent leur force dans un contraste entre une sorte de conformisme du dessin et la fraîcheur de la légende. Le rire est provoqué par cette chute de la réalité dans le rêve. C'est un réflexe tout neuf de notre époque.*" Et *Paris-Midi* de renchérir : "*Maurice Henry est parmi les rares humoristes d'aujourd'hui qui méritent le nom d'artiste*".

Il serait bien fastidieux de citer le nom de toutes les feuilles de la Libération où pointe la signature de Maurice Henry. Certaines vont pour-


– Je rêve que je rêve que je rêve que je rêve que je...



La censure en 1958.

France Observateur, 13.03. 1958. Ce dessin fut censuré.

tant compter davantage que d'autres dans sa carrière : *Combat, Franc-Tireur, Le Canard enchaîné.* Il expose à nouveau, et notamment avec les surréalistes, à la galerie Maeght de Paris, en 1947. Il illustre, écrit, réalise des films comiques, conçoit des décors et des costumes, met en scène une pièce de Tristan Bernard, *Le Petit café*, au Théâtre Antoine (1949). Le temps de l'activité débordante a repris. En 1951, à la suite d'un conflit avec André Breton, il rompt brutalement avec le Groupe surréaliste ; la brouille durera cinq ans. Quelque temps plus tard, son ami Picasso l'initie à la céramique, dans son atelier de Vallauris.

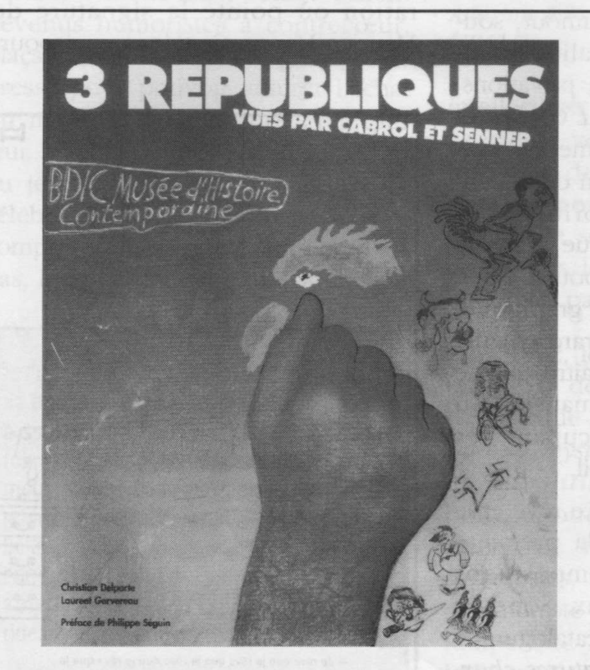
Le "*plus grand humoriste vivant*" (comme l'écrit avec quelque emphase *Témoignage chrétien* en 1955) dessine dans *Paris-Match* ou illustre les chroniques culturelles de divers journaux. Néanmoins, il n'abandonne pas le combat politique. Ainsi, chaque semaine, ses caricatures dans *France-Observateur* sont autant de piques qui blessent les tenants du colonialisme et irritent les gouvernements en place. Le 13 mars 1958, à la une, il stigmatise la censure sur la presse en remplaçant l'habituel vendeur de journaux dans un kiosque par un policier à la mine patibulaire. C'est en trop : le pouvoir fait saisir le numéro. Plus tard, il dénoncera, aux côtés de nombreux autres intellectuels, l'intolérable guerre du Vietnam et participera activement aux mouvements collectifs des artistes qui soutiennent les combats du Tiers monde.

"La répétition, c'est la mort"

L'influence de Maurice Henry sur les jeunes dessinateurs est considérable. Chaval, Bosc, Desclozeaux, Siné, Topor, Cardon, Wolinski, avec qui il collabore pour la revue *Bizarre*, l'observent avec application, admiration, respect. Il est encore auprès d'eux en 1968. Pourtant Henry renonce bientôt au dessin de presse pour se consacrer exclusivement au dessin et à la peinture automatiques. "*Au jeu de l'humour journalistique*", rapporte-t-il, "*ma main, mon trait ont attrapé des tics que je juge déplorables. Avec mon dessin d'humoriste, arrondi, facile et rassurant, trop rassurant, j'essaie de revenir à l'automatisme et j'obtiens quelques satisfactions. Mais décidément, il me faut trouver une autre main qui n'obéisse plus à des manies*".

La soixantaine passée, se sentant trop à l'étroit dans le dessin d'humour ou la caricature politique, il revient aux sources, réapprend, retravaille, fidèle à la maxime de Marcel Duchamp, qu'il a fait sienne : "*La répétition, c'est la mort*". Plus de croquis destinés aux journaux, donc, mais de la couleur rehaussée d'encre, des aquarelles, des reliefs, des froissures, des toiles..., et exclusivement des expositions artistiques (en Italie, surtout, où il s'est installé). Ainsi en est-il jusqu'à sa mort, à Milan, le 22 octobre 1984. Maurice Henry, auteur de plus de 26 000 dessins, restera, dans la mémoire collective, l'homme qui, en introduisant l'humour noir en Europe, révolutionna l'histoire de la caricature.

Christian Delporte



Christian Delporte et Laurent Gervereau publient un ouvrage réunissant plus de 500 dessins des dessinateurs Cabrol et Sennep, dont ils étudient aussi la vie et l'œuvre.

Ce livre est publié à l'occasion de l'exposition qui se déroule actuellement – jusqu'au 23 juin – au Musée d'Histoire Contemporaine BDIC (Hôtel National des Invalides, Cour d'Honneur 75007 Paris).

Une cinquantaine de dessinateurs contemporains rendent hommage – en dessins bien sûr – à ces deux artistes, spécialistes du dessin parlementaire et politique, à ces deux hommes d'idées opposées qui nous donnent une bien agréable leçon d'histoire.

SIX CA — Jeudi 27 Avril 1961



ALGÉRIE LES RÉACTIONS APRÈS L'ÉCRASEMENT DE LA I

«L'armée est restée fidèle à 80 % à de Gaulle»

avaient déclaré à Port-Vendres les 561 libérables du contingent, arrivés d'Alger sur l' « El Mansour »

(De notre envoyé spécial Jean KROUTCHTEIN)

PORT-VENDRES, 26 avril (par téléphone).

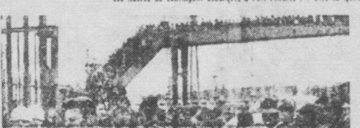
« DITES bien que les troupes du contingent et de nombreux soldats et officiers de carrière sont demeurés fidèles à la France et au général de Gaulle » : c'est le message dont étaient porteurs les soldats libérables qui ont débarqué, hier après-midi, à Port-Vendres.

« Nous, nous sommes du contingent »

Dans la nuit de dimanche à lundi les pilotes ont refusé de prendre l'air



Les libérés du contingent débarquent à Port-Vendres : « Vive la quille ! »



SELON UN SONDAGE
84 % des Parisiens : « Confiance à de Gaulle pour résoudre la crise »

France Soir du 27 avril 1961



La "Marseillaise" des putschistes. Paris-Match.

Le contingent face au putsch d'Alger

La perspective d'une abolition de la conscription effraie certains d'entre nous. L'échec du putsch d'Alger est inévitablement cité pour exemple par les partisans du service militaire. Or quelle était la nature et l'importance de cette tentative de coup d'Etat ? Pourquoi a-t-elle rapidement échoué ? Le rôle des appelés a-t-il été primordial ? Si oui, en quoi et pourquoi ? Si non, comment et pourquoi s'est constitué cet imaginaire collectif ?

Avril 1961 : cela fait 7 ans que l'armée française est engagée dans une guerre qui ne veut pas dire son nom. 7 ans de quadrillage, de ratissages, d'arrestations et de tortures ; 7 ans que les militaires sévissent contre un peuple luttant pour son indépendance. Est-il vraiment surprenant que des officiers considèrent de plus en plus cette guerre comme "leur" guerre ? C'est l'armée qui a reçu les pleins pouvoirs durant la *Bataille d'Alger,* l'armée qui, par le coup de force du 13 mai 1958, a porté au pouvoir le général de Gaulle, une armée auxquels les gouvernements successifs ont, depuis le 1er novembre 1954, confié la sale besogne de réprimer par tous les moyens.

Elu pour faire la paix, le socialiste Guy Mollet avait massivement envoyé le contingent en Afrique du Nord. Issu d'une émeute des partisans de *l'Algérie française,* le régime gaulliste commençait, lui, à entreprendre une politique de désengagement : en métropole, la population sortait lentement de sa léthargie quand la bourgeoisie voyait désormais plus d'inconvénients que d'avantages à perpétuer sa domination coloniale. Les pourparlers avec le F.L.N. étaient annoncés et, le 11 avril, De Gaulle évoquait, dans une conférence de presse, la possibilité d'un *"Etat algérien souverain"*.

Alger aux mains des rebelles

La crise de l'armée atteint son point culminant. Se considérant comme trompés par celui qui leur devait le pouvoir, nombre de militaires sont désormais prêts à imposer malgré, et de fait contre, l'avis du gouvernement, la politique qu'on leur a fait mener pendant des années. Préparée depuis plusieurs mois, la conspiration prend corps. Fidélité à la parole donnée, volonté de préserver le prestige des *"valeurs de la société occidentale"*, souci de l'avenir des Algériens impliqués à leurs côtés et désir de *"barrer la route au communisme"*, les motivations des conjurés sont diverses. Leur but *"s'emparer du pouvoir à Alger, poursuivre la guerre à outrance et offrir une Algérie pacifiée à la France"* (1). Ils ont reçu l'appui de personnalités des milieux "nationaux", centristes et giscardiens, se sont assurés, sur le plan diplomatique, de l'aide *"du Portugal, de l'Amérique du Sud, de l'Afrique du Sud et peut-être d'Israël (2)"*, ont

AU PETIT DUC
MÉNAGER LÉVITAN
FACILITÉS DE PAIEMENT

L'ÉCHO D'ALGER
Dimanche-Matin
TAM
0,25 NF

TAOUREL
MEUBLE ET DÉCORE
DANS TOUS LES STYLES
DEVIS GRATUITS, SANS ENGAGEMENT

Depuis hier à l'aube, sans qu'un seul coup de feu n'ait été tiré

L'armée assume tous les pouvoirs en Algérie

La proclamation du général Challe

Officiers, sous-officiers, gendarmes, soldats, marins, aviateurs des forces françaises d'Algérie, ici le général Challe qui vous parle :

« Je suis à Alger avec les généraux Zeller et Jouhaud et en liaison avec le général Salan pour tenir notre serment, le serment de l'armée de garder l'Algérie, pour que nos morts ne soient pas morts pour rien. Un gouvernement d'abandon nous apprenait successivement l'ALGERIE FRANÇAISE, L'ALGERIE DANS LA FRANCE, L'ALGERIE ALGERIENNE, L'ALGERIE INDEPENDANTE associée à la France. Il s'apprête aujourd'hui à livrer définitivement l'Algérie à l'organisation extérieure de la rébellion. Est-ce cela la paix annoncée ? Ne sait-il pas qu'il ne saurait y avoir de garantie, même militaire, de libre choix, pas plus que de liberté et de justice dans une organisation totalitaire.

» Il a même refusé de faire la paix avec certains rebelles de l'intérieur, prêts à cesser les combats. Nous en avons, hélas ! les preuves.

» Sachant tout cela, voudriez-vous renier vos promesses, abandonner nos frères musulmans et européens, abandonner nos cadres, nos soldats, nos supplétifs musulmans à la vengeance des rebelles.

» Voudriez-vous que MERS-EL-KEBIR et ALGER soient demain des bases soviétiques ?

» Voulez-vous, une fois de plus, la dernière, amener votre drapeau alors que seriez tout perdu, même l'honneur. Mais je vous connais bien, et je sais quels sont votre courage, votre fierté, votre sens de l'honneur et du devoir ; la discipline qui fait notre force ne saurait en aucun cas conduire au déshonneur. L'armée est avant tout au service de la FRANCE et garante du territoire national.

» L'armée ne faillira pas à sa mission et les ordres que je vous donnerai n'auront jamais d'autre but. »

Signé : Le général d'armée aérienne
Maurice CHALLE,
Commandant en chef des forces en Algérie et au Sahara.

Arrivés à Alger, les généraux CHALLE, ZELLER et JOUHAUD sont à sa tête, en liaison avec le général SALAN

pour tenir le serment du "13 MAI" : GARDER L'ALGÉRIE





ÉTAT DE SIÈGE
sur tout le territoire
où le calme règne

M Morin, le général Gambiez et d'autres personnalités CIVILES et MILITAIRES mises en état d'arrestation

Les patriotes internés ont été libérés

Le général Bigot, cdt la 5e R.A.
et de nombreuses unités des trois armes
se rallient au général Challe
(LIRE NOS INFORMATIONS EN PAGES 2 ET 3)

Les putschistes ont le soutien de l'Echo d'Alger.

APRÈS LE COUP DE FORCE des paras

OUEST France
BRETAGNE — NORMANDIE — MAINE — ANJOU — POITOU
ABONNEMENTS
LE NUMERO : 0,25 NF

SPECIALE
Dimanche 23 Avril 1961
Directeur général
Paul HUTIN-DESGREES

ÉTAT D'URGENCE EN MÉTROPOLE

Les chefs de l'insurrection d'Alger:









Fait rarissime en métropole, une édition spéciale des quotidiens a été sortie le dimanche 23 avril.

trouvé leurs chefs au plus haut niveau de la hiérarchie.

Samedi 22 avril 1961 : Alger la *blanche* s'éveille aux accents de la *Marche des Africains,* la voix de Maurice Challe retentit sur les ondes de *Radio V,* devenue *Radio-France : "Je suis à Alger avec les généraux Zeller et Jouhaud, et en liaison avec le général Salan, pour tenir notre serment : garder l'Algérie. Un gouvernement d'abandon s'apprête à livrer les départements d'Algérie à la rébellion* (3)". Radio, aérodrome, quartier général, bâtiments publics : venus du camp de Zeralda dans la nuit, les 2 000 légionnaires du 1er régiment étranger de parachutistes occupent tous les points stratégiques depuis trois heures du matin. Retardé de 24 heures au tout dernier moment, le putsch a réussi sans guère de coups de feu, ne faisant qu'un seul mort, Pierre Brillant, abattu alors qu'il tentait de défendre l'émetteur d'Ouled-Fayet. Les hommes-léopards sont partout. Ils se sont saisis, au Palais d'été, du délégué général Jean Morin, de Robert Buron, ministre des transports en visite, ont arrêté le général Gambiez, commandant en chef.

En métropole, c'est la stupeur. Informées de la conspiration, les autorités n'y avaient pas cru quand, pour sa part, le ministre des armées avait affirmé, il y a à peine une semaine, qu'*"il était alors exclu que l'armée sorte de la discipline* (4)". Les réactions ne tardent guère cependant : les uns après les autres, syndicats et partis politiques dénoncent la révolte des généraux *"félons"* et en appellent à la vigilance. CGT, CFTC, FEN et UNEF décident certes d'un arrêt de travail d'une heure pour le lundi 17h mais les mesures envisagées paraissent dérisoires eu égard à la menace de coup d'Etat. Victime de ses origines, le régime gaulliste réagit sans précipitation mais fermement : l'état d'urgence est proclamé, Roger Frey étouffe dans l'œuf le complot parisien tandis que Jacques Foccart s'emploie à doubler les services officiels dont se méfie l'entourage du président. Les militaires stationnés en métropole ont beau être consignés dans leurs casernements, incertain demeure leur comportement en cas de débarquement de l'armée d'Algérie. Mais est-ce vraiment l'armée d'Algérie qui s'est soulevée ?

L'attentisme prudent

Pendu au téléphone, Challe va de déception en déception. Alger et Oran sont aux mains des rebelles mais rien ne bouge en Kabylie où des officiers devaient s'emparer du commandement. La marine ne se rallie pas, l'aviation non plus, à l'exception de son commandant en chef, nullement suivi par sa hiérarchie et ses troupes.

Des officiers tergiversent, d'autres se font porter malades, les défections sont fréquentes et bon nombre de ralliements escomptés ne se produisent pas. Rares sont, il est vrai, ceux qui osent, tels les généraux Ailleret et Fourquet, s'opposer ouvertement à l'aventure des factieux. Mais s'il n'y a pas vraiment opposition, il n'y a pas non plus engagement massif : soucieuse de ne pas compromettre sa carrière, la hiérarchie joue l'expectative.

Légionnaires, parachutistes, commandos, les régiments d'élite sont le fer de lance de la rébellion. Mais ni les militaires de carrière ni les baroudeurs ne se montrent, dans

FRANCE-SOIR — Mardi 25 Avril 1961 — TROIS CA

LA FRANCE FACE AU PUTSCH D'ALGER

DE GAULLE : « *J'ordonne que tous les moyens je dis tous les moyens, soient employés pour barrer la route aux factieux* »

Voici le texte intégral du message du général de Gaulle :

« Un pouvoir insurrectionnel s'est établi en Algérie par un pronunciamiento militaire.

» Les coupables de l'usurpation ont exploité la passion des cadres de certaines unités spécialisées, l'adhésion enflammée d'une partie de la population de souche européenne qu'égarent les craintes et les mythes, l'impuissance des responsables submergés par la conjuration militaire.

« Un quarteron de généraux en retraite »

» Ce pouvoir a une apparence : un quarteron de généraux en retraite. Il a une réalité : un groupe d'officiers, partisans, ambitieux et fanatiques. Ce groupe et ce quarteron possèdent un savoir-faire expéditif et limité. Mais ils ne voient et ne comprennent la nation et le monde que déformés à travers leur frénésie. Leur entreprise conduit tout droit à un désastre national.







La fermeté et la décision du général de Gaulle apparaissent dans toutes ses attitudes.

ficiel du Conseil constitutionnel, du Premier ministre, du président du Sénat, du président de l'Assemblée nationale, j'ai décidé de mettre en cause l'article 16 de notre Constitution. A partir d'aujourd'hui, je prendrai au besoin directement, les mesures qui me paraîtront exigées par les circonstances.

« Français, aidez-moi ! »

Le général Faure aux arrêts de forteresse

Cour d'assises ou Haute Cour possibles pour les généraux mutins

20 HEURES A PARIS

La vie s'arrête : De Gaulle parle

20 heures Sur les Grands Boulevards, de la République à la Madeleine, la vie soudain s'arrête. En ce dimanche qui ne ressemble pas aux autres, le centre de Paris vit à « l'heure de Gaulle ».

Comme sous l'effet d'un coup de baguette magique, tout est paralysé. Une même voix emplit la grande artère : celle du président de la République.

Les voitures roulent lentement ; aux terrasses des cafés, les gens demeurent immobiles, silencieux, le visage grave. Les postes de radio marchent à toute puissance.

Sur les trottoirs, face aux vitrines des magasins de radio-électricité, des promeneurs, en groupes serrés, obstruent le passage. Le regard rivé sur les écrans de télévision, ils écoutent : de Gaulle parle.

Manifestations rassemblements et défilés sont interdits

« Toute manifestation, tout rassemblement, tout défilé ou réunion sur la voie publique sont rigoureusement interdits », a annoncé hier soir M. Maurice Papon, préfet de police.

Ce dernier a précisé d'autre part qu'à la suite des attentats perpétrés à l'aérodrome d'Orly et dans les gares de Lyon et d'Austerlitz, les services techniques du laboratoire municipal avaient procédé aussitôt au détectage des compartiments des consignes automatiques.

« Cette opération, a dit le préfet, a permis notamment, gare Montparnasse, de détecter un engin puissant au plastic qui se trouvait dans une valise et qui a pu ainsi être immédiatement désamorcé

Grappe humaine autour d'une radio

Au carrefour Strasbourg-Saint-Denis, une voiture s'immobilise. Les sièges arrière du véhicule ont disparu sous les fleurs, les brins de muguet, le lilas cueillis dans les sous-bois de la banlieue.

Le conducteur a ouvert sa radio de bord. Les gens, aussitôt s'agglutinent autour de l'automobile, d'où s'échappent les paroles du chef de l'Etat. Tout autour, on n'entend pas

leur majorité, favorables au putsch : le 3e RPIMA, l'ancien régiment de Bigeard, refuse de marcher avec les rebelles, quand seul des onze régiments parachutistes stationnés dans le Constantinois, le 1er RCP a fait mouvement sur Alger. En définitive, *"en dehors des régiments qui dès le déclenchement se sont franchement mouillés (le 18e, le 14e RCP, les commandos de Robin, le 1er REP et quelques unités éparses), personne ne s'est engagé à fond. Ni dans un sens ni dans un autre (5)"*. L'attentisme prudent domine. Demeure *"le poids de l'obéissance, du conformisme [...]. C'est lui qui brisera le putsch"* (6).

Les transistors

Dimanche 23 avril, 20 heures : de Gaulle apparaît, en tenue de général de brigade, sur les écrans de télévision : *"Un pouvoir insurrectionnel s'est établi en Algérie par un pronunciamento militaire [...]. Ce pouvoir a une apparence : un quarteron de généraux en retraite. Il a une réalité : un groupe d'officiers partisans ambitieux et fanatiques."* Le ton est ferme, déterminé : *"J'ordonne que tous les moyens, je dis tous les moyens soient employés pour barrer la route à ces hommes-là, en attendant de les réduire. J'interdis à tout Français, et d'abord à tout soldat, d'exécuter aucun de leurs ordres"* (7). Magie du verbe, évocation des mythes gaulliens, le discours a un effet considérable. En France bien sûr, où l'application de l'article 16 de la Constitution – qui confère tous les pouvoirs au chef de l'Etat – vient d'être annoncée ; en Algérie surtout où, réunis autour de leurs transistors, les militaires sont à l'écoute des radios périphériques. Appelés et cadres, ralliés ou non.

Désormais, c'en est fini des hésitations. Les soldats sont déliés du devoir d'obéissance envers leurs chefs mutinés, la résistance passive est légitimée, l'immobilisme devenu impossible. Les indécis se font plus rares tandis que Jouhaud et des colonels rebelles, qui sentent bien que la partie est perdue, pressent Challe d'envoyer des troupes sur Paris. Au gouvernement, où le plan *Résurrection* de 1958 est présent dans les esprits, on croit, un moment, à la rumeur annonçant une opération aéroportée en provenance d'Alger. Autant Paris était resté calme le samedi, alors que la menace d'un coup d'Etat planait sur la République, autant les autorités paraissent s'affoler au moment même où la rébellion n'a plus de cartes dans son jeu.

2 200 activistes armés et en tenue de para s'étaient rassemblés, dans la nuit du vendredi au samedi, dans les forêts d'Orléans et de Rambouillet, pour marcher sur Paris aux côtés des régiments cantonnés dans ces villes. Les ordres ne venant pas, ils s'étaient dispersés sous le nez des gendarmes qui les avaient laissé filer. Tout porte à croire que, le dimanche soir, les risques d'invasion sont dramatisés à l'extrême. Peu sûr de ses troupes, le régime, qui redoute l'influence du PCF, n'est pas pour autant prêt à s'appuyer sur les forces populaires organisées. Toutes les unités du maintien de l'ordre dispo-

UN COUP D'ETAT FASCISTE ?

Sans être sanglantes, ces journées d'avril 1961 réunissent deux des caractéristiques de ce qu'on nomme un putsch : c'est un coup de force et une entreprise militaire. Que les chefs militaires aient visé à prendre le pouvoir pour eux-mêmes est plus douteux. Que *le quarteron de généraux* ait mené une action de type fasciste est, quoi qu'en ait dit une certaine propagande, plus douteux encore.

Les rebelles sont, en fait, très différents les uns des autres. Il en est certes qui appartiennent à des groupes de l'extrême-droite intégriste. Leur anti-communisme, leur volonté de défendre *l'Occident chrétien* les amènent à prôner le culte de la force et le refus de la loi démocratique, qui participent de l'idéologie fasciste. Reste que, pour la plupart des autres militaires, le qualificatif de fasciste est particulièrement inopportun, surtout quand il s'applique à des officiers qui ont, comme le commandant Denoix de Saint-Marc, été résistants et déportés. Leur chef, Challe, est si peu le modèle du général de coup d'Etat qu'il abandonne rapidement une partie mal engagée. Alors, qui sont ces rebelles ?

Maurice Challe a été commandant en chef en Algérie, puis commandant des forces alliées Centre-Europe, avant de prendre sa retraite, le 1er mars précédent. André Zeller et Edmond Jouhaud sont anciens chefs d'état-major des armées de terre et de l'air. Ce sont les colonels Argoud, Broizat, Gardes, Godard, Lacheroy, qui ont, en France, préparé l'opération et pris des contacts dans l'armée. Raoul Salan, considéré comme trop lié à des "civils" excités et compromettants, n'a pas été tenu au courant. Exilé en Espagne, il était longtemps passé pour être un général de gauche dans une armée qui en comptait bien peu. C'est d'ailleurs ce qui lui avait valu d'être, en 1956, nommé par Guy Mollet commandant supérieur interarmées et commandant de la Xe région militaire à Alger. Il serait pour le moins hasardeux de rapprocher sur le plan politique ou social Salan (républicain qui a évolué vers l'autoritarisme), Challe (dont on sait qu'il avait des amitiés socialistes), Zeller (d'une famille de tradition militaire) et Jouhaud (d'origine pied-noir).

Du 6 février 1956 au 21 avril 1961, l'armée ou, plus exactement, ceux qui pensent, parlent et agissent en son nom, n'ont qu'un objectif : forcer d'une façon ou d'une autre le pouvoir à ne pas faire d'autre politique que celle de *l'Algérie française*. Bien des éléments expliquent la politisation d'une partie des cadres de l'armée : doctrine de la guerre psychologique, regroupement de l'armée dans ce qui s'apparente à une "province militaire", mystique du héros menant un combat dans l'indifférence du pays. Nul doute que l'armée se politise, aussi, parce qu'on lui a confié des pouvoirs de police et qu'elle est, de fait, peu à peu devenue LE pouvoir en Algérie. L'indiscipline d'une partie de ses cadres a contribué à la chute de la IVe République, la Ve lui doit beaucoup. Du coup, la traditionnelle obéissance de l'armée à l'égard du pouvoir politique n'est plus inconditionnelle. S'y ajoutent la rancœur d'un corps amené, depuis l'Indochine, à solder les erreurs et hésitations du pouvoir civil et les espoirs placés dans le régime du 13 mai, vite déçus sinon trahis.

Est-ce une *"révolte"*, comme le dira Challe, une *"fronde"*, comme l'écriront Jacques Fauvet et Jean Planchais, un *"pronunciamento"*, selon le mot de de Gaulle, ou un *"putsch"* comme l'écriront les ouvrages d'histoire ? Aucune de ces appellations n'est pleinement satisfaisante. Le 21 avril 1961, tout comme d'ailleurs le 13 mai 1958, s'inscrit dans une conjoncture de crise politique liée à la guerre d'Algérie et qui s'épuisera avec elle. Au-delà d'une erreur d'analyse, le qualificatif de *"fasciste"* n'avait-il pas, avant tout, pour effet d'exonérer les différentes responsabilités des acteurs politiques ?

M.A.

MESURES DE SÉCURITÉ

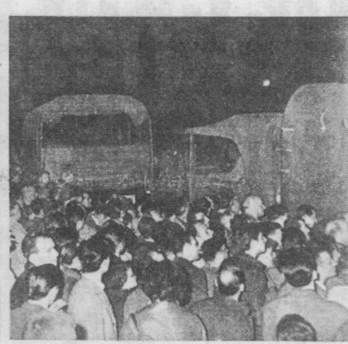
Formation à Paris d'une division de 10.000 hommes

(C.R.S., agents gardes républicains)

90 escadrons de gendarmes de réserve organisés dans les départements

BLOCUS COMPLET DE L'ALGÉRIE





Policiers, gendarmes et C.R.S. ont repris position aux points stratégiques de la capitale (à gauche); tandis que sur les aérodromes, les mesures de protection étaient prises. 5.000 volontaires ont été recensés au Grand-Palais (à droite). Sur les quais, les bus étaient prêts à barrer les ponts, alors que le phare de la Tour Eiffel ne fonctionnait pas.

Challe, Salan, Zeller, Jouhaud et les autres chefs factieux chassés de l'armée

Bruxelles : nouveau ministère présenté au roi Baudouin
(PAGE 7 : NOS INFORMATIONS.)

Le vaisseau cosmique de Gagarine aurait déjà servi *pour un premier voyage avec des chiennes à bord* (Page 7 : nos informations.)

« Tu vas guérir » et sur ce pieux mensonge, Luigi tue son frère (Page 7 : nos informations.)

• Les services secrets améri-

• EN ALGERIE, les géné-

• 10 millions

nibles ayant été concentrées autour des centres de décision, c'est à une vague résistance de la population qu'en appelle le Premier ministre.

Il est près de minuit lorsque, d'une voix angoissée, Michel Debré intervient sur les ondes : *"Dès que les sirènes retentiront, allez-y à pied ou en voiture, convaincre ces soldats trompés de leur lourde erreur. Il faut que le bon sens vienne de l'âme populaire*... (8)". Le résultat est immédiat. La capitale va vivre une folle nuit : les standards sont bloqués, des réseaux de la Résistance se reconstituent, des gaullistes organisent des comités de défense qui veillent sur les radios tandis que des volontaires accourent place Beauvau. Roger Frey, Alexandre Sanguinetti, André Malraux, ténors du gaullisme, haranguent ceux qui sont venus *"sauver la République"* : en tout quatre cents personnes à qui l'on distribue treillis et brodequins mais nullement des armes. Fort heureusement, "ils" ne viendront pas. Cette panique parisienne sera la dernière victoire du *"quarteron de généraux"*. Pour eux, c'est le début de la débâcle.

La débâcle

Au forum d'Alger, 100 000 personnes acclament, le lundi, les factieux venus parader au balcon. Mais la situation évolue très rapidement. *"De défection en défection, la rébellion, qui se sait vaincue, tente une ultime manœuvre pour gagner le contingent à sa cause. Les généraux décident de ramener le service militaire à 18 mois. Même si un petit flottement se manifeste dans certaines unités à ce moment-là, rien ne peut renverser le courant"* (9). La plupart des avions de transport s'envolent, à vide, à la barbe des insurgés, des soldats opposent *"leur force d'inertie totale aux ordres reçus"* (10). Plus l'échec paraît patent, plus l'opposition se renforce. Même les troupes les plus fidèles à Challe suivent de moins en moins : des sous-officiers quittent leur unité pour rejoindre le parti de la légalité, deux des trois compagnies du 14e RCP refusent de marcher tandis que la flotte arrive au large de Mers-el-Kébir. En vain Salan et Jouhaud insistent-ils pour que Challe, qui tient l'OAS à l'écart, ait recours aux civils.

Challe, qui, un moment, avait pensé faire d'Alger, puis du seul centre européen de la ville, un dernier bastion, se rend, bientôt suivi par Zeller. Restés avec le *"quarteron"* jusqu'au tout dernier moment, les légionnaires du 1er REP regagnent en camion Zeralda. Tard dans la nuit, ils reprennent en chœur ce refrain d'Edith Piaf : *"Non, je ne regrette rien."* L'aventure a duré 4 jours et 5 nuits.



Sous la garde des paras, les libérables embarquent pour la France à laquelle ils ont refusé de désobéir. Paris-Match

MAIS LUNDI L'EL-MANSOUR FAIT DÉJA ENTENDRE LE NON DU CONTINGENT QUI SERA DÉCISIF

Le 1er REP sera dissous, 150 officiers seront condamnés à des peines diverses, quelques centaines d'autres militaires rayés des cadres : au total, 650 officiers sur quelques 10 000, *"ce qui donne une idée de la participation de l'armée au putsch"* (11). Une armée qui sort de l'épreuve profondément divisée, traumatisée. Salan et Jouhaud, qui passent à la clandestinité, prennent la tête de l'OAS. Responsables de nombre d'attentats et d'assassinats, ils seront tous les deux arrêtés en 1962, condamnés puis amnistiés et libérés à peine six ans plus tard.

Le contingent et le putsch

Nullement négligeable, l'opposition que le contingent opposa au putsch est pourtant loin d'avoir joué le rôle que d'aucuns lui attribuent. Nul doute que des officiers hostiles aux factieux aient été acclamés par leurs troupes, que des listes de signataires affirmant leur fidélité à la République aient circulé, qu'un drapeau rouge ait été hissé sur la base de Blida et même que des soldats aient, tels ceux du 14e bataillon de chasseurs, enfermé leurs officiers dans leurs bureaux. Nul doute également que la mauvaise volonté manifeste dont firent preuve, surtout après le discours de de Gaulle, bien des appelés ait pu gêner communications et moyens de transport tombés aux mains des rebelles. Surprenant les factieux, le contingent se manifeste *"par la force d'inertie : on n'exécute pas les ordres, on fait la grève sur le tas dans les bureaux. Dans les ateliers, les camions sont parfois sabotés* (12)". D'autres fois, la réaction prend une forme plus positive : pétitions, tracts.

Les soldats en avaient assez de la guerre, assez de l'armée, assez des 28 mois de service. A l'écoute des réactions de la métropole, ils n'ignoraient pas que la victoire des activistes retarderait la fin de la guerre et, par suite, leur retour. Mais il n'y eut guère, à proprement parler, de réel mouvement de désobéissance ouvert, collectif et organisé.

Il n'y avait pas d'un côté l'armée de métier insurgée et de l'autre le contingent résistant : d'une part la plupart des militaires de carrière ne se rallièrent pas, d'autre part les régiments d'élite insurgés étaient en grande partie composés d'appelés. Comme le remarquera Maurice Vaisse dans son indispensable synthèse sur le putsch : *"On oublie généralement de dire que plusieurs régiments "putschistes" étaient composés en majorité de jeunes du contingent, les GCP comme les 14e et 18e RCP. D'autre part, l'attitude des hommes du contingent a dépendu étroitement de celle de leurs officiers."* (13)

CONSCRITS ET COUPS D'ETAT

Parce qu'elle est armée, l'institution militaire constitue une possible menace pour les libertés des citoyens. La fréquence des coups d'Etat qui, en Amérique latine et en Afrique, ont instauré, ces dernières décennies, des dictatures galonnées, n'est pas pour nous rassurer. Sans doute les risques sont-ils moins importants aujourd'hui, dans nos sociétés industrielles et fort consensuelles. Reste qu'il serait chimérique et dangereux de croire que tous les militaires professionnels ont à jamais abandonné tout désir de conduire la politique des peuples qui les entretiennent.

Nul doute que les coups d'Etat ne sont pas, initialement, fomentés et conduits par des conscrits. Les répressions antipopulaires, les guerres de conquête ou néo-coloniales non plus, d'ailleurs. Il est de même de toutes les guerres ou opérations militaires : dans toutes les armées du monde l'obéissance aux ordres, à n'importe quels ordres, est la règle, c'est la hiérarchie qui décide.

La seule présence des appelés sous les drapeaux permet-elle, au moins, de déjouer les tentatives putschistes ? C'est le postulat d'une mythique de la gauche française qui assimile, souvent, armée de volontaires et armée de prétoriens. Soucieux de confronter les convictions à l'épreuve des faits, j'ai cru bon de me livrer, dans le cadre d'un travail de longue haleine, à une étude quantitative et comparative dont les résultats m'apparaissent plus significatifs que des affirmations péremptoires.

Après dépouillement de nombreux ouvrages, examen et recoupements de données extraites de différents documents provenant d'organismes internationaux et d'intituts de recherche (Nations Unies, *le Military Balance de l'Institut international d'études stratégiques* de Londres, la revue *Etudes polémologiques*...), j'en suis arrivé à repérer et quantifier sur une période d'une quarantaine d'années (1945-1986), les coups d'Etat commis par des armées exclusivement professionnelles et ceux qui étaient le fait d'armées dites de conscription, donc composées, pour partie ou en majorité, d'appelés du contingent.

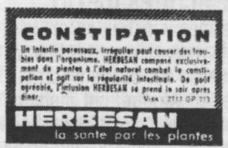
Que l'on veuille bien me pardonner une comptabilité aussi morbide. Les résultats en sont accablants : sur 259 coups d'Etat recensés, 89 ont été le fait d'armées de métier, 170 d'armées de conscription ; sur 329 tentatives n'ayant pas abouti, 117 ont été l'œuvre d'armées exclusivement professionnelles, 212 d'armées composées aussi d'appelés. Au total, les armées de métier ont donc à leur "actif" 206 coups d'Etat réussis ou non, les armées de conscription 382. Soit pratiquement le double.

Force est de constater que les pays qui ont, depuis 1945, connu le plus de putschs disposent, pour la plupart, d'armées de conscription. La Bolivie, le Venezuela, l'Argentine, l'Equateur et l'Irak, qui viennent en tête de ce sinistre palmarès, incorporent des conscrits dans leurs rangs. A l'inverse, les authentiques armées de métier des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne ou du Japon, n'ont jamais menacé la démocratie.

A considérer la place occupée, par exemple, par les appelés grecs, dans le coup d'Etat des colonels, en 1967, comme celle de leurs homologues chiliens aidant à renverser le régime de Salvador Allende, en 1973, on est pour le moins en droit de se montrer fort sceptique sur l'efficacité du contingent à faire échec aux putschs.

Garantie démocratique, l'existence du contingent ? Tragique illusion, en vérité, que bien des peuples ont payé de leur sang et de leur asservissement.

M.A.



France-soir

LE SEUL QUOTIDIEN FRANÇAIS VENDANT PLUS D'UN MILLION

Jeudi 27 Avril 1961 — NF 0,25 (25 Fr.)



7e ÉDITION

ILS ONT CAPITULÉ

Toute l'Algérie est libérée

LA FIN DU CAUCHEMAR

C'EST fini.

La rigueur implacable du chef de l'Etat, la fermeté du gouvernement, la résolution quasi-unanime de la nation ont en quatre jours dissipé le cauchemar.

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Sans cette rigueur, sans cette fermeté, sans cette résolution, ou la France aurait perdu son âme sous la houlette de dictateurs militaires qui auraient ouvert la voie à d'autres totalitarismes, ou notre pays aurait connu les horreurs de la guerre civile. Et peut-être ces

Première photo d'Alger



Challe, Salan et Jouhaud en uniforme et tête nue ont quitté Alger en camion

« Allez-vous vous rendre ? a-t-on demandé à Challe – Non ! »

Zeller, en civil, était parti seul une demi-heure avant

L'ex-colonel Godard s'écrie : « Je n'ai plus qu'à me tirer une balle dans la tête »

Très marqués par le respect hiérarchique et le dressage à la discipline, les militaires – professionnels et issus du recrutement forcé – apparurent avant tout comme porteurs d'une immense force d'inertie et ce fut cet attentisme qui fut déterminant dans l'échec du complot.

Immédiatement *"magnifié par la radio officielle, la presse et les partis politiques* (14)", le rôle du contingent fut rapidement mythifié. Pour rendre de multiples services : à l'extrême-droite et aux factieux, d'abord, qui rejetèrent la cause de cet insuccès sur les *"soldats-électeurs"* et la présence de cellules communistes au sein des unités ; aux officiers partisans de l'Algérie française, ensuite, qui, se sentant coupables de n'avoir pas aidé la rébellion, purent soulager leur conscience à bon compte sur le dos de ces soldats étrangers à leur caste ; à la gauche, enfin, qui crut y trouver le moyen de justifier sa criminelle passivité et sa décision d'envoyer le contingent en Afrique du Nord. Laurent Schwartz le notait dès 1962 : *"On a voulu opposer la fameuse révolte du contingent, lors du putsch du 22 avril 1961, au Manifeste des 121 ; en réalité la fermentation dans la contingent, qui a abouti à cette révolte, a eu largement pour cause l'agitation en France autour du mouvement de refus ou d'insoumission."* (15)

Les responsabilités occultées, le militarisme fut le grand bénéficiaire de l'opération : l'armée, qui aurait dû être complètement discréditée au sortir de la guerre, se masqua sans difficulté derrière les *"braves petits gars du contingent"*. Ceux-là même qui lui avaient permis de tenir, des années durant, l'Algérie sous sa botte. Malgré l'imprécision des chiffres, François Maspero pouvait, au terme du conflit, poser une question non dénuée de fondement : *"Un million de tués par les soldats français sont-ils justifiés par l'attitude du contingent lors du putsch ?"* (16)

Michel AUVRAY

(1) Bernard Droz et Evelyne Lever, *Histoire de la guerre d'Algérie,* Ed. du Seuil, 1982, p. 301.
(2) *Id.*, p. 302.
(3) Cité par Jean Planchais, "Il y a ving-cinq ans. Le putsch des généraux d'Alger", *Le Monde,* 27-28 avril 1986.
(4) Bernard Droz..., *op. cit.*, p. 305.
(5) Yves Courrières, *Les Feux du désespoir,* Livre de Poche, p. 386.
(6) Jean Planchais, *Une histoire politique de l'armée (1940-1967),* Ed. du Seuil, Paris, 1967, p. 354.
(7) Cité par Bernard Droz..., *op. cit.*, pp. 309-310.
(8) Cité par Yves Courrière, *op. cit.*, p. 394.
(9) Jean-Pierre Viitori, *Nous les appelés d'Algérie,* Stock, 1977, p. 211.
(10) *Id.*, p. 203.
(11) Jean Lacouture, *De Gaulle.* Tome 3 : *Le souverain,* Ed. du Seuil, 1986, p. 173.
(12) Maurice Vaisse, *1961. Alger, le putsch,* Bruxelles, Editions Complexe, coll. la Mémoire du siècle, 1983, p. 108.
(13) Maurice Vaisse, *op. cit.*, p. 109.
(14) Paul-Marie de La Gorce, *La République et son armée,* Paris, Fayard, 1963, p. 662.
(15) Cité par Marc Heurgon, *Histoire du PSU. 1. La fondation et la guerre d'Algérie (1958-1962),* La Découverte, 1994, p. 194.
(16) François Maspéro, "Amnistie pour les déserteurs et réfractaires anticolonialistes", in *Partisans,* n°5, juillet-août 1962, p. 153.



Le partage des terres.

Société et pouvoirs en Hongrie à la fin de la 2e Guerre Mondiale (1944-1945)

(suite et fin)

Staline et l'avenir de la Hongrie

Avec l'arrivée des troupes soviétiques sur le sol hongrois, Horthy et son entourage ont compris qu'ils ne pouvaient pas compter sur une occupation anglo-américaine. Surmontant leur aversion pour l'Union Soviétique, ils envoient alors à Moscou, le 28 septembre, une délégation pour négocier l'armistice.

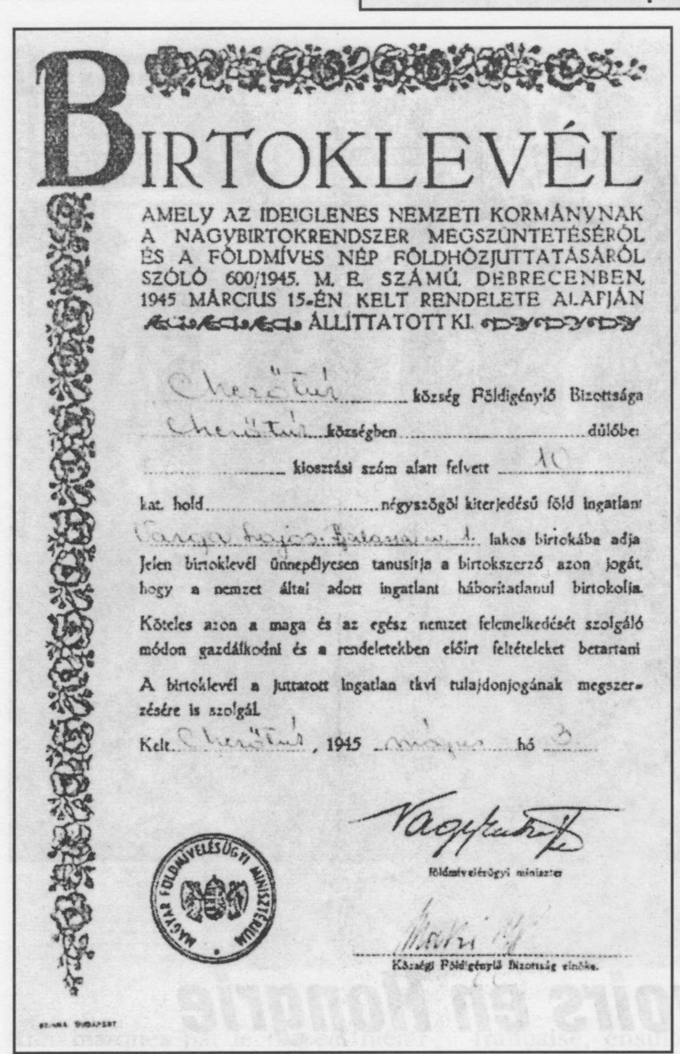
Pendant que les dirigeants communistes hongrois de Moscou continuent à diffuser leur propagande anti horthyste, les journaux soviétiques ainsi qu'une Gazette hongroise éditée par l'Armée rouge prônent la collaboration avec les hommes de Horthy. Le 11 novembre 1944, la Krasnaïa Zvezda, journal de l'Armée rouge, publie la déclaration du général horthyste J. Vörös, passé en octobre aux troupes soviétiques, dans la région de Kecskemét. Ce général, parti à Moscou, termine ainsi son texte : *"Vive la Hongrie libre et démocratique sous la direction du régent Horthy"*. Staline de son côté a déclaré : *"Nous aurions bien accepté Horthy, mais les Allemands l'ont emporté..."*

En tout cas, lorsque la délégation d'armistice du "régent" est arrivée à Moscou le 28 septembre, les communistes hongrois en ignoraient la présence et ne furent admis aux négociations que bien tardivement. A plus forte raison, *"à aucun moment, la participation des communistes hongrois de l'intérieur n'a été soulevée par Molotov"* (M. Molnár, p. 142) quand il était question de la composition du gouvernement provisoire.

Celui-ci, présidé par le général de corps d'armée Dàlnoki Miklos Béla et le général János Vörös, devait comprendre des militaires et civils horthystes, des représentants des "partis démocratiques" (sociaux-démocrates et petits propriétaires avec Szakasits et Tildy) et des chefs communistes de l'émigration (Gerö, Nagy, Révai, Farkas, Rákosi...). Le "front" des communistes de l'intérieur (Rajk, Kádár) sera intégré plus tard dans ce système.

Selon le schéma des "fronts nationaux", Staline voulait donc maintenir la continuité et la "légalité" : "pas de zèle révolutionnaire, pas d'atteinte à la propriété privée, respect des traditions" (M. Molnár, p. 145).

Pourtant, l'ancien régime devait s'effondrer. Dès la fin de février



BIRTOKLEVÉL

AMELY AZ IDEIGLENES NEMZETI KORMÁNYNAK A NAGYBIRTOKRENDSZER MEGSZÜNTETÉSÉRŐL ÉS A FÖLDMÍVES NÉP FÖLDHÖZJUTTATÁSÁRÓL SZÓLÓ 600/1945. M. E. SZÁMÚ, DEBRECENBEN, 1945 MÁRCIUS 15-ÉN KELT RENDELETE ALAPJÁN ÁLLÍTTATOTT KI.

.... község Földigénylő Bizottsága .... községben .... dülőben .... kiosztási szám alatt felvett 10 .... kat. hold .... négyszögöl kiterjedésű föld ingatlant .... lakos birtokába adja. Jelen birtoklevél ünnepélyesen tanusítja a birtokszerző azon jogát, hogy a nemzet által adott ingatlant háboritatlanul birtokolja.

Köteles azon a maga és az egész nemzet felemelkedését szolgáló módon gazdálkodni és a rendeletekben előírt feltételeket betartani.

A birtoklevél a juttatott ingatlan tkvi tulajdonjogának megszerzésére is szolgál.

Kelt ...., 1945 .... hó 3.

MAGYAR FÖLDMIVELÉSÜGYI MINISZTÉRIUM

Földmívelésügyi miniszter

Községi Földigénylő Bizottság elnöke.

Titre de propriété qui a été dressé conformément au décret du gouvernement provisoire national relatif à la suppression de la grande propriété et à l'attribution des terres au peuple laboureur.

1945, le partage de la grande propriété foncière donne un souffle puissant aux comités nationaux. Le déplacement des bornes millénaires de la propriété fonde une légalité révolutionnaire, même si les combinaisons diplomatiques préfigurent déjà le contexte où l'élan émancipateur va s'essouffler puis se briser.

Churchill et la délégation anglaise sont arrivés à Moscou dans la dernière phase des négociations d'armistice (9-11 octobre) : il était d'abord question de partager la Hongrie en deux, puis Eden a accordé à Molotov 75 %. Ainsi, la Commission de contrôle interalliée, organisme tout puissant jusqu'à la signature du traité de paix (sept. 47), est-elle placée entièrement sous la direction de Vorosilov et de Sviridov, l'anglais Edgecumbe et l'américain Key ayant seulement un rôle consultatif.

Nous pensons que les Anglo-Saxons redoutaient que le conflit ne débouche, comme la guerre de 14-18, sur des mouvements révolutionnaires. Ils en avaient une peur bleue. Les Américains par exemple, si prodigues par ailleurs, ne livraient qu'au compte-goutte de l'armement aux combattants civils. La crainte des Alliés occidentaux était d'autant plus forte qu'ils connaissaient les aspirations des mouvements de résistance, autant que le divorce grandissant entre régimes et peuples dans les pays de l'Axe (et satellites).

Il est certainement faux de prendre Roosevelt pour un idéaliste gâteux. Il y a toute une littérature attendrissante là-dessus, une cohorte de mémorialistes se prenant pour plus clairvoyants que le brain-trust américain. D'autre part, les historiens oublient (sous bénéfice d'inventaire) la perspective historique, et notamment que dès les procès de Moscou une complicité se noue entre Staline et les Occidentaux. Un Harry Hopkins, commis voyageur de Roosevelt, ne fera-t-il pas la navette jusqu'à la préparation de la conférence de Potsdam y comprise.

Certes, les Occidentaux auraient préféré que la Wehrmacht règle les comptes à la Russie soviétique. Mais les événements ont déjoué les ruses et les calculs en produisant toutes sortes de choses inédites. Et là encore, il est probable que les Américains aient compris avant Staline que la guerre a fait de Staline une grande puissance. Dès lors, il s'agissait de partager avec le dictateur russe les tâches policières, où il avait déjà largement fait ses preuves. Tâches planétaires, et surtout européennes, où l'essentiel devait se régler. Depuis l'armistice italien, ce processus était engagé, à travers mille badinages, flirts et frictions pour que chacun des "grands" puisse garder son identité, avec les apparences nécessaires.

Action du gouvernement provisoire

Dans sa première déclaration, le Gouvernement provisoire élu le 22 décembre 44 à Debrecen, proclame la rupture *"une fois pour toutes avec les Allemands qui ont opprimé le pays pendant des siècles, et avec l'alliance allemande qui deux fois en une génération a entraîné notre pays dans la guerre et l'effondrement national"*. Cette déclaration prévoit les réparations que la Hongrie devra payer à l'URSS et aux pays voisins. L'armistice signé à Moscou le 20 janvier 1945, fixe d'autres obligations : rétablissement des frontières de 1937, déclaration de guerre à l'Allemagne, libération des prisonniers de guerre et des détenus politiques, punition des criminels et des dirigeants "fascistes"...

A cette fin furent créés des tribunaux populaires. Entre le 3 février 1945 et le 1er avril 1950, ces tribunaux ont examiné 59 429 affaires et prononcé 26 997 jugements, dont 447 peines capitales. 189 en furent exécutées. Un décret ordonne la destruction de la "littérature fasciste" et antisoviétique.

Mais contrairement aux autres pays de la région, où les comités nationaux sont devenus de véritables pouvoirs locaux, l'appareil administratif ancien est resté intact

en Hongrie. L'épuration effectuée en 1945 par des commissions de contrôle, n'a touché finalement que 2-3 % des fonctionnaires administratifs. Et l'ancien régime possédait bien d'autres ressources...

Une vie publique éphémère

Il n'est pas possible d'exposer ici le jeu complexe des forces sociales et politiques qui fonctionnent librement jusqu'à l'automne 1945 (élections municipales de Budapest du 7 octobre et législatives du 4 novembre).

Il importe de noter que, dans ce contexte, la présence russe et le soutien de l'URSS ne comportent pas que des avantages pour le Parti communiste. A Budapest par exemple, les autorités soviétiques apportent une aide matérielle au nouveau maire Zoltán Vas (nourriture, moyens de transports, presse, papier...), qui peut ainsi acquérir une certaine popularité auprès de la population affamée. Mais en même temps, "les nombreux cas de vols, de viols et de brigandage" et l'"action policière" des organes de sécurité soviétiques font aliéner beaucoup de sympathies.

Le témoignage de Ferenc Nagy, dirigeant du Parti des petits propriétaires et premier ministre en 1946-47, qui se cachait dans une cave de Budapest pendant le siège donne une bonne idée de l'ambiance de la capitale, dans l'hiver de 1944-45 :

"Dans la nuit du 18 janvier, l'un des gardiens est descendu dans l'abri pour annoncer que les soldats rouges étaient dans l'immeuble... Quelques minutes plus tard, des officiers et des soldats sont entrés dans la cave, prêts à tirer avec leurs mitraillettes. Ils ont demandé s'il y avait des Allemands ou des armes dans l'abri. Lorsqu'ils ont vérifié qu'il n'y avait que des civils sans armes, ils se sont installés dans l'espace d'entrée de la cave. Plus tard, deux officiers sont venus, avec un accordéon et des boissons chères. C'était étrange que tout le monde avait envie de boissons alcoolisées. Même ceux qui n'avaient jamais bu, ne rêvaient que du vin et des spiritueux. Tout le monde devait boire dans l'abri. L'ambiance est devenue très amicale, sauf que les gens ont eu très peur lorsque vers midi, les officiers ivres demandaient des femmes.

Un jeune nazi et le jeune Solthy ont accepté de traverser la ville sous le feu des lance-grenades pour retrouver les maisons closes de Budapest afin d'en faire venir les filles.

Ils ont réussi à rencontrer ces femmes, à qui ils proposaient de l'or, des robes et d'autres objets de valeur. Mais elles avaient peur des grenades et refusaient de faire le chemin jusqu'au bâtiment de l'Hôtel de la Monnaie (où se trouvait l'abri). Quand les jeunes ont rendu compte de leur mission, les officiers sont entrés dans une colère terrible. Mais



Procès des principaux dirigeants des Croix-fléchées. De g. à d. Szálasi, Bergfy, Csia.

Exécution de Szálasi et de ses camarades.





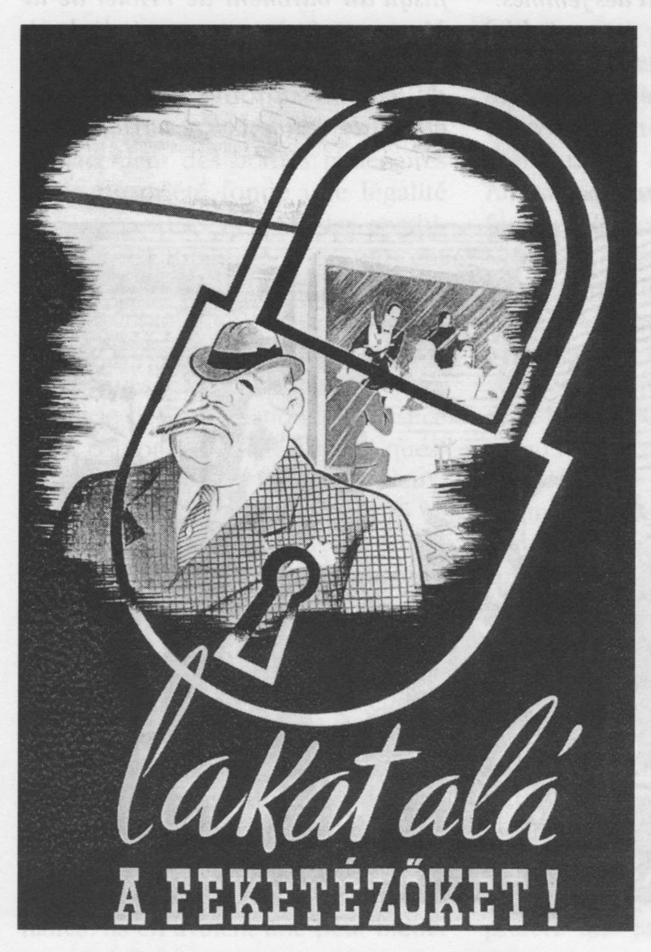
Séparation de l'Eglise et de l'Etat, liberté de conscience : L. Rajk comme parrain, le 10 octobre 1947.

il n'y a pas eu de conséquence car au moment le plus critique l'ordre leur est venu de partir...

En quittant l'immeuble, j'ai vu des choses effroyables. Les rues étaient encombrées de mines. Partout, les épaves de voitures, de chars et d'avions. Sous la neige et par-dessus, des corps humains et des cadavres de chevaux se touchaient littéralement. Même dans les vitrines, il y avait des chevaux crevés et par endroits, la foule emportait ce qui était resté des stocks des magasins. Les rails de tramway se dressaient recourbés comme des fils de fer.

En maints endroits, les ruines fumaient encore. Des gens en loques, amaigris, frôlaient les murs en traînant des poêles et des morceaux de meuble. Maintenant, ce n'était plus les Russes qui tiraient, mais les Allemands et les Croix Fléchées coincés dans Buda ; ils tiraient sur la ville avec des lance-grenades, des canons et des mitrailleuses lourdes..." (F. Nagy, Combat derrière le rideau de fer, Bpert, Ed. Europa, 1990, t. 1, p. 77-79).

Le chef du PC lui-même, manquait de prestige. D'après l'écrivain du Parti paysan Imré Kovács, M. Rákosi *"était d'un bon niveau et un bon tacticien, mais ne connaissait pas le peuple magyar. Il était habité par une haine profonde, peut-être parce qu'il a passé 16 ans en prison ou parce qu'il ne sentait pas l'affection des Hongrois, bien qu'il en fût proclamé le père sage. Il n'arrivait pas non plus à être spontané avec les ouvriers, il y avait toujours dans leurs contacts quelque chose de gauche et affecté"* (Cité par K. Szerencsés, p. 17).



Sous le verrou. Avec les trafiquants du marché noir !

FELHÍVÁS

A Vörös Hadsereg által a német-fasiszta elnyomás alól felszabadított magyar lakossághoz!

Magyarok!

A Vörös Hadsereg csapatai az ellenség üldözése közben magyar földre léptek.

Amikor a Vörös Hadsereg magyar területre lép, nem az a cél vezérli, hogy annak bármely részét elfoglalja, vagy hogy megváltoztassa Magyarország jelenlegi társadalmi rendjét.

A szovjet csapatok bevonulását Magyarország területére kizárólag az a katonai szükségszerűség teszi elkerülhetetlenné, hogy a német csapatok és a Németországgal szövetséges Magyarország hadereje továbbra is ellenáll.

A Vörös Hadsereg teljesíti Legfelsőbb Hadvezetőségének azt a parancsát, hogy az ellenséges csapatokat azok teljes megveretéséig és fegyverletételéig üldözze.

A hitlerista rablók és magyar bérencaik gyámágítnak benneteket a Vörös Hadsereg bevonulásával Magyarországba. Semmi okotok a félelemre!

A Vörös Hadsereg nem mint hódító jött Magyarországba, hanem mint a magyar nép felszabadítója a német-fasiszta iga alól.

A Vörös Hadseregnek nincs más célja, mint az, hogy összezúzza az ellenséges német hadsereget és megsemmisítse Hitler-Németország uralmát az általa leigázott országokban.

A szovjet-katonai hatóságok nem szándékoznak Magyarország mai társadalmi rendjén változtatni és a maguk rendjét meghonosítani az általuk elfoglalt területeken.

A polgárok magántulajdona érintetlen marad és a szovjet-katonai hatóságok védelme alatt áll.

A helyi hatóságok és a helyi önkormányzat összes szervei, amelyek a Vörös Hadsereg bevonulásáig működtek, helyükön maradnak.

Polgárok!

A Vörös Hadsereg Parancsnoksága felszólít benneteket, hogy őrizzétek meg nyugalmatokat és teljesítsétek pontosan a szovjet katonai hatóságok által a háborús viszonyok figyelembevételével kibocsájtott rendeleteket.

Maradjatok helyeteken és folytassátok békés munkátokat.

Gondoskodjatok az ipari, kereskedelmi, községi és egyéb üzemek, valamint a hatóságok zavartalan működéséről.

Földműivelők, férfiak és asszonyok! Járjatok nyugodtan dolgotok után!

Munkások és iparosok! Bátran folytathatjátok munkátokat a gyárakban és műhelyekben!

Kereskedők és vállalkozók! Intézzétek ügyeiteket minden aggodalom nélkül!

Tisztviselők! Biztosítsátok valamennyi hivatal és igazgatási ág zavartalan működését.

Lelkészek és hívők akadálytalanul végezhetik vallásos szertartásaikat.

Magyarok!

Hitler-Németország elvesztette a háborút. A német-fasiszta hadsereg helyzete reménytelen, az összeomlás előtt áll.

Segítsétek mindenben a Vörös Hadsereget! Siettetitek ezzel a német-fasiszta hadsereg összezúzását. Ezzel pedig közeledik az óra, amikor a háború magyar földön véget ér és a német rablókat végképpen kiűzzük országotokból.

A Vörös Hadsereg Parancsnoksága.



Appel de l'Armée Rouge, paru dans les premiers jours de novembre 1944.

Appel à la population hongroise libérée par l'Armée Rouge de l'oppression germano-fasciste !

Hongrois !

Pourchassant l'ennemi, les troupes de l'Armée Rouge sont entrées en terre hongroise.

L'Armée Rouge… n'a pas l'intention d'en conquérir une quelconque portion ni de modifier l'ordre social actuel de la Hongrie.

L'entrée des troupes soviétiques… a été inévitable à cause de cette nécessité militaire que les troupes allemandes et la force armée hongroise alliée de l'Allemagne, continuent à résister…

Les autorités militaires soviétiques n'ont pas l'intention de changer l'ordre social de la Hongrie et d'instaurer leur régime dans les territoires occupés.

La propriété privée des citoyens restera intacte et placée sous la protection des autorités militaires soviétiques.

Les pouvoirs locaux et tous les organismes municipaux en exercice jusqu'à l'arrivée de l'Armée Rouge, restent en place…

Citoyens !

Restez à vos places et continuez vos travaux pacifiques.

Pensez au bon fonctionnement des entreprises industrielles, commerciales… ainsi qu'à la bonne marche des services publics.

Laboureurs, hommes et femmes ! Vaquez tranquillement à vos affaires !

Ouvriers et artisans ! Soyez tranquilles et poursuivez vos travaux dans les usines et les ateliers !

Commerçants et entrepreneurs ! Réglez vos affaires sans crainte !

Fonctionnaires ! Assurez la bonne marche de tous les bureaux et de tous les services administratifs.

Prêtres et croyants peuvent sans obstacle accomplir leurs offices religieux.

Hongrois !

L'Allemagne hitlérienne a perdu la guerre. La situation de l'armée germano-fasciste est sans espoir…

Aidez dans tous les domaines l'Armée Rouge !

…



Vous attendez cela ? Réparons à temps nos maisons ! Parti communiste hongrois Comité territorial de Budapest.

Les premières (et dernières) élections libres furent marquées par des participations massives, mais même à Budapest, "citadelle prolétarienne du pays", c'est le Parti des petits propriétaires qui, avec plus de 50 % des voix, fut le grand vainqueur des municipales. Aux législatives, où les partis du "Front national d'indépendance" se présentent séparément, le PC obtient 17 % des voix, en 3e position derrière les petits propriétaires (57 %) et le Parti social-démocrate (17,4 %).

Les communistes ont souligné avec juste raison que ce n'était pas un si mauvais résultat, "dans un pays longtemps labouré par la propagande anti-communiste".

Précisément, le Parti des petits propriétaires a pu récupérer cet héritage : *"le refus des autorités d'occupation,* écrit M. Molnár, *de permettre la reconstitution des autres partis traditionnels, dont le parti chrétien, lui profite en premier lieu. Les anciennes classes politiques, le clergé, les milieux d'affaires, une bonne partie de la petite bourgeoisie, sans parler de sa clientèle paysanne naturelle, se rangeront derrière son drapeau"* (Ouvr. cité, p. 158).

L'Eglise catholique, le plus grand seigneur foncier du pays, qui n'avait pas pris le chemin de l'exil et gardé son ossature avec les innombrables réseaux, allait s'opposer à toutes les transformations : le partage des terres, la proclamation de la République, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la laïcisation de l'Enseignement...

En Transdanubie, les affiches électorales cléricales prévenaient les paysans : *"Paysans, Braves gens, Chrétiens, Hongrois, Attention ! Celui qui suit le péril rouge, l'homme au marteau, il suit le diable !"*, ou encore : *"Eglise, Dieu et paysan ne font qu'un – Ne laissez pas le diable s'introduire parmi vous !"*. Dans une assemblée électorale où l'auditoire commençait à s'animer, l'arrivée inattendue du curé fit l'effet d'une douche froide, écrit Gy. Marosán. Les paysans *"se furent d'abord calmés et ne riaient plus, puis ils devenaient graves et osèrent à peine regarder vers le prêtre"* (Ouvr. cité, p. 96).

Le ton avait été donné le 18 octobre 1945 par la lettre pastorale du primat Mindszenty, qui mit sur le même plan le fascisme et la démocratie populaire ! La lettre pastorale fut lue et relue dans la plupart des églises de Hongrie avant les élections et le jour même du vote et, en de nombreuses localités les fidèles sortant de la messe allaient directement devant les urnes.

L'emprise cléricale était telle que la jeune République aurait certainement connu une histoire orageuse, même en supposant qu'elle disposât réellement de sa destinée.

J. PAPP

Bibliographie

Balogh et alii, *Histoire de la Hongrie 1918-1975,* Ed. Scolaire, Bpest, 1986.

F. Donáth, *Réforme agraire démocratique en Hongrie 1945-1947,* Bpest, Ed. Académie, 1969.

V. Farkas, *Il n'y a pas d'excuse. J'ai été lieutenant-colonel de l'AVH,* Bpest, 1990.

F. Glatz (sous la dir.), *Chronique de l'année 1944,* Annuaire Historia, 1984.

Historia N°3, 1990.

P. Gosztonyi, *Politiciens, soldats, événements. Contribution à l'histoire la plus récente de la Hongrie et des peuples de l'Europe de l'Est,* Herp Verlag, Munich, sd.

E. Karsai, *Le peuple juge,* Bpest, Kossuth, 1977.

P. Lesourd, *Le cardinal Mindszenty primat de Hongrie,* France-Empire, 1972.

Gy. Marosán, *Sur le chemin il faut aller jusqu'au bout,* Bpest, Magvetö, 1972.

M. Molnár, *De Béla Kun à János Kádár. Soixante-dix ans de communisme hongrois,* Paris, Presse de la Fond. Sc. Pol., 1987.

M. Somlyai, *Après de grands combats. Le début de la vie nouvelle en Hongrie 1944-1945,* Bpest, Kossuth, 1975.

K. Szerencsés, *Histoire de la Hongrie après la IIe Guerre mondiale 1945-1975,* Bpest, IKVA, 1991.



Presles, rassemblement inter foyer, octobre 1943.

Les Auberges de Jeunesse (II)

Une expérience sociale, humaine et politique

Seconde partie du récit de Gaby Goetz. Souvenez-vous. 1942. Ses 20 ans et ses débuts aux Auberges avec sa petite robe à fleurs changée contre un vieux short prêté par la Mère aubergiste. La magie des feux de camps certes mais surtout l'apprentissage de la liberté, le plaisir d'être entre jeunes. 50 ans après, l'entousiasme l'emporte sur la nostalgie. Vous verrez, c'est si communicatif que, même sa recette "béton", avec en accompagnement une telle joie de vivre collective, on en redemanderait...

L'esprit ajiste

"Pour un peu, nous nous voulions plus chrétiens que les Dix Commandements : tu respecteras les autres, tu ne voleras pas.

Jamais, ou presque, il n'y eut de vol d'une salade ou d'une pomme dans les jardins que nous rencontrions sur la route.

Tu respecteras l'autre sexe, etc... Tu aideras toujours ton prochain s'il a une difficulté..., l'Entraide était notre fer de lance..., l'Amitié entre les peuples notre cheval de bataille..., la politesse etc... Le flirt était interdit."

L'histoire officielle des Auberges a retenu la division des organisations au sommet et la belle unité à la base. Gaby Goetz a un souvenir plus mitigé.

"Les deux groupes [le MLAJ et l'OCCAJ] étaient côte à côte à la Maison de Jeunes, dans deux pièces sur un même palier. On n'avait pas de relations ni rien. Ou très peu.

On était un peu sectaires. "Moi je suis du MLAJ ! Moi je suis de l'OCCAJ !".

Chacun avait un esprit de clocher. L'esprit ajiste avait ses limites. C'est là que j'ai toujours été en dehors des autres, car moi je n'admettais pas. J'aurais voulu qu'il n'y ait qu'un seul mouvement. Combien de fois je me suis disputée avec d'autres responsables, même avec des gars du CD.

Du moment que des gars avaient shorts et godillots, c'était tous des copains.

Dans certaines Auberges, on refusait des gars qui arrivaient mais qui appartenaient à un autre groupement que nous. Même si c'était des scouts, des indépendants ou n'importe, on ne les acceptait pas. Moi j'aurais pris tout le monde.

On acceptait de temps en temps des gens de l'OCCAJ, mais les Auberges de l'OCCAJ, bien souvent, nous mettaient à la porte. J'ai vu à l'occasion accepter des scouts parce qu'il pleuvait.



Tracts de propagande. Archives Robert Auclaire vers 1943-44.

"Il y avait au Comité Directeur un "Comité de discipline" pour juger les contrevenants, mais il n'a eu que rarement à se réunir et à sévir.

Je n'ai qu'un seul souvenir. Quelques participants à un rassemblement près de Reims à l'occasion de vendanges ont envahi un clos et malmené les paniers de raisin. Le cultivateur a porté plainte, les gendarmes sont venus au camp, le responsable a réussi à amortir l'événement.

Mais un "jugement" interne a obligé les fautifs à indemniser le viticulteur.

Il y avait, comme dans tous les mouvements, les "profiteurs".

Dans les Foyers, toutes les semaines, nous n'étions souvent qu'une poignée. Mais lorsqu'il y avait une fête quelconque, avec petits gâteaux et coups à boire, alors là il y avait foule.

Il y avait ceux qui achetaient la carte d'adhérent parce qu'elle donnait l'autorisation de camper n'importe où, où c'était permis… et on ne les voyait plus de l'année.

Et c'est là que moi je voyais rouge.

Je ne supportais pas les remontrances de ceux qui ne venaient que pour râler et nous faire des reproches. Peut-être n'étais-je pas assez tolérante, assez diplomate. J'étais trop enthousiaste.

En Hollande, on a été mis à la porte et pourtant il gelait, il y avait de la neige. C'était pas le même mouvement.

La solidarité ajiste agissait dans un sens mais rarement dans l'autre."

L'esprit ajiste connaissait d'autres ratés.

LES CAMARADES DE LA ROUTE

QUITTE LA VILLE l'usine monotone où tu as besogné toute la semaine, la rue sans joie, le bistrot abrutissant, les plaisirs frelatés où tu enterres tes dimanches.

POUR LA NATURE Va retrouver la paix des champs ! Dans tous les plus beaux sites des auberges de jeunesse accueillantes et gaies attendent ta venue







FUIS LA DÉTRESSE d'une vie solitaire, aux préoccupations étroites et mesquines, sans horizons, sans copains, et dans laquelle l'argent règne en maître absolu.

VERS L'AMITIÉ sur la route, à l'auberge, dans ton groupe, des mains fraternelles se tendront vers toi. Avec des milliers de joyeux camarades, garçons et filles, tu iras au devant de la vie



BRISE L'ENNUI d'un travail fastidieux, au long de jours tristes qui n'amènent que soucis et désespoir. La lassitude et l'angoisse sont aujourd'hui ton lot. Mais…

VOICI LA JOIE joie des belles randonnées, joie des soirées passées avec de bons camarades, joie de lancer des chants d'espoir, joie d'être fort, joie de vivre.





Tracts de propagande. Archives Robert Auclaire vers 1943-44.

Mais ça m'a tout appris. Je ne dirai jamais assez merci aux Auberges."

L'espéranto

"J'ai commencé l'espéranto, après la guerre, au Foyer de Vincennes, dans cette Maison de Jeunes.

A cette époque, l'espéranto, tout le monde en parlait déjà. Ça avait fait un boum. J'en avais entendu parler. J'épousais toutes ces idées révolutionnaires.

"A bas la patrie, à bas les frontières"

Cette nécessité de langue internationale, j'ai l'impression que c'est inné, on l'a en soi. Ça me paraissait tellement évident. Le groupe espérantiste s'est créé à Vincennes, j'y suis rentrée tout de suite.

C'était la SAT-Amikaro (3) qui nous patronnait.

Très vite est apparu Espéro, un Foyer qui regroupait tous les ajistes espérantistes disséminés autour de Paris et la banlieue.

J'en ai repris la responsabilité pendant deux ans.

Beaucoup de communistes, parmi ceux que j'ai connus, rejetaient l'espéranto. Je n'ai jamais compris pourquoi. Ça devrait faire partie du communisme.

Que tous les peuples se comprennent."

Le ravitaillement

"Parlons du béton. Ça c'était caractéristique.

Il n'était pas question d'acheter quoi que ce soit en route pour manger. Tout se vendait avec des tickets de rationnement (4), et les choses en vente libre, les commerçants les gardaient pour leurs clients. Nous étions de passage, donc on nous refusait tout.

Puisqu'on ne trouvait aucun ravitaillement à acheter, chacun apportait son casse-croûte. Il fallait amener toute la nourriture pour la durée du camp, généralement 2 ou 3 repas.



Une livre de nouilles pour deux, et sans matière grasse.

L'un avait deux pommes de terre, l'autre 3 pâtés, l'autre un petit paquet de chocolat, un peu de confiture ou n'importe quoi. On n'allait pas manger chacun dans son petit coin.

On faisait, par groupes, ce qu'on appelait un "colo". Ce colo réunissait 3, 4, 5 ou 6 gars qui s'entendaient bien qui s'aimaient bien, comme ça, en camarades.

On mettait en commun tout ce que l'on avait. On faisait 2 bétons, un salé, un sucré. On mélangeait tout. On mettait tout dans la même cocotte. On faisait cuire tout ça. Et si on était à 4, on partageait à 4.

Nous mangions de bon appétit, et ainsi tout le monde mangeait. Car si certains apportaient pas mal de choses, d'autres, ceux dont les parents ne pouvaient pas aller au marché noir, n'avaient pas grand-chose.

Par le truchement du béton, tout le monde avait part égale de la ratatouille. Inconsciemment, un formidable élan de solidarité réunissait tout le monde en une seule famille.

Le béton était un truc général à tous les groupes.

Au camp de Presles, il y avait peut-être 100 bétons. Pour un "colo", on était pas plus de 4, 5.

Après on n'aurait pas eu de gamelle assez grande !

Quand il fallait partir, faire 10 km avec tout le ravitaillement, les pommes de terre, les poireaux, c'était lourd. C'était pas pratique. La base de la nourriture, bien souvent, c'était de la farine. On avait tous plus ou moins des tickets de pain au marché noir. On achetait de la farine, car c'est nourrissant sous un faible volume et pas trop lourd.

On avait tous plus ou moins un petit peu de chocolat (5) ou de la poudre d'œuf (6), du lait en poudre. Ou de la maïzena, de la floraline.

Ça faisait un machin immonde, plus ou moins sucré.

Un genre de pudding à l'anglaise. On rajoutait ce qu'on trouvait, n'importe quoi : l'un avait une pomme, une banane, des mûres. Ça s'appelait un béton parce qu'on le cuisait dur. Plus il était épais, plus ça tenait au corps.

On partageait ça entre nous. Quand on avait mangé un truc comme ça, en général, on avait quand même l'estomac plein.

Pour pousser le bouchon, une ou deux fois dans l'année, par inter-foyers, il y avait un concours de béton. On se retrouvait soit à l'Auberge de Fontainebleau, soit à Cernay où il y avait de grands terrains, chaque groupe faisait son béton.

On goûtait tout, et on choisissait le meilleur. Le moins mauvais tout au moins. Le gagnant était promené dans le camp, porté sur les épaules de quelques gaillards.

Le plus solide aussi, parce qu'il fallait que ce soit épais, que ça tienne, la cuillère elle tenait dedans.

C'était un plat unique.

Un article du Monde d'Avril 1948.
L'auteur passe en revue tous les mouvements, toutes les institutions qui touchent la jeunesse.
Les notes ne sont pas d'époque.



VISITES AUX JEUNES D'AUJOURD'HUI

AUBERGES ET CARAVANES

Les joyeux vagabonds d'Henri Heine et des Reisebilder couchaient à la belle étoile ou dans les granges. A leurs descendants autrichiens, l'instituteur Schirman a donné, vers 1907, des gîtes d'étapes. L'Allemagne a suivi l'exemple. Ainsi nous est venu "l'Ajisme", qui doit son nom au sigle AJ (Auberges de Jeunesse). M. Marc Sangnier et le Sillon, en 1929, l'ont introduit chez les catholiques. Léo Lagrange l'a doté d'une branche laïque (1936). Les socialistes veulent que leurs auberges soient mixtes ; les chrétiens séparent les sexes. Beaucoup d'autres désaccords d'ordre politique ou matériel s'opposent à la fusion des trois groupements rivaux.

Ce n'est pas seulement par cette inclination aux querelles que l'ajisme, en France, est devenu bien français. Ses quatre-vingt-mille adhérents sont gens de saine humeur, qui aiment la nature, la vie simple et l'indépendance. On songe aux compagnons du Tour de France en voyant ces garçons qui s'en vont, cheveux au vent et sac au dos, sur les routes sans abuser de l'auto-stop. Quel mélange de romantisme, de force virile et d'éthique émancipée chez ces jeunes filles en short qui ne rougissent pas de leurs jambes musclées, griffées par les ronces et parfois un peu velues.

La philosophie de tous ces rêveurs réalistes doit peut-être quelque chose à Rousseau, à Bernardin de Saint-Pierre, à Senancour et, costume à part, aux saint-simoniens. Le père Enfantin les eût bénis, surtout les filles. Dans leur révolte contre les hypocrisies et les chaînes ils se font une vie plus large, plus sentimentale, par son appel à une fraternité universelle. Ils n'ont pas besoin de l'Océanie ni de la navigation interplanétaire : c'est au milieu du monde civilisé qu'ils ont leurs îles désertes, leurs îles du ciel, leurs phalanstères. Ils tiennent à gérer eux-mêmes leurs relais, à en construire de leurs mains de nouveaux. Dans leurs communautés mouvantes et interchangeables, il leur plaît de concilier le recueillement du solitaire et le coude à coude du groupe animé par des tâches manuelles, des chants, des danses, des pantomimes.

Qu'ils voyagent en France ou à l'étranger, ils veulent connaître à fond les sites, les monuments, l'histoire, le folklore et les mœurs de chaque région.

En se meublant ainsi l'esprit, ils conjurent les dangers que comporterait un complet effacement de l'homme devant la nature : ils savent tempérer le "naturisme" qui, poussé à l'extrême, peut finalement libérer la violence des appétits, comme on l'a vu dans un de ses pays d'origine, à nos frontières, ou conduire, comme nous le rappelle M. Emile Bréhier, à l'anarchie des sociétés primitives, selon le vœu de Spengler, ou au nirvana dissolvant de Shopenhauer et enfin au pessimisme "existentiel" de Heidegger mal greffé sur l'arbre français par des jardiniers trop rebelles au style de Versailles.

Les "ajistes" ont inventé d'aller voir des jeunes gens aux portes des usines ou des ateliers, leur demandent s'ils désirent visiter une contrée, leur offrent leurs auberges pour leurs vacances. Et grâce à eux six cents caravanes l'année dernière ont exploré la France. En hiver "ajistes" et "caravaniers" s'assemblent dans les villes, aux heures de loisir, pour préparer des expéditions et prendre un fruit puis l'autre à l'arbre de science.

UNE GRANDE INNOVATION

Aussi contribuent-ils à animer les cent "maisons des jeunes et de la culture" qui se sont ouvertes depuis la Libération pour quarante mille "usagers". Bibliothèques, théâtre, musique, cinéma, conférences contradictoires : rien de ce qui meuble l'esprit ne leur est étranger.

Raymond Millet

Bernardin de Saint-Pierre, Henri (1737-1814) : Son œuvre, notamment *Paul et Virginie*, est à la source des thèmes poétiques et des émotions religieuses du romantisme.

Bréhier, Emile (1876-1952) : Philosophe, auteur d'une *Histoire de la Philosophie* (1926-1932).

Heine, Henri (1799-1856) : Poète allemand. Dans les *Resebilder* (1826-1830), publie des récits de voyage fantastique où il attaque toute les formes du despotisme et de l'hypocrisie sociale.

Enfantin, Barthélémy-Prosper, dit le Père (1796-1864) : gourou des saint-simoniens, secte socialiste utopique, teintée de mysticisme chrétien. Les saint-simoniens tentèrent une vie communautaire stricte, qui échoua.

Heidegger, Martin (1899-1976) : Philosophe allemand. Pour lui, l'Etre est un lieu de questionnement pour l'homme, qui vit avec, enfouies en lui, la mort et l'angoisse.

Rousseau, Jean-Jacques (1712-1778) : Philosophe français, poursuivit dans la quête de soi-même le secret du bonheur des autres et de leur compréhension mutuelle, rechercha l'harmonie entre les hommes par la critique d'une société corruptrice.

Schopenhauer, Arthur (1788-1860) : Philosophe allemand, promeut une éthique de la délivrance et du salut, fondée sur l'extinction du désir, proche du bouddhisme.

Senancour, Etienne Pivert de (1770-1846) : Littérateur français. Ses ouvrages, dans la veine de *Werther*, exposèrent son penchant à la rêverie, au fatalisme et à la misanthropie.

Spengler, Oswald (1880-1936) : Publiciste allemand, auteur du *Déclin de l'Occident* (1918), considéré comme précurseur du nazisme.

(Encyclopédia Universalis, Larousse et Quid)

A la Libération, les restrictions ont continué, mais il faut reconnaître qu'il y avait quand même un peu de relâchement. On trouvait un peu plus facilement qui un petit peu de beurre, qui un petit peu de fruits.

J'ai arrêté de camper : je me suis mariée, les enfants sont arrivés. Le béton avait disparu, on commençait à retrouver une nourriture normale.

Le béton était une nécessité née des circonstances."

Routes, n°17, Janv. Déc. 44. CDR, Camarades de la Route, simili-CLAJ.



On m'a parlé de scènes orgiaques, c'est à quelle heure ?...

La mixité

"Je soutiens que à cette époque-là, il y avait un respect entre filles et garçons. Bon, je dis pas qu'en dehors, il n'y en avait pas qui partaient camper tous seuls tous les deux, mais au sein du groupe, quand il y avait un camp avec 5, 6, 10 gars, rien ne se passait.

On était camarades, dans toute l'acception du mot.

C'est peut-être le plus beau souvenir que j'ai. On avait beau coucher sous les tentes quand il y avait plus de places dans les Auberges, entre garçons et filles, il ne se passait rien. Il faut appuyer là-dessus. Trop de gens ont confondu les Auberges avec un centre de coucheries. Et je suis polie, car pour beaucoup nous n'étions que des p...

Et ça ce n'est pas vrai !

Quand un couple se formait, c'était un COUPLE, ça finissait devant Monsieur le Maire. Il y a eu des cérémonies organisées, des gars qui s'étaient connus aux Auberges, et qui se sont mariés en short, devant l'Eglise, avec tous les copains autour. Les sacs à dos à côté de l'autel."

Après les Auberges

"J'ai rencontré mon mari aux Auberges.

On a continué encore un petit peu quand on s'est installé à Argenteuil. On a quitté Vincennes et Espéro parce que ça faisait trop loin. Il y avait un foyer à Argenteuil on y a été une ou deux fois. Et très vite il y a eu le travail, les enfants qui sont arrivés, on avait autre chose à faire.

On a continué à camper nous-mêmes, pendant les vacances. On est resté pendant un certain temps à prendre nos cartes. Mais mon mari avait 10 ans de plus que moi. Il avait passé la limite d'âge depuis longtemps. En fait il n'était plus des Auberges.

C'est pour ça que pour camper, on prenait notre carte aux Amis de la Nature, qui étaient en quelque sorte un regroupement de vieux Ajistes.

Moi-même j'étais frappée par la limite d'âge. On quittait les Auberges quand on dépassait les 25 ans.

On nous tolérait encore, mais en fait c'était un mouvement de jeunes. Les vieux dehors !

On a continué pour l'espéranto. On avait acquis assez de connaissances pour le parler couramment. Pendant notre voyage de noces, en Hollande, nous avons rencontré des espérantistes, on avait tous les deux notre fanion avec l'étoile verte. On s'est trouvé arrêté dans la rue par des gens : "Ah espérantistes !"

Ils nous ont emmenés chez eux et on a bavardé. On a passé la nuit."

Conclusion

"Les Auberges, ça a été pour moi comme une seconde famille. J'y ai fait l'apprentissage des mille et une composantes de la vie.

Aussi bien manger des courgettes que l'existence des cartes routières, je n'en avais jamais vu, je ne savais même pas que ça existait.

Ou des éléments tabous comme la sexualité.

Et je n'étais pas la seule. Il faut reposer le contexte de l'époque. Les enfants étaient tenus dans un carcan. Les Auberges, peut-être aussi les scouts, c'était une ouverture sur les réalités de la vie."

(3) L'espéranto est une langue internationale, créée par le Docteur Zamenhof en 1887. C'est devenu un mouvement international. Gaby Goetz était membre du SAT-Amikaro, organisation espérantiste très à gauche, voulant faire de l'espéranto un instrument de libération des peuples.

(4) Jusqu'en 1949, les marchandises sont rationnées. Chacun a ses tickets de pain, viande, tabac, etc... qu'il faut présenter pour acheter. Quand on n'en a plus, il faut aller au marché noir. Les prix ne sont bien sûr pas les mêmes.

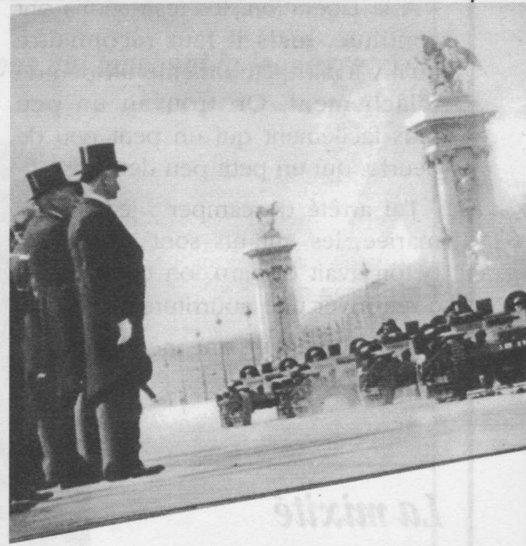
(5) Les classes d'âge étaient réparties en J1, J2, J3, J4. Chaque catégorie avait droit à des rations "adaptées". "Nous étions tous J3, et nous avions donc des tickets pour un petit bout de chocolat par mois et 1/4 de litre de lait par jour !"

(6) La poudre d'œuf était en vente libre.

LE 14 J
DU FRONT



Place de la Bastille



Le 14 juillet 1936 à Paris peut être considéré comme la grande fête du Front Populaire et la plus importante manifestation à ce jour avec plus d'un million de participants. Ce succès s'explique par les résultats obtenus sur le plan social dans les semaines précédentes grâce à une action revendicative vigoureuse et aux décisions législatives prises par le gouvernement nouvellement en place.

Le matin, c'est le traditionnel défilé des militaires où les Parisiens contemplent la "nouvelle armée" en tenue kaki, défilant devant la tribune d'honneur érigée sur la berge de la Seine au niveau du Petit Palais. A côté de Léon Blum en jaquette et haut-de-forme, le vice-président de la Chambre, Jacques Duclos en costume marron et chapeau feutre. Les soldats sont ovationnés par des ouvriers, le poing levé. Seuls quelques fascistes tendent la main. Mais contrairement à l'année précédente on déplore peu d'incidents et aucun de grave.

Mais l'événement le plus important reste la manifestation populaire. Il s'agit de fêter la victoire du Front Populaire. Deux défilés s'organisent. Le premier, va de la Concorde à la rue Saint-Antoine par la rue de Rivoli. Le second composé plus spécialement d'organisations syndicales emprunte le boulevard de Charonne jusqu'à la Bastille par l'avenue de la République. Des centaines de milliers de personnes, sur des kilomètres, manifestent leur joie. Dans les rues pavoisées on chante. Chaque arrêt est l'occasion de danser ou de former spontanément des farandoles. Pancartes, panneaux, banderoles sont brandis au-dessus des têtes. Un char représentant la prise de la Bastille et un autre le bal musette à Javel sont de la fête. Des femmes et des enfants sont coiffés du bonnet phrygien ou drapés de rouge. Maurice Dommanget - dans son livre *Histoire du drapeau rouge* - prétend qu'il y aurait eu 2 000 drapeaux rouges dans les deux manifestations.

Si, au matin du 14 juillet lors du défilé militaire seuls quelques individus ont pu être photographiés la main tendue, l'avant-veille à Verdun des anciens combattants allemands faisaient le salut nazi autour du drapeau à croix gammée annonçant ainsi des lendemains sinistres.





Interpress.

Keystone.

Traditionnel défilé des militaires.

UILLET POPULAIRE

La foule à la Nation, peut-être un million de personnes.

Tout le peuple parisien est uni dans la joie. "Notre parti déclare solennellement que l'heure n'est pas à la révolution socialiste, mais à l'effort commun de tous les Républicains" avait déclaré Maurice Thorez à la conférence nationale du P.C. au gymnase Huyghens. Jacques Duclos, de son côté, salue la mémoire de Jeanne d'Arc et fait applaudir Jeanne Hachette. Ce besoin d'unité, on le sent dans les défilés : les trois flèches socialistes et la faucille et le marteau, emblème du communisme se retrouvent sur le même drapeau rouge, lequel voisine avec le drapeau tricolore. On chante *La Marseillaise* aussi bien que *l'Internationale.* Mais on chante aussi les airs à la mode comme *Tout va très bien Madame la Marquise.*

A la Bastille, vingt grands portraits rendent hommage aux "grands ancêtres", de Voltaire à Jaurès. A la Nation, autour de la place, des bannières, dont certaines portent la fleur de lys, représentent les provinces de France. Un gigantesque drapeau tricolore enveloppe la statue et parmi les immenses photos on voit une effigie de Léon Blum et un bas relief sur lequel on reconnaît le camarade Staline. Une fraternité à l'image de la fête de la Fédération, en 1790, dont on fête justement l'anniversaire ce jour là.

Sur la tribune officielle, les orateurs se succèdent, Victor Basch, le président de la Ligue des Droits de l'Homme, Edouard Daladier, le ministre de la Défense, Jacques Duclos, vice-président de la Chambre des députés et Léon Blum qui s'exclame "Amis, restons toujours unis". On applaudit les ministres socialistes, puis des milliers de ballons rouges sont lâchés, à la grande satisfaction du public.

On se soucie peu, ce jour là, des conflits du travail. Il reste encore 50 000 grévistes dans 350 entreprises, mais il y en avait, au milieu du mois, plus de 100 000 dans plus de 1 000 entreprises occupées. Qu'importe, les ouvriers ont déjà obtenu satisfaction du côté des revendications les plus pressantes, et surtout, avec les "congés payés" qui restent à jamais le symbole des conquêtes de "36".

La journée est belle dans l'ensemble. C'est à peine s'il a plu dans la soirée, au moment où le feu d'artifice embrase le ciel. Des communistes se retrouvent au Stade Buffalo où, sous la présidence de Marcel Cachin, ils organisent une fête de nuit dans laquelle les grands épisodes révolutionnaires sont évoqués. Dans Paris, on danse sur les avenues, aux carrefours et sur les places publiques.

Ce jour-là, le bonheur était dans la rue.

Comme à Paris, d'autres manifestations analogues connaissent le même succès. A Marseille, on dénombre plus de 150 000 manifestants, 100 000 à Lyon, 50 000 à Nantes etc. Grâce au Front Populaire, la France connut ce jour-là les plus formidables manifestations de masse de son histoire.

G.P.

A la Nation, à la tribune : (de g. à d.) Mme Blum, Léon Blum, Thorez, Salengro, Violette, Pierre Cot.



9 Mai 1936

Il est onze heures et je dis ouf ! Cette semaine terminée met fin, cher Oncle et chère Tante, à une période d'environ 20 jours, de travail surintensif. Avant d'aller plus loin je m'excu

... une lettre oubliée dans un livre de l'Ecole Normale d'Evreux

ENG 9-5-36

Il est onze heures et je dis ouf ! Cette semaine terminée met fin, cher Oncle et chère Tante, à une période d'environ 20 jours de travail surintensif. Avant d'aller plus loin, je m'excuse de ce nombre écrit en chiffres et de ce néologisme. Oui, et ce travail m'occupa d'autant plus que, depuis un certain temps, j'en avais perdu l'habitude. Grâce à la gentillesse d'Hélène et pour des raisons bien spéciales, vous avez eu de mes nouvelles la semaine dernière et la promesse de celles-ci.

Avant de reprendre l'ordre chronologique, je vous annonce quoique vous le sachiez déjà, l'élection de notre professeur de sciences au siège de la circonscription contre M. Chauvin ex-député-maire d'Evreux. Deux dimanches de suite, je ne suis pas rentré dîner le soir pour rester jusqu'à 21h aux résultats. Dimanche dernier, j'étais avec un instituteur qui a suivi M. Dupont partout et lors de la proclamation du résultat j'étais à quelques mètres du nouveau député. Inutile de vous dire le délire de la foule qui l'a porté en triomphe jusqu'à la préfecture, ayant (sic) refusé auparavant de communiquer les résultats officiels. Rentré ici, j'apprenais la bonne nouvelle, qui fut accueillie favorablement par tous, excepté le Directeur soucieux de radicalisme. Je suis resté seul dans la salle de coopérative jusqu'à trois heures du matin notant les résultats reçus par TSF. Mes camarades n'avaient pu dormir réveillés par les "Vive Dupont" crépitant d'un peu partout. Le lendemain au réveil, je leur annonçais que la loi de deux ans était désormais du passé et ils comprirent. Mais un devoir m'incombait : envoyer nos félicitations au nouvel élu à l'insu du Directeur.

Et voici le texte de cette lettre :

Monsieur,

Au nom de vos anciens élèves, actuellement en 3ème année, je vous exprime nos plus vives et sincères félicitations. Tous applaudissent au succès du premier élu socialiste de l'Eure, qui fut notre professeur.

Jeunes, nous mettons tous nos espoirs en la cause que vous avez si ardemment défendue. Aujourd'hui, nous ne pouvons être que vos enthousiastes admirateurs ; demain nous serons des vôtres.

Pour la 3ème Année

Et j'eus aussi mon petit succès auprès de mes camarades. Je me croyais une dizaine d'années plus vieux aux lendemains de mon élection. Mais je suis très sceptique car mon oncle m'a dit que ce n'était que les ratés qui briguaient les sièges électoraux. Jeudi, le corps enseignant offrait un banquet à M. Dupont et demandait à M. Menanteau que l'EN fut représentée. Il évita de s'engager mais pour me permettre d'y assister, il donna à tous la sortie de 7 heures. Il était censé ignorer mes occupations. J'étais à la gauche de M. Dupont ayant à sa droite le doyen des instituteurs du département. Il prononça une petite allocution dans laquelle il nous disait sa confiance de voir appliquer dès que possible le programme minimum du Front Populaire et son hostilité à la réforme des EN dans le sens prévu par MM. Doumergue et Laval.

Si je prends ainsi parti, c'est, et vous vous en doutez pour me connaître beaucoup, dans mon intérêt. Dès que je verrai M. Dupont je lui parlerai pour H. de la place de surveillante à St-Germain. Et dans un an et demi, je compte sur lui pour ma nomination dans la Seine.

Maintenant revenons à l'intimité même. Je vous quittais le 18 avril et à mon arrivée je trouvais tout le monde en bonne santé. Maman a longuement tournoyé autour de la fameuse question, mais j'ai rapidement pris les devants en lui disant "qu'elle ne s'occupe pas de cela, qu'elle aurait tout le loisir de le faire à temps voulu". Cela a suffi et depuis aucune allusion. Le dimanche matin, j'ai dit à papa pourquoi je partais à une heure ! Avec lui, c'est on ne peut mieux, car il reçoit sans demander de précisions. Pendant la journée que j'ai passée à Ménerville j'étais très gai. Je reçois cette semaine une lettre de maman me disant :

1) Que Bérangère était allée passer une semaine à Gasny.

2) Que M. Quidet était de très mauvaise humeur car partout ses candidats ont été battus à "plate couture". Signe des temps ! Maman est extrémiste et papa compte déjà sur les prélèvements sur les revenus supérieurs à 70 000 F pour se faire rembourser ses 1 200 F.

Pour la famille actuelle, le rideau est abaissé et je passe à la famille future. Le 19, je rencontrais Hélène qui fort heureusement n'avait plus mal aux dents. A notre arrivée à Evreux, nous apprenons le décès de mon camarade de première année, décédé au sanatorium. Il faisait un temps magnifique et après avoir mis notre valise en lieu sûr, nous allions en forêt. Germaine n'arrivait que le soir. Tous les Dimanches, nous sortons régulièrement de 12h30 à 17h sauf Dimanche dernier. Ces demoiselles avaient trouvé le moyen de se faire coller. Quand H. me l'a appris samedi à midi, cela ne m'a pas mis de bonne humeur. Le lendemain, H. et Germaine se sont détachées de la promenade et le mal n'était qu'à demi. Poumeau était avec moi. H. et moi avons laissé G. et Poumeau et nous les avons rencontrés à 3h. Ensuite, j'allais au dépouillement.

Comme elle a dû vous le dire H. allait jeudi à la première communion de son frère. Etant obligé de sortir hier à midi, je l'ai rencontrée et la nouvelle à retenir est que son père viendra passer un Dimanche après-midi avec nous. Naturellement nous n'irons pas au bois. Sauf imprévu de dernière heure, nous sortons demain. La semaine prochaine, nous avons quelques rencontres en perspective. Mercredi, en soirée, il y a concert vocal et nous savons déjà que la directrice sera absente. Vendredi, il y a une conférence de M. Demangeon, Directeur de l'Institut National de Géographie, archéologue ; malheureusement je ne pourrai y assister, car nous avons une épreuve de tir de fixée pour ce jour. Et alors Dimanche viendra…

Cependant, pour revenir plus précisément à moi, je n'accorde plus à ces préoccupations l'exclusivité d'antan. L'examen approche et j'y songe très sérieusement. Par suite de nos rencontres quotidiennes, je n'ai qu'une lettre à faire et vice-versa. D'autre part pour pouvoir sortir le Dimanche, je me tiens en dedans de la règle de conduite et de travail. Je ne prends plus part aux discussions élèves-professeurs et mon travail est fait à l'avance. Il y a longtemps que ma composition française que j'ai remise à l'instant, était prête à l'avance. Signe de temps sans doute car le 29 juin est bientôt.

Cette lettre datée du 9 mai 1936 n'a jamais atteint son destinataire puisque je l'ai trouvée, il y a une quinzaine d'années, oubliée ou égarée dans un livre de la bibliothèque de l'Ecole Normale de Garçons, rue Saint-Germain, à Evreux (Eure) ; elle présente, me semble-t-il, un intérêt certain car elle traite incidemment de la vie, de la mentalité et des comportements politiques des Normaliens à la veille du Front Populaire. Mais qui est l'auteur de cette lettre, adressée à son oncle et à sa tante, non terminée et non signée ?

Denis Brochard a été prisonnier de guerre, mais l'instituteur a "mal tourné" comme le disent plaisamment ceux qui pensent exclusivement à l'enseignement : la guerre et la captivité en ont décidé autrement, ce qui ne plaisait pas à ses parents dont la fierté était de voir le petit paysan devenir instituteur ; pendant sa captivité – comme beaucoup d'autres prisonniers – il occupe ses loisirs forcés à des travaux universitaires et passe une capacité en droit ; en 1949, on le trouve travaillant en Indochine dans un organisme administratif et il poursuit jusqu'en 1971 une carrière chez Michelin où il a gravi tous les échelons pour devenir "Directeur Général des Plantations au Vietnam". Mais Michelin l'a remercié, il est rentré en France très affecté et ayant beaucoup de mal à se réadapter à la vie de la métropole. S'il avait pensé à ses anciens collègues de l'ENG, nul doute qu'il eût trouvé auprès d'eux un vrai réconfort. Il a eu trois enfants : une fille et deux garçons médecins.

Le texte intégral de la lettre de Denis Brochard révèle des qualités de style et un certain nombre de points qui méritent un commentaire approprié, notamment les espoirs de 1936. Je remercie en particulier Monsieur Marcel Luquet (M.L.) de Vernon, ancien de la promotion 1936-1939, qui a répondu avec plaisir à mes questions et évoqué l'atmosphère qui régnait alors à l'Ecole Normale.



Photo aérienne de l'ENG. Au premier plan, cour d'honneur, bâtiment principal et derrière gymnase datant de 1887. A droite, constructions datant de 1950-55.

Carte de la promotion de normaliens de la promotion 36-39. Avec leur code secret L.V.B. dont la signification serait plutôt égrillarde.

36-39 □

J. BRÉCHON
L. CHOPIN
M. DAVID
R. DERRIEN

R. FALEMPIN
R. FEUILLET
L. GABOREAU
P. LANDRIN

ÉCOLE NORMALE
D'INSTITUTEURS
ÉVREUX

R. PICHOU
R ROHOU
M. SÉDILLE
A. TEMPÊTE

□

M. LEFORESTIER
R. LELAIDIER
R. LERAULT
M. LUQUET

L.V.B.

Les camarades de Denis Brochard

On peut le constater, l'ENG n'était ni une prison, ni une caserne mais les sorties étaient réglementées pour le jeudi, le dimanche et en fin de mois.

"Nous avions "sortie libre" tous les jeudis de 13h à 17h. C'était l'occasion d'une promenade en ville avec arrêt au "café de la Poste". C'était aussi la rencontre attendue avec les normaliennes qui, elles, ne sortaient qu'en rang sous l'œil attentif des surveillantes... C'est alors que s'échangeaient les lettres des normaliens aux normaliennes et vice-versa. En effet, le courrier officiel était surveillé et chacun devait déposer dès son entrée à l'Ecole Normale une liste de ses correspondants autorisés : toute missive suspecte était ouverte et lue dans le bureau du directeur.

1936 : REVOLUTION

En ce temps-là, ce n'était pas la guerre :
Nous refaisions le monde !
Dans la fumée des pipes et la chaleur des verres,
Chevelure en broussaille, terribles et poing levé,
Nous chantions à tue-tête :
"Prenez garde ! Prenez garde !
A la jeune garde
Qui descend sur le pavé !"
Et la liste était prête
Des vieillards cupides
Que nous ferions monter
Au haut du cocotier
Avant de secouer
Oh ! Oh ! La longue tige
Et de les voir tomber
Ah ! Ah ! Avec le cri stupide
De l'incrédulité.

Douze princes régnants,
Un Pape, sept archevêques,
Cent ministres et autant de curés,
Mille deux cent onze députés,
Soixante-trois généraux,
Un amiral de la flotte,
Quinze ambassadeurs
Et vingt-trois directeurs
de prison. Sans compter
Deux dictateurs
– Un Duce et un Fuhrer – !
Tous les galonnés
D'Amérique Latine,
Trente-quatre dignitaires
De l'ordre de la jarretière,
Quatorze directeurs d'usine
Gavés du sang des prolétaires,
Vingt exploiteurs de nègres
Et trois princes arabes !
La liste n'était pas close
De ceux que nous avions à l'encre rouge
Cochés sur notre liste noire !

Dans la fumée des pipes et la chaleur des verres,
Pas assez de guillotines !
Aux armes citoyens,
Ecrasons la vermine !
Debout les damnés de la terre,
Formez vos bataillons !
La raison tonne en son cratère,
Abreuve nos sillons !
Aux armes citoyens,
Debout ! Et demain
L'Internationale sera le genre humain !

Les cheveux en broussaille et le verre à la main,
Nous chantions notre espoir et refaisions le monde !

M. Luquet
1975

Sortie libre également chez les "correspondants" le dimanche de 11h30 à 21 h.

Enfin, "grande sortie" chaque fin de mois du samedi midi au dimanche soir 21h (gare aux retardataires : ils risquaient une heure de colle !)" – (M.L.)

Denis Brochard qui pense à "la famille future" rencontre Hélène, et Poumeau, Germaine lors de ces sorties. Selon Marcel Luquet, Hélène est la fille du couple Hovnanian qui avait fui le génocide arménien ; elle avait suivi les cours de l'Ecole d'Application de Paris-Batignolles avant de rentrer à l'ENF d'Evreux.

On a connu, en d'autres temps, ce phénomène d'appel aux départements pléthoriques. Quant à Germaine Jansens, c'est une camarade d'Hélène venue à Evreux en même temps que cette dernière. Henri Poumeau était de la même promotion que Brochard et passionné d'aviation ; il devait quitter l'enseignement pour faire une brillante carrière dans l'Armée de l'Air. Nul de ses camarades ne l'a revu.

Quelques activités particulières des normaliens

En dehors de la fête annuelle de l'Ecole Normale qui se déroule à la Bourse du travail : chorale – chants folkloriques – pièce de théâtre, il y a aussi le bal qui se déroule au cinéma Victor-Hugo, animé par le "jazz" de l'Ecole (tel "Serge et ses boys" – Serge Jumelle) ; on peut ajouter "la fête du tilleul" dont la cueillette est suivie d'une soirée poético-musicale. (M.L)

Denis Brochard signale plus précisément les conférences (dont celle du géographe M. Demangeon) et aussi les épreuves de tir organisées dans le cadre de la Préparation Militaire Supérieure ; cette préparation des aspirants était donnée à l'EN par des gardes mobiles d'Evreux (discipline, manœuvres, exercices physiques) et des officiers de Rouen (théorie) ; parmi les exercices, une épreuve de tir, à laquelle D. Brochard fait allusion, avait lieu une ou deux fois par an.

Le directeur de l'EN "soucieux de radicalisme"

De 1936 à 1940, la promo 33-36 a connu trois directeurs : Monsieur PAULIN, Monsieur COSTES et Monsieur MENANTEAU ; tous répondaient au même surnom : le BED ! "Le premier qui le porta fut Monsieur PAULIN : on fredonnait alors une chanson populaire : "La fille de Bédouin" ; or, Monsieur PAULIN avait une fille ! Il devint le "Bédouin" et, par contraction, le "Bed" (M.L.). Amusante étymologie !

Il est difficile de savoir la réaction de Monsieur MENANTEAU lors de l'élection de André Dupont. Denis Brochard oppose peut-être facilement le Directeur radical au professeur socialiste.

Monsieur Luquet précise au sujet du Directeur :

"Toujours "modéré", il est vraisemblable qu'il se sentait plus proche des radicaux que des socialistes, mais profondément laïque, il n'a jamais abordé en classe les problèmes purement politiques. Jamais je ne l'ai entendu prendre parti pour telle ou telle formation. Bien que sachant à quoi s'en tenir sur l'adhésion de la quasi totalité de ses normaliens au Front Populaire et leur appartenance aux Jeunesses Socialistes, il n'a jamais fait à quiconque quelque remarque que ce soit."

Il est évident que Monsieur MENANTEAU ne pouvait applaudir à la victoire d'André Dupont qui n'était pas son candidat.

La victoire socialiste d'André Dupont contre le radical Georges Chauvin

La lettre de Denis Brochard est suffisamment explicite : il a participé

activement à la campagne du candidat socialiste André Dupont, son professeur de sciences ; il décrit l'atmosphère de joie à la suite de sa victoire aux Législatives et dit son espoir pour l'avenir.

Le triomphe d'André Dupont

"André Dupont avait, disent les mauvaises langues, quitté l'EN et Evreux à la rentrée 1936, pour un poste "dans le midi (?)" suite à de louches manœuvres de Georges Chauvin. Les deux hommes devaient s'affronter aux élections de 1936. A. Dupont, leader du PS et candidat du Front Populaire l'emporta. Et c'est vrai que son triomphe "considérable" (c'était son mot fétiche) fut accueilli dans la joie et particulièrement chez les jeunes, dont les normaliens et d'autres qui n'avaient pas oublié leur ancien prof" (M.L.). Et c'était pour eux l'occasion de chanter leur espoir et de refaire le monde (cf. le texte de M.L. "1936 : Révolution").

DUPONT André

Né à Bernay le 24-05-1894. Décédé le 30-05-1982 à Aix-en-Provence.

E.N. d'Evreux 1910-13. Guerre 14-18, lieutenant, Croix de guerre, 1 citation.

Instituteur. Reçu 1921 au concours du CAP des E.P.S. et E.N. (sciences). Enseigna 1922-35 à l'E.N. d'Evreux, puis nommé à Draguignan.

Militant syndicaliste et socialiste depuis sa jeunesse. Cons. mun. d'Evreux 1934-1945.

Elu député 1ère circ. d'Evreux 1936, au 2ème tour.

Dans le courant "pacifiste" derrière Paul Faure.

Ne prend pas part au vote du 10-07-40 (embarqué sur le "Massilia" vers l'A.F.N.).

Maintenu dans la S.F.I.O. 1944, avec suspension de tout mandat pendant la durée d'une législative, mais suit P. Faure au Parti socialiste démocrate. Enseigne au Lycée Turgot à Paris jusqu'à sa retraite.

Retiré à Beaumesnil (Eure) : maire 1953-59, puis cons. mun. encore quelques années.

Il avait réintégré le P.S.

Fiche rédigée par André Caudron, journaliste à Nord-Eclair

Le Front Populaire qui regroupait toutes les forces de gauche remporta une grande victoire avec son triple mot d'ordre : "le pain, la paix, la liberté". Lorsqu'on jette un regard rétrospectif, on ne manque pas d'être surpris par la durée réduite du Front Populaire et par l'ampleur de ses réformes ; on peut retenir celles qui ont le plus marqué les classes populaires :

– réformes économiques et sociales : relèvement des salaires, semaine de 40 heures, congés payés, office national du blé, etc...

– réformes scolaires :

- avec Jean Zay, prolongation de la scolarité obligatoire jusqu'à 16 ans, statut de l'enfance déficiente, développement des bourses, abaissement de l'âge de la retraite à 55 ans pour les instituteurs ;
- avec Léo Lagrange, larges subventions sportives ;
- vers la création du CNRS etc...

Bien évidemment, Denis Brochard n'entre pas dans les détails, mais il cite ce qui l'intéresse directement :

- Le projet de réforme des EN de MM. DOUMERGUE et LAVAL est vivement combattu puisqu'il diminue le nombre de places mises au concours ; pour l'Eure, ce nombre passe de 25 à 14 !
- La réforme fiscale qui tend à taxer plus lourdement les grosses successions et les revenus supérieurs à 70 000 F et déjà son père compte en bénéficier.
- "La loi des deux ans était désormais du passé".

Il s'agit de la prolongation de la durée du Service Militaire obligatoire, de 18 mois à deux ans. Les jeunes n'avaient guère apprécié, d'autant plus que l'ouvrage de GIONO : "Refus d'obéissance" avait contribué à créer un certain antimilitarisme parmi les normaliens.

Dès sa sortie de l'EN, Denis Brochard accomplit ses obligations militaires et Dandeville le voit, en 1937, en tenue d'aspirant. Ce qu'il ne savait pas, c'est que la classe 36 allait être rappelée au moment de la crise de Munich (29-30 septembre 1938) et de la déclaration de la guerre 1939, si bien que le pauvre D. Brochard, fait prisonnier, allait donner 8 ans de sa jeunesse à la "Patrie".

Beaucoup d'autres commentaires pourraient être faits sur la lettre de Denis Brochard. En tout cas, en ce qui me concerne, normalien de la promotion 1946-1950 en Loire-Atlantique et directeur de l'ENG d'Evreux de 1972 à 1984, j'ai pris plaisir à lire cette lettre ; nombre de souvenirs ont surgi du passé, et toutes les EN étant un peu sur le même modèle, j'ai retrouvé les mêmes situations ; et c'est avec un peu de nostalgie que j'ai vu leur évolution et leur disparition ; il y avait alors une solidarité organique entre les normaliens qui apprenaient à enseigner, à comprendre, à vivre, c'est-à-dire à découvrir le prix des valeurs humaines : justice, solidarité, laïcité, etc... On peut se demander si les "professeurs d'école" sortis aujourd'hui des IUFM ont le même esprit.

Au fait, Denis Brochard qui se montre ici un socialiste peu désintéressé et un adepte du "piston", n'a-t-il pas eu raison de quitter l'enseignement pour un métier plus lucratif ?

Serge JOUIN

Pour en savoir plus :

- BRUNET Jean-Paul : Histoire du Front Populaire (1934-1938) PUF Collection Que-Sais-Je ? Paris, 1991.
- DESANTI Dominique : L'internationale communiste (chapitres sur les Fronts Populaires) Culture, Art, Loisirs, 1969.
- LETHIERRY Hugues (sous la responsabilité de...) : Feu les Ecoles Normales (et les IUFM ?) L'Harmattan, Paris, 1994.

ZO D'AXA, écrivain pamphlétaire et journaliste libertaire[1]

Né Alphonse Gallaud, le 24 mai 1864 à Paris, dans une famille aisée – son père est ingénieur de la ville de Paris –, le futur Zo d'Axa, après des études au collège Chaptal, prépare Saint-Cyr. Engagé dans un régiment de cuirassés, il part ensuite dans les chasseurs d'Afrique. Mais l'aventure n'a pas les couleurs escomptées. Le jeune homme s'y ennuie fort et, premier coup d'éclat, il déserte en emmenant la femme de son supérieur. Sa vie durant, il sera constamment et violemment antimilitariste et manifestera à chaque occasion sa solidarité avec les victimes de l'institution militaire. Réfugié à Bruxelles, il devient journaliste aux *Nouvelles du Jour.* Mais la vie sédentaire ne lui sied guère, et il part en Suisse, puis en Italie. Amnistié en 1889, il rentre à Paris.



Zo d'Axa a un peu plus de vingt ans. (Communiqué par Mme Béatrice Arnac)

Selon Jean Grave, *"ce fut dans les milieux littéraires de Montmartre qu'il fit son apparition, et commença à se faire remarquer dans quelques petits cénacles où il annonça son intention de publier un journal".* Hésita-t-il entre le royalisme ou l'anarchisme, comme l'indique Grave, qui le range parmi *"les originaux qui vinrent tâter de l'anarchie".* Manifestement, il n'y avait guère de points communs entre Zo d'Axa et le "Pape de la rue Mouffetard" ! Malgré leurs personnalités opposées – Lucien Descaves parle de "chevalerie errante" pour l'un, et de "roture sédentaire" pour l'autre – Grave reconnaît cependant à Zo d'Axa un tempérament d'aristocrate et le mérite de publier de très bons articles.

En mai 1891, Zo d'Axa publie le premier numéro de *L'Endehors,* "organe essentiellement littéraire de l'anarchie" (Flor O'Squarr) qui tire à six mille exemplaires. Lucien Descaves, jeune écrivain et futur membre de l'Académie Goncourt, connut Zo d'Axa à cette époque et, dans ses souvenirs, en brosse un portrait admiratif : *"Avec sa barbe rousse taillée en pointe, Zo d'Axa ressemblait à un mousquetaire travesti en civil. Il était beau, il était brave, il était sarcastique et d'une indépendance à nulle autre pareille. Il ne mâchait pas plus à ses amis qu'à ses adversaires ce qu'il croyait être la vérité... la sienne. Il était de toute sa personne en dehors. Il n'attendait pas la provocation pour tomber en garde. Aussi indépendant qu'incapable de calcul, il obéissait à ses impulsions, sans en devoir compte à personne. Sous le pavillon parlant L'Endehors, il avait frété à ses risques et périls ce bateau de petit tonnage chargé de torpiller une société corrompue."*

Une gravure d'époque représente la salle de rédaction du journal, installée dans un sous-sol de la rue Bochard-de-Saron, près du Boulevard Rochechouart : aux côtés de Zo d'Axa se tiennent notamment Jean Grave, Augustin Hamon, Bernard Lazare, Charles Malato, Octave Mirbeau. Des hommes aussi divers que Tristan Bernard, Georges Darien, Lucien Descaves, Sébastien Faure, Félix Fénéon, Emile Henry, Camille Mauclair, Pierre Quillard, Emile Verhaeren y écrivent également. A tous, Zo d'Axa offre une tribune où l'on peut *"s'exprimer sans euphé-*

mismes discrets ni peureuses réticences". Dans Le Figaro, Jules Huret écrit : *"L'Endehors est un journal hebdomadaire qui publie, toutes violences déchaînées, des écrits anarchistes, des critiques littéraires ultramodernes ; c'est l'asile de réfractaires comme Georges Darien, et de purs poètes comme Henri de Régnier et Saint-Pol Roux. Le directeur, Zo d'Axa, est un vaillant."* Selon Paul Adam, *"Zo d'Axa est un journaliste de valeur"* et ses articles *"offrent d'excellentes et justes diatribes contre l'iniquité du temps"* (*Entretiens politiques et littéraires,* tome VI, n° 37, 25 février 1893).

Logiquement, *L'Endehors* est bientôt poursuivi. L'auteur d'un article, Louis Matha le gérant, et Zo d'Axa sont condamnés chacun à mille francs d'amende. Dans le numéro suivant, Zo d'Axa commente : *"Trois mille francs c'est pour rien."* Et il administre une nouvelle volée de bois vert à la magistrature ! Après l'arrestation de Ravachol et de ses compagnons, en mars 1892, *L'Endehors* ouvre une souscription *"pour ne pas laisser mourir de faim les mioches dont la Société frappe implacablement les pères parce qu'ils sont des révoltés".* Zo d'Axa est arrêté sous l'inculpation d'association de malfaiteurs et emprisonné pendant un mois à Mazas. *L'Endehors* continue de paraître pendant sa détention grâce, notamment, à Félix Fénéon. Peu après, un autre article entraîne de nouvelles poursuites. Sans attendre une nouvelle arrestation, Zo d'Axa traverse la Manche. Les 1er juin et 5 juillet 1892, il est condamné successivement à dix-huit mois de prison pour provocation au meurtre et au pillage, puis à deux ans de prison et deux mille francs d'amende pour le même motif.

Exilé avec Matha, il trouve un refuge temporaire chez Charles Malato, parmi la nombreuse émigration révolutionnaire du quartier français de Londres. Son hôte en brosse le portrait d'un "écrivain et cavalier errant", "drapé dans une cape de couleur sombre et coiffé d'une façon de *Sombrero,* sous les larges bords desquels on ne distinguait que des flots de barbe rutilante" : *"Zo d'Axa eût pu revendiquer pour armes la plume, l'épée et la guitare, car il était aussi redoutable polémiste que vaillant escrimeur et Don Juan irrésistible".* Au bout de trois mois, fatigué d'une vie morne sur les bords de la Tamise, il décide de partir pour un long périple qui allait l'amener à traverser l'Europe, puis à poursuivre vers le Proche-Orient. Au milieu de cet étrange voyage, il se demande si *"profitant des suspicions gouvernementales et bénéficiant d'expulsions successives – forces locomotrices qui vous entraînent d'un bout à l'autre des pays, on ne pourrait avec un peu de bonne volonté réussir le tour du monde ?"* Mais, en décembre 1892, il est arrêté à Jaffa par le consul de France qui, *manu militari,* le rapatrie sur un bateau des Messageries maritimes en partance pour Marseille. Arrêté à son arrivée, il passe quelques jours dans une prison marseillaise avant d'être transféré à Paris, où il est incarcéré à Sainte-Pélagie, refusant de signer une demande en grâce. Libéré le 1er juillet 1894, jour des funérailles du Président de la République, Sadi-Carnot, exécuté le 24 juin à Lyon par l'anarchiste italien Santo Caserio, il est aussitôt mis au Dépôt, le temps de l'enterrement.

En prison, il a écrit le récit de son voyage et de ses pérégrinations, *De Mazas à Jérusalem*. L'ouvrage est très bien accueilli par la critique, de Jules Renard à Octave Mirbeau en passant par Laurent Tailhade et Georges Clémenceau. Jules Renard écrira, par exemple, que *"son livre fait aimer son caractère".* Insouciant d'une carrière littéraire, Zo d'Axa dirige l'éphémère quotidien anarchisant *La Renaissance* (décembre 1895-janvier 1896), où il écrit aux côtés de Félix Fénéon, Mécislas Golberg, Bernard Lazare, Laurent Tailhade, Michel Zévaco, puis il reprend sa vie de voyageur...

En octobre 1897, au milieu des tumultes de l'affaire Dreyfus, Zo d'Axa tente une nouvelle expérience. Il publie "à chaque occasion" *La Feuille,* et s'explique :

"Nous aussi, nous parlerons au peuple; et pas pour le flagorner, lui promettre merveilles et monts, fleuves, frontières naturelles, ni même une république propre ou des candidats loyaux ; ni même une révolution préfaçant le paradis terrestre...

Toutes ces antiennes équivalentes se psalmodient cauteleusement – ici nous parlerons clair.

Pas de promesses. Pas de tromperie. Nous causerons des faits divers,

Tiré du livre "Ravachol. Un saint nous est né !". Textes établis et rassemblés par Philippe Oriol, Paris, l'Equipement de la Pensée, 1992.



nous montrerons les causes latentes, nous indiquerons des pourquoi.

Et nous débinerons les trucs et nous nommerons les truqueurs, gens de politique et de sac, gens de lettres – tous les jean-fichtre.

Nous dirons des choses très simples et nous les dirons simplement."

Sur une simple page figure, au recto, un dessin de Maximilien Luce, Steinlein, Wilette, etc., et, au verso, un article de Zo d'Axa. Qu'on juge du ton à propos de l'affaire qui enflamme les passions des dreyfusards et des antidreyfusards : *"Si ce monsieur ne fut pas traître – il fut capitaine. Passons."* Cela ne l'empêche pas, bien au contraire, de fustiger les faussaires de l'état-major ("En joue... faux !") et les glapissements antisémites de *La Libre parole* ("Drumont et Vacher"). Mais son coup de maître reste l'élection du candidat de *La Feuille* : un âne baptisé Nul, hissé le jour de l'élection sur un char et promené dans Paris sous les acclamations des badauds. Quand les forces de l'ordre interviennent, Zo d'Axa déclare *"N'insistons pas, c'est maintenant un candidat officiel."* N'avait-il pas présenté le bourricot comme *"un âne pas trop savant, un sage qui ne boit que de l'eau et reculerait devant un pot de vin. A cela près le type accompli du député majoritard."*

A l'aube d'un siècle nouveau, Zo d'Axa, fatigué de tant de combats, arrête *La Feuille* et reprend sa vie errante sur les trois continents. Il envoie simplement ses impressions de voyage à différents journaux et écrit dans *L'Ennemi du peuple*, dirigé par Emile Janvion, qui paraît du 1er août 1903 au 1er octobre 1904. Aux États-Unis, il se rend à Paterson où, selon ses propres termes, *"des évadés du Vieux Monde s'en vont affûter des couteaux et mâchonner des balles de plomb contre la quiétude des rois"*. Dans un faubourg de Jersey City, il rencontre la veuve de l'anarchiste italien Bresci qui abattit le roi d'Italie, Umberto Ier, le 30 juillet 1900. La *Revue blanche* des frères Natanson publie son récit en septembre 1902.

A son retour en France, il s'installe à Marseille où on le rencontre "flânant sur la Canebière ou parcourant en bicyclette la Corniche ensoleillée" (L. Campion). Sollicité en 1917 par le rédacteur en chef de *L'Ordre*, Emile Buré – "renégat notoire mais journaliste de talent" selon Mualdes –, pour écrire ses mémoires, Zo d'Axa lui répond : *"Ce n'est pas par hasard que je n'écris jamais et si d'ailleurs il me prenait quelque vain plaisir à penser tout haut, je ne serais pas rétrospectif. C'est au présent que je parlerais et trop en dehors, croyez-le, des ronrons de l'Union Sacrée, car je suis le même, malgré le poil blanc et le silence..."* Toujours réfractaire, "ni la guerre de 1914-1918, ni la dictature bolchévique n'obtiennent ses suffrages" (L. Campion). En 1921, de passage à Paris, il publie son dernier article dans *Le Journal du Peuple* pour répondre à une insanité journalistique. L'homme a vieilli, mais la plume est toujours aussi alerte, superbe :

"... me taire ne suffirait peut-être pas à me préserver de l'honneur de figurer comme repenti (...) Les derniers amis de L'Endehors et de La Feuille connaissent le sens d'un passé que le présent n'entend pas renier. Pendant un bon bout de chemin, contre les laideurs du temps, nous avons réagi ensemble. On nous traitait d'anarchistes, l'étiquette importait peu. (...) Qu'est-ce donc vivre si ce n'est passer, selon sa nature, un moment ? J'aime le matin sur les routes proches ou lointaines, et sans stylo, sans autre ambition ni but que de comprendre la journée claire en dehors des mirages flottants, en dehors ainsi que toujours, à des feuilles d'écriture près..."



Portrait de Zo d'Axa extrait de "Parmi nos pionniers", numéro 51.

Après une tentative ratée de suicide en 1927, Zo d'Axa, qui demeurait 71 Promenade de la Corniche, met fin à ses jours le 30 août 1930 à Marseille. La veille de sa mort, il avait brûlé presque tous ses papiers...

Contrairement à la prévision de Victor Méric, le nom de Zo d'Axa ne s'est pas encore inscrit "en lettres flamboyantes" dans les anthologies de nos grands écrivains et pamphlétaires. Raison de plus pour, modestement, rappeler sa mémoire en attendant une possible, mais tardive, reconnaissance de ses qualités d'écrivain et de la rectitude morale d'une des figures les plus originales et les plus attachantes de l'anarchisme "fin de siècle"...

Charles Jacquier

Œuvres : Zo d'Axa, *De Mazas à Jérusalem*, Paris, Chamuel éditeur, 1895 (le même livre a été édité à Bruxelles sous le titre de *Le grand trimard*) ; *Endehors*, Paris, Chamuel éditeur, 1896 ; *Les Feuilles*, Paris, La Société libre d'édition des gens de lettres, 1900 ; *Endehors*, textes rassemblés et présentés par J.-P. Courty, Paris, Champ libre, 1974 ; *La Feuille* (réimpression dans son format original de la collection complète des 25 numéros, 1897-1899), Saint-Denis, Le Vent du Ch'min, 1978.

Sources : Journaux cités ; *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français 1871-1914*, Paris, Éditions ouvrières ; Lucien Descaves, *Souvenirs d'un ours*, Paris, Les Éditions de Paris, 1946 ; Georges Darien, *L'Ennemi du peuple*, précédé de *Crève la démocratie !*, Paris, Champ libre, 1972 ; Jean Grave, *Quarante ans de propagande anarchiste*, Paris, Flammarion, 1973 ; Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France*, vol. I, Paris, François Maspéro, 1975 ; Charles Malato, *Les Joyeusetés de l'exil*, rééd., Mauléon, Acratie, 1985 ; Flor O'Squarr, *Les Coulisses de l'Anarchie*, rééd., Paris, L'Insomniaque, 1990 ; Joan U. Halperin, *Félix Fénéon*, Paris, Gallimard, 1991 ; Olivier Barrot/Pascal Ory, *La Revue blanche*, Paris, UGE 10/18, 1993 ; Jules Renard, *Journal 1887-1910*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1993 ; *Pensée et Action*, n° 35-36, janv.-juin 1968, "Zo d'Axa, mousquetaire-patricien de l'Anarchie" (articles de A. Barcelone, Léo Campion, Hem Day, Victor Méric, Pierre Mualdès, etc.) ; Renseignements de Marianne Enckell (CIRA-Lausanne).

(1) Cet article est la version revue et complétée d'une notice précédemment parue dans la partie "Auteurs" de l'ouvrage collectif, *Marseille XXe : un destin culturel*, Marseille, Éditions Via Valeriano, 1995, 304 p. Je remercie Mme Béatrice Arnac pour les renseignements et illustrations fournis. Durant les mois de juillet et août 1996 se déroulera une exposition consacrée à Zo d'Axa au Centre national et Musée Jean Jaurès, 2 place Pelisson 81100 CASTRES, Tél. 63. 72. 01. 01.

Les Expériences Françaises

Victor Serge observateur lucide des années 40-45



L'article de Victor Serge, Les Expériences françaises paru dans Partisan Review, (volume XII, N°2, 1945) est écrit alors qu'il se trouve depuis 1941 en exil au Mexique (1). En observateur de la vie politique internationale, Serge a par ses contacts, avec les militants de la gauche française, eu de nombreuses informations qui lui permettent d'être, bien qu'éloigné, un observateur lucide des événements qui s'y déroulent (2). Cinquante ans après sa première publication aux Etats-Unis, son texte, publié pour la première fois en français, méritait d'être connu.

Sylvain Boulouque

Oppression, pillage, rationnement et terreur avaient rendu l'humiliation nationale encore plus difficile à supporter. Je suis porté à croire que le lendemain de la défaite une majorité de Français crurent en une réconciliation avec les vainqueurs qui semblaient alors invincibles et au besoin d'une "Révolution nationale", qui serait réactionnaire dans ses institutions politiques, mais progressiste dans ses innovations économiques. Le pacte Molotov-Ribbentrop alors obligeait les communistes à encourager, ou du moins à tolérer cet état d'esprit. La désillusion arriva vers la fin de 1940, quand certaines personnes constatèrent durant l'hiver les résultats d'une politique de pillage en France. Les premières tentatives de Résistance remontent à cette époque. En juin 1941, la guerre soviéto-allemande bouleversa tout ; la "Révolution nationale" du Maréchal Pétain s'enfonça dans le discrédit et la panique alors que le PC (3), retrouvant ses forces, orienta son excellente organisation vers une résistance contre l'occupation nazie. A partir du moment où les Etats-Unis entrèrent en guerre, certains cercles officiels de Vichy s'efforcèrent de jouer un double jeu et l'homme de la rue commença à penser que la Deuxième guerre mondiale se terminerait de la même manière que la première.

Un refus complet de collaborer avec l'ennemi – et avec les autorités au pouvoir – signifiait un suicide, sous une domination totalitaire. Aussi longtemps qu'il fut possible d'entretenir quelques illusions, une forte minorité de Français collaborèrent sincèrement avec les Allemands, tandis qu'une majorité se résigna à la collaboration. La nécessité était de vivre, de travailler et d'éviter d'être envoyé en camp de concentration. La France, avec son esprit critique et son bon sens entra donc dans une ère de duplicité. J'avais vu la naissance de ce mal en Russie, durant les années 1927-1930, lorsque l'absolutisme s'imposa. Mensonges officiels, réserves morales et résistance clandestine devinrent alors banals. Ils font partie des traits fondamentaux des régimes totalitaires, lorsque les gens cherchent à se rassurer en évoquant une prédestination historique qui, à long terme, est bénéfique.

En France, les classes aisées ont, en général, été complaisantes avec le nazisme : la seule façon de conserver leurs usines, leurs affaires et leurs fortunes intactes était de s'associer avec l'"Ordre Nouveau". A présent, ces mêmes classes sont sorties de l'occupation allemande avec leurs équipements pillés et hors d'usage, avec leur fortune investie dans de la mauvaise monnaie et avec une expression de trahison sur le visage. Les organisations d'extrême-droite ont disparu de l'Action française, royaliste, dont le dirigeant Charles Maurras a été condamné à perpétuité, jusqu'aux groupes d'aventuriers venant des banlieues industrielles qui incluent Jacques Doriot et Paul Marion, les deux anciens membres du PC. Certains "Cagoulards" qui étaient en train de préparer une conspiration semblable au coup d'Etat de Franco en Espagne combattirent, cependant, avec ardeur dans les forces gaullistes et dans la Résistance, et une partie de la classe capitaliste misa sur de Gaulle, ce dès les premiers temps, et ils avaient des espoirs raisonnables pour le futur. Mais dans l'ensemble, la France continue à évoluer vers la gauche.

La classe moyenne a été ruinée et s'est rapproché de la classe ouvrière, à travers les privations s'est ainsi recréée une unité. Dans les premiers temps de la défaite, on pouvait entendre les réfugiés de tous bords exprimer des opinions sensées à propos de ceux qui étaient tenus responsables, à propos des réformes structurelles nécessaires ou de l'éminence de la révolution ; une sorte de conscience socialiste à l'étendue plus importante que celle des militants socialistes était donc née en quelques jours. A présent Jacques Maritain utilise volontiers le mot de "révolution" et le programme économique du MRP n'est pas sensiblement différent de celui du PS ! Chacun réalise que la reconstruction de la France ne peut pas être accomplie par un retour vers le passé, que le capitalisme agonisant de la fin de la Troisième République est maintenant bien mort, qu'une vaste politique de nationalisation et des mesures de sécurité sociale sont des principes fondamentaux et nécessaires pour une économie dirigée et planifiée. Pourrait-on admettre que les complices du nazisme puissent conserver leur capital, reconstruire les régions dévastées pour le profit d'entreprises privées qui ont fait banqueroute et ne pas se passer

de l'aide de l'Etat, peut-on admettre que la presse soit vendue à des cartels corrompus, que les importations et les exportations ne soient pas contrôlées ?

La seule nécessité pousse la France à être sur le seuil d'une transformation économique profondément révolutionnaire. Lorsque les prisonniers de guerre et les ouvriers encore retenus en Allemagne retourneront chez eux, ils n'auront pas peur de parler franchement après avoir vu de près les résultats d'une économie planifiée. De ce fait, il sera probablement difficile de défendre très vigoureusement l'ancien ordre économique et il sera tout à fait évident que la réinstallation d'une dictature néo-fasciste et réactionnaire devrait être établie. Dans le cercle du Général de Gaulle, nombreux sont ceux qui sont favorables à une économie planifiée. le grand capital pourra ainsi se préserver dans la direction de cette nouvelle économie, et maintenir en sa possession la petite et moyenne propriété dans les installations productives.

La Résistance était loin d'être un mouvement révolutionnaire dans l'acception socialiste du mot. Il s'agissait d'un mouvement national regroupant des hommes de tous les horizons politiques au sein d'un programme de sauvetage immédiat, ce qui excluait le conservatisme traditionnel, mais qui n'écartait pas complètement les tendances totalitaires. L'idéologie d'un seul parti national et social demeure vivace parmi les hommes de gauche et de droite et même parmi quelques communistes. Les rangs de la Résistance étaient grossis par des jeunes qui ne voulaient pas être envoyés en Allemagne. Ils défendaient leur droit élémentaire à vivre. Ils compromettaient ceux qui les soutenaient par générosité ou par devoir. Avec l'aide des officiers gaullistes et de l'appareil communiste clandestin qui possédait des ressources financières et d'armement, ils devenaient une armée organisée, dès lors qu'ils sentirent que le nazisme était condamné.

Le Gaullisme, à la naissance duquel j'assistais à Vichy, fut tout d'abord un idéalisme confus fondé sur la plaisante attitude que quelqu'un, à Londres ou ailleurs, ne se rendait pas, continuait le combat. Cela devint cependant rapidement une vaste conspiration nationale. Selon les déclarations officielles du Parti communiste, l'organisation de la résistance communiste commença un mois avant que les nazis attaquent l'Union soviétique, évidement sous ordres directs de Moscou. le plus probable est que la difficile situation des Balkans poussa alors l'URSS à envisager comme nécessaire la création d'un mouvement d'opposition à l'intérieur même des pays sous le joug nazi. Dès que les armées allemandes franchirent les frontières russes, les communistes formèrent leurs premiers groupes de partisans et de guérillas. Plus tard, ils constituèrent le "Front national" gaulliste qui ne parvint jamais à obtenir le commandement parmi le mouvement gaulliste clandestin. Sa force, néanmoins, résidait dans une organisation cohérente, dans la loyauté d'un grand nombre d'ouvriers et d'intellectuels, dans les victoires russes ainsi que dans le vieux mythe révolutionnaire. De plus, l'anti-bolchevisme, avec ses effusions de sang, se discrédita lui-même.

Tandis que le PS se divisait entre les avocats pro-nazis de la reddition, (Spinasse, Chassaigne, Zoretti et les autres), entre une tendance à l'adaptation résignée (Paul Faure) et entre un mouvement pour une résistance souterraine (Max Dormoy), le PC dans son unité changea de ligne : d'une politique de neutralité bienveillante à l'égard des nazis, elle s'orienta vers une froide hostilité et enfin vers une guerre ouverte contre le nazisme. Tout cela en dépit d'un manque de popularité, d'emprisonnements, d'intrigues diverses et de pelotons d'exécutions. L'importance de cet aspect des choses doit être souligné afin de montrer comment ce parti totalitaire par sa psychologie et ses méthodes d'organisation apporte un nouvel élément à l'histoire.

A l'époque de la libération de la France, le PC disposait de troupes puissantes au cœur du mouvement de la Résistance. Les socialistes, cependant, avaient des milices armées seulement au Nord de la France ; partout ailleurs dans le pays, ils avaient rejoint des organisations multiples qui étaient souvent sous le commandement du PC, ce qui les mettait mal à l'aise.

La Résistance pouvait-elle espérer obtenir le pouvoir et devenir la base d'une révolution ? Elle n'avait ni les chefs indispensables ni le soutien du peuple. La Résistance exigeait juste des sanctions et ceci inquiétait une grande majorité de Français qui n'avaient pas lutté visiblement et activement contre le nazisme. La Résistance était divisée. Les radicaux socialistes, les hommes de droite, tous admettaient l'héroïsme des communistes mais redoutaient leur possible prise du pouvoir ainsi que leur politique de renégats. Le PC se nommait lui-même le "Parti des fusillés", le véritable parti national et de plus le parti des victoires de l'armée rouge et de la future influence de l'Union soviétique. Mais avec les troupes alliées sur le sol français, le PC ne pouvait plus recourir à un coup de force et n'avait pas intérêt à semer des troubles. Les communistes proclamaient leur droit à conserver leurs armes mais consentirent à voir leurs groupes armés transférés vers une police auxiliaire. Après tout, leur intérêt vital était d'obtenir des positions stratégiques au sein des forces de police.

Une minorité bien disciplinée, appuyée par une puissante organisation, peut facilement contrôler un grand nombre d'hommes bien intentionnés qui, pendant un certain temps, peuvent même ne pas s'imaginer qu'ils sont complètement sous contrôle. Sous la pression du PC, qui agissait par l'intermédiaire de la Résistance, les instances élues de Paris furent remplacées par un conseil municipal placé sous la présidence du communiste Langevin. Ce fameux jour où Paris fut libéré, deux quotidiens, *l'Humanité* et *Ce soir* furent vendus dans les rues. Il faut reconnaître que la presse politique la plus forte est détenue par le PC. Une partie du maquis espagnol, dans le Sud de la France était sous influence du PC qui au nom de la "Junta suprema de Liberation" et de l'"Union nationale" essaya de parvenir à contrôler l'entière colonie des espagnols exilés, sans succès. Néanmoins le docteur Negrin, seul détenteur légal de la réserve d'or – qui est désormais dans les coffres moscovites, a de quoi considérer le débat comme ouvert. Le "Free German commitee" fut finalement reconnu par les FFI et autorisé à utiliser le matériel radio.

Le Maquis de la région de Limoges se trouvait sous le commandement mutuel de l'écrivain communiste André Malraux et du compagnon de route André Chanson (4). On découvrit que parmi les auteurs de la littérature clandestine française, un homme comme Louis Aragon jouit d'une incroyable influence. Cet Aragon est celui qui écrivit une propagande infâme lors des procès de Moscou, qui masqua les crimes de son parti durant la guerre d'Espagne et même en France par exemple, il cacha l'enlèvement et le meurtre de Rudolf Klément à

Paris en 1938 (5). Ce même Aragon à l'audace, aujourd'hui d'exiger qu'André Gide soit mis au ban de la société. En même temps, les cercles artistiques furent informés que Picasso avait officiellement rejoint le PC ainsi que des scientifiques tels Joliot Curie (6) et Langevin, ce qui procurait au PC une aura intellectuelle. Les tendances communistes prédominaient aussi au sein de la CGT où le poste de secrétaire général échut à Benoît Frachon du Comité exécutif. Etc…

Mais, au Front national, qui était tout à fait sous influence communiste s'opposait le Mouvement de libération nationale qui compte quelques anciens et actuels membres de la Droite, comme d'Astier de la Vigerie (7), de nombreux socialistes et syndicalistes et une minorité de pro-communistes ; et ce mouvement décida de renforcer le PS, en le rejoignant comme un seul homme. Les entités pro-communistes réagirent en suggérant l'émergence de deux groupes importants de la Résistance. Jusqu'alors ils avaient échoué dans cette tentative. Dans le même temps, avec la restauration des partis politiques l'influence de la résistance allait décroissant.

Le Parti radical a perdu beaucoup de son prestige, on l'admet communément, mais il a toujours assez de pouvoir pour regrouper les éléments conservateurs. Le PS est réapparu avec une vitalité renouvelée et a pris le contrôle des gouvernements municipaux de villes du Sud telles Marseille et Toulouse et publie à présent le quotidien du parti *Le Populaire* ; ce parti peut compter sur la loyauté des classes ouvrières et ses membres actifs soulignent le fait qu'il s'agit là du parti le plus tourné vers le peuple, ce que je tends à croire. Le PS est aussi devenu le port d'attache d'individus de la classe moyenne qui se sont tournés vers un socialisme modéré. Le langage du parti est honnête et ferme, sans verve ou nouveauté, très prudent, trop prudent sans aucun doute. Il est apparemment très aimable envers les communistes, mais au fond très soupçonneux. Les deux partis ont désormais formé un comité de coordination.

Un peu plus tard, la formation d'un comité avec une unité organique, dont la tâche sera loin d'être aisée, était annoncée. Les socialistes s'interrogent pour savoir si l'unité possible entre ceux qui croient en la démocratie et des totalitaires mènera à autre chose qu'à la domination des premiers par ces derniers.

Le Mouvement chrétien démocrate (MRP) est jeune et vigoureux. Parmi ses membres, Georges Bidault, Teitgen et François de Menthon, tous trois membres du Gouvernement provisoire français. Cette structure repose sur des hommes intelligents et désintéressés, tels ceux qui constituaient le groupe d'avant guerre *Esprit*, est soutenue par des syndicats chrétiens et peut compter sur un soutien du Vatican.

Les minorités révolutionnaires d'avant guerre ne sont plus en vogue. Le Parti socialiste ouvrier et paysan, fondé en 1938-1939 par Marceau Pivert, Lucien Hérard, Daniel Guérin, Michel Collinet et plusieurs milliers de dissidents du PS, a perdu le gros de ses adhérents et de ses chefs, résultat de crises internes. Maintenant, il n'y a plus guère que quelques groupes disséminés qui demeurent. Les deux groupes trotskistes microscopiques ont émergé, mais ensemble ils ne comptent que quelques centaines de membres dans toute la France, en incluant les cinq cents à Paris. Les syndicalistes révolutionnaires, autrefois très actifs sont maintenant dispersés dans la CGT et n'ont pas vraiment repris leurs activités (8). Le groupe *Liberté et Fédérer*, composé de membres de la gauche révolutionnaire de différentes tendances a seulement un représentant à l'Assemblée consultative. Il est à noter que l'anti-stalinisme a perdu un grand nombre de membres actifs et qualifiés dont la faiblesse idéologique les prédisposait à la collaboration avec les nazis. De ce fait, le vieux mineur Dumoulin et l'équipe bureaucratique Belin-Froideval désertèrent tous et se rendirent vers les nazis : parmi les écrivains des hommes aussi remarquables que les deux pacifistes Felicien Challaye et Emery firent de même (9). Il semble réellement qu'il n'y ait pas une seule publication française, peut-être à l'exception de la confidentielle publication trotskiste *La Vérité*, qui puisse se permettre elle-même de critiquer les régimes totalitaires et la politique internationale de l'Union soviétique.

Le traditionalisme est l'un des traits marquants de l'opinion française. Les anciennes formations politiques qui ont ressuscité utilisent à nouveau leur bon vieux langage du passé ! Peu de nouveaux noms sont apparus. Il faut nommer parmi les nouveaux leaders le secrétaire général du PS, Daniel Meyer et le catholique de gauche Georges Bidault. Thorez, Marcel Cachin, Marty, Jacques Duclos, Florimond Bonte, Frachon ont cessé leurs activités au sein du PC (10). Mais pour l'instant il n'y a ni régénération idéologique, ni changement de personnel. Et les problèmes vitaux de réorganisation sociale sont à peine mentionnés. La vie intellectuelle doit, sans aucun doute, d'abord reprendre et les masses de comprendre leurs revendications exprimées à travers les élections et les actions syndicales, et ce avant de mettre en avant les hommes et les idées. Mais avant toute chose, il s'agit de faire disparaître les angoisses de privations, du froid et de la guerre qui continue.

Le spectre de la terreur a disparu. Il y a eu quelques 155 000 arrestations, ce qui n'est pas un chiffre impressionnant et peu d'exécutions. Ceux qui appelaient à une épuration rapide et sans merci, soit par vengeance, soit pour des motifs politiques (ce qui n'était rien d'autre qu'une revendication du pouvoir) se heurtèrent à des obstacles insurmontables. Le prix d'une vie demeure sacré en France. Une exécution est un événement et après les massacres nazis, ce trait psychologique est profondément sain. En outre, un tel terrorisme avait menacé la majorité des Français qui ne se sentent en aucune façon responsables d'avoir été assujettis à l'occupation allemande et au régime de Vichy.

Enfin, un grand nombre de véritables pro-nazis ont déclaré qu'ils avaient joué un double jeu, ce qui est souvent la vérité. Une telle situation implique donc des questions relativement difficiles à résoudre. Les journaux influents qui étaient acquis à la cause nazie n'ont pas encore été officiellement confisqués. Chaque capitaliste qui est accusé de collaboration prouve qu'il a "protégé ses ouvriers" et a produit pour la Wehrmacht seulement pour "sauver l'équipement industriel français". Les profiteurs de la défaite et de la trahison ont conservé leur butin.

Les nationalisations des mines du Nord de la France et la direction des voitures Renault sont des gestes symboliques. Les mesures de grandes envergures de planification économique et de nationalisation sont encore à l'ordre du jour, mais le gouvernement veut apparemment attendre les résultats des élections et la fin de la guerre ; en fait, gagner du temps en restant indécis semble prédominer

tout cela, profitant aux survivants de la bourgeoisie influente et aux profiteurs des temps sombres. Le gouvernement français redoute manifestement de mécontenter les alliés et d'entrer dans une période de crise interne au cours de laquelle resterait ouverte la question de savoir si le PC tendrait vers la planification sociale ou vers une restauration maximale du capitalisme. Le PC lui-même ne connaît même pas la réponse à cette question et n'a pas le pouvoir de prendre des décisions à ce sujet.

Le nouveau pacte franco-soviétique n'a rien apporté de substantiel dans son texte bien poli qui n'est seulement qu'une répétition de celui conclu par Pierre Laval à Moscou en 1935. Cet accord était, cependant, considéré par toutes les parties sans exception comme un grand succès diplomatique. L'apaisement du PC fut son principal résultat, celui-ci en moins de quelques jours, revint à un langage très modéré.

Pour l'heure il est beaucoup plus question de reconstruire la France comme force militaire que de réorganiser le pays socialement et économiquement. Mais comment sera utilisée cette puissance militaire et pourquoi ? L'Allemagne de demain sera écrasée. L'effort de guerre se justifie ainsi : si nous ne nous considérons pas comme une force militaire, nous risquons d'être traités comme toutes les autres petites nations. De plus une armée puissante deviendrait nécessairement un facteur important dans le cadre politique intérieur et pourrait même décider, en cas de guerre civile entre l'opinion publique et le gouvernement. Les survivants de droite peuvent espérer trouver de bons postes au sein du haut commandement et le parti au pouvoir, agissant en accord avec une politique étrangère déterminée et utilisant des méthodes totalitaires, peut fonder de hautes espérances sur l'existence d'une armée forte.

D'un autre côté, il est également évident que si la France interrompt sa production d'armes elle ne se fait aucune illusion sur la possibilité d'une organisation capable d'assurer sa sécurité. La France sacrifie en toute conscience ses capacités à retrouver rapidement un haut niveau de vie.

Pour conclure, permettez-moi de résumer ce que j'ai énoncé. Premièrement aucun mouvement politique d'envergure ne pourra se faire connaître lui-même sans le soutien d'un PC totalitaire ; et s'il se fait connaître à travers ce parti, il ne manquera pas de tomber sous sa domination. Deuxièmement, les masses socialement conscientes de la classe ouvrière n'ignorent pas cet aspect, et beaucoup de leurs éléments sont prêts à rejoindre des plates-formes transversales avec les modérés, qui eux-mêmes incluent beaucoup de conservateurs, car ils sont inquiets du communisme staliniste. Troisièmement, le gouvernement français tente de ce fait de gagner du temps et de soigner les pires maux présents. Il se montre prudent et pense que le destin de la France est lié à des événements mondiaux dont le dénouement n'est pas encore en vue. Quatrièmement chacun ressent le besoin de transformation sociale, de révolution et chacun espère sa réalisation au moindre coût car l'idée d'une guerre civile demeure très impopulaire.

Un retour au suffrage universel laisse espérer qu'une large majorité se prononcera en faveur du changement décisif des structures économiques du pays. Mais, dans ce cas l'influence modérée du vote des femmes est à craindre.

Si, et tout semble l'indiquer, le peuple allemand est réduit finalement à une complète impuissance, la France et les voisins méditerranéens, Italie et Espagne, seront appelés à un vaste laboratoire social du continent. Des grands changements que l'on peut prévoir prendront probablement place dans des formes encore inconnues jusqu'alors, complètement différentes des luttes sociales qui suivirent la première guerre mondiale (11).

Post-scriptum : J'ai reçu des nouvelles directement de France qui démontrent un état d'esprit assez pessimiste. La rumeur court que les forces alliées sont opposées à des mesures énergiques de nationalisations et de planification sociale qui pourraient satisfaire les réclamations de justice sociale et donner à la France un prestige nouveau et faciliter le début de la reconstruction. On peut supposer que la restructuration de l'économie de la France sera source de nombreux conflits et d'importantes pressions. Des amis m'écrivent ainsi : " Ce sera une ère de bureaux, de services secrets et de carriéristes opportunistes qui s'offriront de tous cotés". J'ajouterai que mes amis n'appartiennent pas à la catégories des découragés – au contraire. Le jour même de la conférence de Yalta, le gouvernement provisoire décida de transformer Dakar en "une extraordinaire base militaire, navale et aérienne". Le numéro du 24 février de *Pour la Victoire* qui publie cette nouvelle contient un remarquable article de Jules Romains déclarant que les Français qui, après la fin de la première guerre mondiale, parlaient de la fin de toutes les guerres parlent maintenant de la prochaine guerre. Les Français, aux avant-postes de la civilisation européenne reconnaissent maintenant que la fin de la guerre contre le nazisme et le Japon n'apportera certainement pas de solution aux problèmes des rivalités impérialistes, du totalitarisme et de la sécurité internationale ; et ils constatent que dans ces conditions les transformations sociales nécessaires seront infiniment délicates et périlleuses.

Victor SERGE

(1) Sur l'exil mexicain de Serge, cf. Jacques Kergoat, *Marceau Pivert, Socialiste de gauche*, Ed. de L'Atelier, 1994, chapitre 15. Et aussi, les lettres à René Lefeuvre, publiées par les *Cahiers Spartacus*. Série B, n°126, Janvier-février 1984, sous le titre *16 fusillés à Moscou et autres textes*.

(2) Sur la Libération de la France, le nombre considérable d'ouvrages nous limite à conseiller Jean-Pierre Azéma et François Bédarida (sous la direction), *La France des années noires*, Le Seuil, 1993. Ainsi que celui concernant l'attitude du PCF ; Philippe Buton, *Les Lendemains qui déchantent. Le Parti communiste français à la Libération*. PFNSP, 1993.

(3) Pour abréger le texte nous avons remplacé les noms des partis par leurs initiales.

(4) Cf. Michel Taubman, *L'Affaire Guingouin*, Lucien Sony, 1994.

(5) Serge fait référence à l'assassinat de Rudolf Klément et bien évidement aux autres militants assassinés par le Guépéou. C'est à cette époque qu'Aragon composait son "poème", *Ode au Guépéou*.

(6) Nous renvoyons à l'article de Stéphane Courtois, *Les secrets de Joliot Curie*, *Le Monde des débats*, avril 1995.

(7) Emmanuel d'Astier de la Vigerie est déjà devenu communiste à ce moment.

(8) *La Révolution prolétarienne* à laquelle pense Victor Serge n'est pas encore reparue.

(9) Cf. Philippe Burrin, *La dérive fasciste, Doriot, Déat, Bergery*, Le Seuil, 1984.

(10) Serge analyse mal le rôle des dirigeants du P.C.F., même s'ils ne sont pas sur le devant de la scène, continue à diriger le parti.

(11) Serge pense que le franquisme ne survivra pas à la fin de la guerre.

Nous avons reçu une lettre de Georges Douart que nous nous devons de publier dans son intégralité :

A Gavroche,

J'ai lu avec intérêt le récit de Gaby Goetz sur les Auberges de la Jeunesse paru dans votre dernier numéro. J'ai alors pensé vous faire part de l'existence de mes livres pour que vous les fassiez connaître à vos lecteurs.

Apprenti-électricien à Nantes, je suis entré aux Auberges en 1944. J'y ai connu le formidable enthousiasme de la Libération, la solidarité inconditionnelle des copains, les sorties pédestres, les voyages en stop ; le camping sans matériel, l'ambiance exaltante, l'interminable répertoire de nos chants de marche, de veillées, de paix.

L'engagement politique et pacifiste des Auberges m'a conduit à travailler des années bénévolement à travers le monde sur les chantiers du Service civil International. J'ai publié chez Plon ce tour du monde d'un ouvrier qui a découvert les peuples en travaillant manuellement avec eux dans "Opération Amitié" *et* "Du Kolkhoze au Kibboutz".

Pour suivre l'évolution de la classe ouvrière dont je suis issu, j'ai retravaillé en atelier comme O.S. ou professionnel. J'ai relaté les difficultés du travail moderne, le chômage et comment les ouvriers perçoivent la "société de l'abondance" dans un livre : L'Usine et l'Homme, *paru chez Plon en 1967.*

Thierry Maricourt a signalé mes livres dans son Dictionnaire des Auteurs Prolétariens, *comme Michel Ragon dans son* Histoire de la Littérature Prolétarienne.

Enfin, j'ai voulu témoigner sur ce qu'a été notre vie de civils sous l'occupation dans un livre préfacé par le professeur Jean Fourastié.

Mon père, ajusteur aux Chantiers Navals et résistant de la première heure, est arrêté par la police française et livré à la Gestapo. Torturé, condamné aux travaux forcés, il est déporté en Allemagne en mai 1942. Ma mère, femme de ménage, est longtemps hospitalisée pour un inguérissable ulcère variqueux. Je le fus aussi pendant 10 mois pour une pleurésie... Mon frère est tué à 15 ans lors des violents bombardements américains sur Nantes. Famille de déporté politique, nous n'avons droit à aucune allocation...

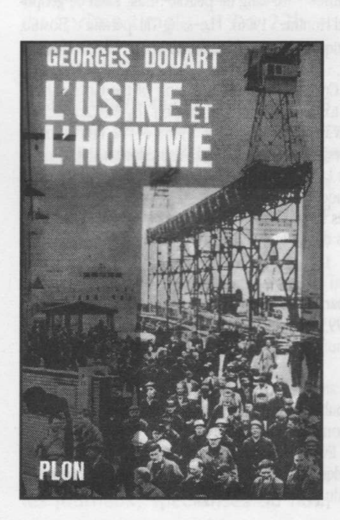
Travaillant dans une grosse usine métallurgique, elle aussi détruite par les bombardements, mon apprentissage se passe à déblayer les ruines. Comme tous les citadins de l'époque, j'ai connu la faim lancinante, le froid tenace, les queues interminables, le ravitaillement en campagne sur des vélos toujours en panne, les bombardements aveugles avec les nuits d'insomnie dans les abris avant le travail du lendemain.

J'ai voulu transmettre cette mémoire, raconter cette existence des petites gens, des humbles dont on parle si peu dans les communiqués militaires des grands généraux.

Merci d'en parler dans les colonnes de Gavroche à qui je souhaite le plein succès qu'il mérite. Avec mes salutations amicales.

Georges Douart

Deux livres sont encore disponibles :

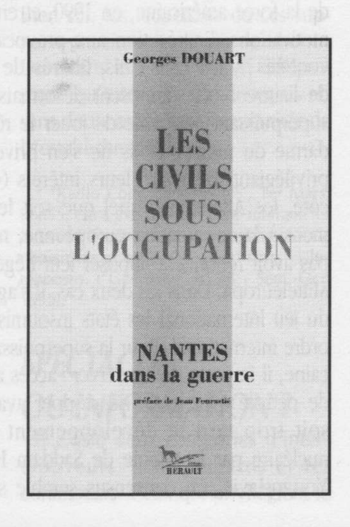


L'Usine et l'Homme, Plon éditeur, 296 pages, 70 F

Les Civils sous l'Occupation, Ed. Hérault, 305 pages illustré, 165 F

ou 200 F franco les deux ouvrages, nous précise l'auteur.

Les commandes sont à adresser directement à :
Georges Douart, 36 Av. de Limbourg,
69110 Sainte-Foy-lès-Lyon.



Pierre M. Gallois (1)

LE SANG DU PÉTROLE

BOSNIE

ESSAI DE GÉOPOLITIQUE

L'Age d'Homme

Le Général Pierre Gallois publie un ouvrage en deux tomes sur les événements qui ont conduit, il y a quelques années, les États-Unis à intervenir militairement contre l'Irak ainsi que sur le conflit inter-ethnique en Yougoslavie, provoqué par la reconnaissance de l'indépendance de la Croatie par l'Allemagne. L'ouvrage est sous-titré : "Essai de géopolitique". C'est le prétexte d'un rappel de l'évolution de l'ancien empire ottoman qui s'étendait encore, au siècle dernier, des marches de l'Empire autrichien aux rivages de la Mer Rouge et du Golfe Persique. L'odeur de pétrole y a remplacé les parfums de la Sublime Porte. Un binôme de trois puissances s'affronte aujourd'hui sur la région : les États-Unis et l'Allemagne qui tentent de contenir les progrès de la troisième : l'Islam qui y tient – directement ou indirectement – la clef des champs pétrolifères et développe un néo-impérialisme de nature théocratique. La résistance au nouvel ordre international de la Serbie, comme celle de l'Irak constituent, aux yeux des puissances, des actes d'insoumission qu'il faut mater.

L'ouvrage développe deux thèmes principaux : l'impérialisme de la politique américaine, éventuellement relayée par des vassaux, et les moyens de l'imposer.

Les États-Unis poursuivent avec obstination l'ambition des "Pères Fondateurs" qui affirmaient déjà, à la fin du XVIIIe siècle, leur volonté de domination mondiale sans craindre d'emprunter à l'Autriche sa devise impériale : "America est imperare orbi universo" (2). Ce néo-impérialisme a un impératif de survie économique : préserver un accès privilégié aux matières premières indispensables. Cette ambition a été actualisée, on devrait dire "maquillée", dans la promotion d'un "Nouvel ordre mondial" dont les prémices apparaissent dès le milieu des années 70 à travers des réunions informelles, telle celle qui réunit des experts de haut niveau au sein de la "Commission Trilatérale" (3). La suite, nous la vivons. C'est le redéploiement du libéralisme – autre maquillage sémantique – qui restaure un modèle économique ancien quelqu'en soit le prix social à payer. Mais c'est une autre (triste) histoire.

Sans ignorer les brutalités de la politique intérieure en Irak, le Général Gallois dénonce l'abus de la force américaine, en 1990, et en éclaire les motivations. En réaction aux provocations (provoquées ?), les États-Unis, libérés de la menace de l'autre bloc, s'imposent désormais comme la superpuissance capable de jouer le rôle de gendarme du monde et ils ne s'en privent pas, en privilégiant, bien sûr, leurs intérêts (4). De leur côté, les Allemands, quel que soit leur attachement à la coopération européenne, ne semblent pas avoir renoncé à imposer leur hégémonie à la Mitteleuropa. Dans les deux cas, il s'agit d'exclure du jeu international les états insoumis au nouvel ordre international. Pour la superpuissance américaine, il importe de conserver l'accès aux sources de pétrole mais aussi de stopper avant qu'il ne soit trop tard le développement de l'arme nucléaire par le régime de Saddam Hussein. En Yougoslavie, un consensus semble s'être établi pour tenir les Serbes à l'écart d'un jeu diplomatique dans lequel le pétrole arabe est présent, en arrière-plan. Sans contester les exactions serbes, l'auteur estime que la dénonciation d'un camp plutôt que des autres – croates à majorité catholique ou bosniaque à forte composante musulmane – répond à une démarche de désinformation dont les moyens sont désormais imposés à l'échelle de la planète de manière quasi monopolistique. On frémit, à lire certaines citations ignorées de nos médias habituels : "... Le génocide n'est pas seulement permis, il est recommandé, il est même ordonné par les paroles du Tout-Puissant lorsqu'il est nécessaire à la survie ou à la restauration du royaume de la nature élue ... (5)" Des propos qui ne manquent pas d'éveiller des échos dans la mémoire des moins jeunes.

On s'attardera surtout sur ce qui semble être la nouvelle arme psychologique et la déviance de la communication : la désinformation. La restauration du modèle dit "libéral" de société passe par la persuasion, c'est-à-dire par une propagande qui ne dit pas son nom mais que nous nommons désinformation. L'auteur du "Sang du pétrole" en décrit ainsi les récents progrès : "le maniement du nouvel instrument d'endoctrination – la télévision en l'occurrence – exigeait un apprentissage. A l'école de la guerre du Golfe, gouvernements et médias eurent tôt fait d'apprendre à en exploiter les vastes ressources. Et ce sont les événements des Balkans qui suscitèrent la plus gigantesque entreprise de désinformation qui ait existé, l'emportant, et de beaucoup, sur celles que pratiquaient le Berlin nazi et le Moscou stalinien. A la confusion des démocraties lorsque l'on le leur rappelle, elles saisirent aussi bien que les autocraties, et même mieux qu'elles, l'intérêt que présente la manipulation de l'opinion publique. D'abord en retard sur les moyens, elles prirent rapidement de l'avance grâce à l'utilisation intensive de l'espace, activité dans laquelle elles excellent. Mais avant la destruction de l'Irak, les événements d'Extrême-Orient furent aussi un excellent terrain d'essai (6). Et, un demi-siècle auparavant, un célèbre journaliste américain avait su justifier la nécessaire construction d'une "vérité" politiquement convenable, sinon correcte. Sur la fabrication du consensus, autour de 1921, Walter Lippmann décrit ce phénomène comme une révolution dans l'exercice de la démocratie : "... Il s'agit d'une technique de contrôle...utile et nécessaire parce que l'intérêt général, celui de tous, échappe au public qui n'a pas la compétence. Le bien commun doit relever d'une classe spécialisée [...] l'endoctrinement n'est nullement incompatible avec la démocratie. Il est plutôt comme certains l'ont remarqué, son essence même...(7)" Tous les moyens sont utilisés pour "sataniser" l'adversaire : faux témoignages ou reconstitutions d'actes de guerre présentés au bénéfice du "gendarme" (8). Toute ambition de domination des groupes sociaux impose le contrôle des médias. Lorsque l'État s'en mêle, il est justement contesté par les démocrates avant d'être finalement récupéré par l'affairisme dont le succès dépend de la soumission au pouvoir en place et, réciproquement. Ainsi aux États-Unis : "23 grandes entreprises industrielles et commerciales contrôlaient financièrement – en 1993 – 50 % des médias" On sait qu'en France, quelques grands groupes d'affaires comme Lagardère, Lyonnaise des Eaux, Générale des Eaux, Bouygues, et Havas se partagent journaux et surtout nouveaux médias où la déontologie repose sur la soumission à la ligne patronale. On observe, au gré des alternances, que les vestiges du service public sont régulièrement épurés des éléments non "politiquement corrects".

L'ouvrage décrit des épisodes de crise dans une situation de conflit diffus mais généralisé. De nouvelles armes y sont à l'œuvre : la désinformation pour tenter de convaincre et, pour soumettre les plus rebelles, les pressions économiques. Sans doute sommes-nous à l'abri des dernières mais la manipulation nous impose une vérité unilatérale qui n'est peut-être plus la meilleure, ni pour la France "poussée hors de l'Histoire...", ni pour les Français, soumis, comme beaucoup d'autres peuples à la dure loi du libéralisme.

J.-J. L.

(1) Deux tomes : "Le sang du pétrole : Irak, Essai de géopolitique" (L'Age d'Homme, 1996). "Le sang du pétrole : Bosnie, Essai de géopolitique" (L'Age d'Homme, 1996).

(2) A.E.I.O.U. : "Austria est..."

(3) Cf. "The Crisis of Democracy, Report of the Governability of Democracies to the Trilateral Commission" by M. Crozier, S.P. Huntington, J. Watanuki (New York, 1975) et "Le nouvel ordre intérieur" (Université de Vincennes, Éd. Alain Moreau, 1980)

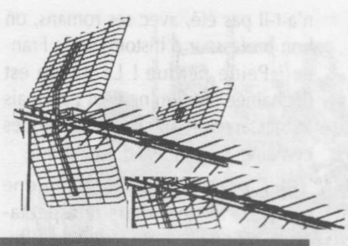
(4) Évoquant la participation des États-Unis aux deux guerres mondiales, Claude Julien écrit dans "Le Monde diplomatique" (Avril 1996) : "Les États n'ont pas d'amis, ils ont des intérêts..."

(5) "Déroutes de la vérité historique" par Franjo Tudjman, président croate.

(6) Le général Gallois cite, à l'appui de ses propos, le script d'un film écrit par Noam Chomsky : "Les Médias et les illusions nécessaires" (1993), adaptation de l'ouvrage du même auteur américain : "Manufacturing Consent" (New York, 1988). Ouvrages à lire.

(7) Dans les années 20, les industriels américains, relayés par les annonceurs publicitaires, se souciaient de prendre en charge la totalité du comportement des citoyens, producteurs et consommateurs. Cf. Stuart Ewen : "Consciences sous influence" (1983). Le Général Gallois désigne la publicité comme "Cinquième colonne".

(8) "La sang du pétrole : Bosnie" pp. 57-60.



MEDIA : APPRENDRE A CONSOMMER AVEC PRUDENCE !
la chronique de Jean-Jacques Ledos

NOTE DE LECTURE

"... l'action psychologique est une arme de temps de paix. Elle n'est une arme de guerre qu'étroitement liée à l'action terroriste pour en exploiter les effets. [...]

La presse, la radio, la télévision, les clubs, les conférences, les slogans, les contacts personnels, etc., bref, la propagande sous toutes ses formes, sont les moyens habituels de l'action psychologique. La population se laisse toucher sans difficultés ; elle garde en effet l'illusion d'être libre puisqu'elle pourrait, si elle le voulait, fermer ses postes de radio ou de télévision ou n'acheter ni livres ni journaux. L'action psychologique est l'arme favorite du Pouvoir qui dispose en outre des écoles et des moyens de pression administratifs et financiers pratiquement illimités."

Colonel Roger Trinquier : "Guerre, Subversion, Révolution" p. 39 (Ed. Robert Laffont, 1968)

L'auteur oublie de préciser que l'action psychologique tire son efficacité des habitudes passives de l'auditoire. De nombreux téléspectateurs (-trices) allument leur poste le matin pour ne l'éteindre qu'au moment d'aller se coucher. La "ménagère de moins de cinquante ans" en est le modèle – la cible – que visent les programmateurs, dans la journée. D'autres sont "accros" du "prime time" – 19 à 22h –. L'habitude engourdit l'esprit critique.

La déréglementation "libérale" n'a pas libéré les chaînes. Elle n'a pour objet que de transférer le pouvoir à des intermédiaires complices. La récente désignation, à la tête de l'Agence France-Presse, d'un collaborateur du groupe Hersant en est l'illustration. ❑

INFORMATION : MEFIANCE, TOUJOURS !

Avec un masochisme périodique, les journaux, spécialisés ou non, publient les résultats de sondages qui expriment la méfiance des lecteurs, auditeurs ou téléspectateurs à l'égard de leurs journaux, de leurs radios ou de leurs télévisions. Le bourrage de crâne est vieux comme le monde. On a tenté de le rendre présentable en le désignant comme "action psychologique". En 1968, la désinformation commise par l'ORTF, sous monopole gaulliste, était la cible des contestataires. Ce qui n'a pas empêché le Président Pompidou, deux ans plus tard, de rappeler aux journalistes de la radio et de la télévision publiques, qu'ils étaient la "Voix de la France", c'est-à-dire au service d'une information officielle.

Avec d'autres motivations, les nostalgiques des radios commerciales d'avant-guerre ont commencé dès les années 50 à réclamer l'abandon du monopole institué par le gouvernement du Général de Gaulle, en 1945. Au-delà du souci de reconquérir un secteur prometteur de profits, la gestion privée, était, dans leur argumentaire, le seul moyen de garantir l'indépendance des médias, celle, en particulier, de l'information. Ils devront attendre plus de trente ans la réalisation de leur attente. L'abandon du monopole est entré dans les faits dès le premier septennat de François Mitterrand dont les gouvernements se précipitaient dans le "train libéral".

Peut-on considérer que les grands médias y ont conquis leur indépendance ? Les annonceurs publicitaires dictent aujourd'hui leur loi, une loi qui ne saurait mettre en difficulté le modèle de société souhaité par des gouvernements, soumis aux recommandations du Fonds Monétaire International et de son relais Européen.

Le monopole dont jouissait le service public de la radiotélévision était une disposition contraire à la démocratie. On doit se réjouir qu'il ait été aboli. Du moins, n'était-il pas le théâtre de toutes les magouilles qui ont conduit, dans un passé récent, directeurs et vedettes devant les tribunaux. On peut aussi s'interroger sur l'extension du choix de programmes alignés sur le même impératif de concurrence. ❑

L'INFORMATION, C'EST QUOI, AU JUSTE ?

Information ou propagande ? A l'élargissement du choix des programmes, répond la réserve des téléspectateurs, et d'une manière plus générale, des consommateurs de médias. Si l'information est délivrée par un organisme monopolistique sous la dépendance d'un Pouvoir politique, elle a toute chance d'être propagande. L'affirmation d'une information "libre" parce que libérée de cette tutelle est une illusion : les puissances financières sont trop dépendantes des commandes d'État. L'origine des déboires judiciaires récents des cadres du groupe Bouygues se trouve peut-être dans le mauvais choix du candidat aux élections présidentielles sur lequel TF1 aurait misé.

Information ou propagande ? on a tout dit, ou presque, sur la manipulation, tant et si bien que les responsables peuvent continuer à maquiller la réalité : le public, sceptique mais passif, ne se donne même plus la peine de s'interroger sur la validité des faits qu'on lui communique.

La manipulation ne concerne d'ailleurs pas que l'information. Il y a quelques années, Madame Suzanne Citron a publié un livré décapant sur les idées reçues entretenues par les manuels d'Histoire de France. Traditions et héros semblent avoir été interchangeables au gré des nécessités des pouvoirs en place. La IIIè République semble avoir substitué "Nos ancêtres les Gaulois", défenseurs de l'identité "nationale", à la tradition monarchique selon laquelle les rois de France descendaient de Priam, le héros de la guerre de Troie*. Le lien semble difficile à établir avec un pillard qu'une autre tradition place à l'origine de la monarchie française : "Clovis, premier roi illustre de l'histoire de France ? La manipulation du passé remonte aux moines de Saint-Denis, historiographes des premiers Capétiens ?**"

Nombreux sont, il est vrai, ceux qui préfèrent s'abandonner à une crédulité passive plutôt que de chercher eux-mêmes leurs vérités. Les manipulateurs savent exploiter cette paresse. A ce souci, une seule réponse : la méfiance.

Le décodage s'impose pour repérer les filtres et les pièges. Une émission hebdomadaire sur "La Cinq" : "Arrêt sur image" et un livre de J.-C. Guillebaud : "Écouter, voir"*** ont entamé cette nécessaire pédagogie. ❑

* Voir "GAVROCHE" n° 69/70 (Mai-Août 1993).

** Article de S. Citron in "Le Monde" 28 Fév. 1996.

*** Le Seuil.

UN BAIN QUI SALIT : LE BAIN DE FOULE

Rien de plus réjouissant que le spectacle de notre belle élite, formée à répondre théoriquement aux épreuves de la vie publique voire quotidienne, que ses contacts avec le peuple. On peut sourire et plaindre le ministre, fût-il Premier, ou le Président de la République de corvée au Salon de l'Agriculture, obligé d'enfiler un verre de lait sur une coupe de champagne, une part de pogne de Valence sur une part d'andouille de Guéméné, d'embrasser les marmots qui puent l'arôme synthétique des savons à bon marché, de toucher la main poisseuse qui vient de tripoter la mamelle de la meilleure laitière. Après tout, ils l'ont cherché ! Le téléspectateur-électeur, lui, sourit : sa mémoire lui rappelle l'image des petits marquis d'un autre âge bouchant leurs narines d'un mouchoir de fine batiste au spectacle des croquants. ❑

AUTOCENSURE

C'est peut-être difficile à admettre mais dans une société (apparemment) évoluée, la censure est un instrument brutal et visible que les pouvoirs évitent d'employer. L'autocensure est le premier commandement de tout journaliste qui vit de son métier.

A la question d'un auditeur qui se plaignait récemment, sur "France-Inter"*, de ne pas entendre toutes les informations qu'il attend et qu'il reçoit d'autres sources qui les jugent importantes, la réponse du rédacteur en chef est imparable : il faut choisir : on ne peut pas tout dire. C'est aussi le meilleur moyen de ne pas évoquer des affaires ou des décisions fâcheuses pour le pouvoir en exercice. L'autocensure établit un consensus qui permet d'occulter ce qui déplaît aux pouvoirs ? La mise en examen d'une personnalité est un événement qu'on ne peut dissimuler. En revanche, les lenteurs d'une procédure dilatoire sont tues.

La réponse à ces manipulations, c'est le refus de la passivité. Il existe encore, en France, des sources d'information à ne pas négliger : la surprenante émission animée par Jean Lebrun sur "France-Culture", le matin à 7 heures et/ou, chaque mois, "Le Monde diplomatique". Bien sûr, les rédacteurs de ces supports ont aussi le devoir de choisir. Du moins leur choix est-il différent parce qu'insoumis au consensus et, sans doute aussi, aux mondanités de l'"establishment". ❑

* "Radio Com, c'est vous !", 1er Mars, 08h55. On a évoqué dans cette rubrique les astuces qui permettent aux responsables de choisir les questions des auditeurs et les réponses. ("Gavroche" n° 83 - Sept.-Oct. 1995).

SPECTACLE OU INFORMATION ?

Il existe deux catégories d'intervioueurs *: les bavards et les confesseurs. Ceux qui privilégient le

spectacle du "numéro" personnel et ceux qui aident l'accouchement des pensées.

Les "bavards" sont ceux dont la longueur des questions ne laisse que peu de temps à la réponse. José Artur, sur "France-Inter" en est le modèle. Du moins l'invité a-t-il le temps de s'exprimer brièvement. Dans les chaînes de télévision, l'animateur est au centre de ce qu'il faut bien appeler le spectacle. C'est lui qui attire l'audience. Les réponses importent peu.

Les plus anciens se rappellent l'excellente émission de la télévision des années 50-60 : "Lectures pour tous" dans laquelle Pierre Desgraupes et Pierre Dumayet, posaient, avec une onction de chanoine, les rares questions qui poussaient l'invité dans ses retranchements. Non pour le piéger, mais pour qu'il se révèle.

On prend plaisir, aujourd'hui à écouter, sur "France-Culture" les longs... silences d'animateurs comme Jean Lebrun, autre "chanoine" poseur de pièges ou, le soir, comme Alain Veinstein, au-delà de minuit. On croit deviner, parfois, chez ce dernier comme un soupçon de sadisme lorsque le silence de l'invité se prolonge. L'auditeur tardif y trouve une radio différente. ❑

* Pardon pour l'orthographe : la loi interdit qu'on exprime l'usage !

L'ARGENT DES AUTRES

Lorqu'un journal ou un périodique ont besoin de stimuler les ventes, ils utilisent une recette efficace : révéler le chiffres de quelques gros salaires. Les vedettes de la télévision ont régulièrement droit à cette... faveur. L'indignation qu'elle soulève chez les lecteurs est, le plus souvent, hypocrite : ils sont le public de ces vedettes.

Du temps du monopole du service public, dont on n'a cessé de dénoncer - à tort, à l'époque - les dérives financières, la fourchette des salaires statutaires s'établissait dans un rapport 1/6 environ. Les journalistes avaient ainsi leur statut dont ils pouvaient améliorer l'ordinaire en produisant certaines émissions. Certains ont alors mis leur notoriété au service de quelques causes publicitaires. Ce fut l'objet, il y a un quart de siècle, d'un de ces scandales qui font vendre du papier. D'autres collaborateurs occasionnels - acteurs, producteurs, réalisateurs et quelques autres professions - percevaient des cachets hors normes statutaires. La contrepartie, c'était l'intermittence de l'emploi. Les cachets n'étaient, malgré tout, pas somptueux. Insuffisants, en tous cas pour attirer sur le petit écran les noms les plus prestigieux du spectacle. Ce fut l'occasion, pour les téléspectateurs, de découvrir des artistes exceptionnels, inconnus au firmament des "stars". François Chaumette, récemment disparu, en fut l'un des plus brillants représentants.

On hésite aujourd'hui entre le soupçon d'hypocrisie et l'ironie lorqu'on entend un député, M. Alain Griotteray, libéral acharné, s'indigner, après enquête, des excès que constitue, à ses yeux, le niveau des cachets garantis par de contrats librement négociés dans le cadre d'une économie de marché. ❑

L'INFAILLIBILITÉ DU PAPE CONTESTÉE !

Au titre du devoir de mortification que la période de Carême impose, le Pape a conseillé aux chrétiens, au mois de mars dernier, deux formes d'abstinence. La première concerne les nourritures terrestres à propos desquelles le devoir de jeûne est rappelé. La seconde est une innovation de la doctrine : le Souverain Pontife demande aux fidèles de limiter, pendant cette période, leur assiduité devant l'écran de télévision. Panique dans les organismes de sondages et chez les diffuseurs qui ne redoutent rien tant que la chute des chiffres d'audience ! Jean-Paul II serait-il devenu un dangereux adversaire de l'ordre libéral si bien établi ? A moins que l'âge ne perturbe sa lucidité garantie par le dogme de l'infaillibilité ? Le grand voyageur qu'il est ne doit pourtant pas ignorer que, dans les pays sous-développés, le spectacle de la télévision permet souvent d'oublier qu'on a faim. C'est comme un avant-goût de paradis ! ❑

UN EMBOUTEILLAGE PLEIN DE VIDE

Le technico-commercial triomphe dans les médias. De nouveaux produits pour la lecture ou la réception de programmes soi-disant nouveaux sont proposés à des usagers désormais considérés comme consommateurs. Le dernier gadget à la mode, c'est la télévision numérique, suivie de près par la radio de même nature. Grâce à ces nouveaux gadgets, le téléspectateur et l'auditeur pourront disposer de dizaines, voire de centaines sinon de milliers de programmes qu'ils pourront, éventuellement, refaçonner à leur guise. La radio permet depuis toujours de recevoir des centaines de programmes lointains dans la gamme des ondes courtes. Seuls quelques aventuriers passionnés en explorent avec profit les ressources. Il s'agit, le plus souvent d'émissions diffusées par des services publics qui renseignent sur l'actualité des pays d'origine. Même lorsque la propagande s'en mêle, le détour vaut la peine.

Certes, la diffusion numérique promet une amélioration de la qualité. A condition que le produit diffusé la contienne et que le récepteur la restitue. C'est loin d'être le cas. Si les industriels fabriquent des appareils, il y a belle lurette qu'on ne produit plus ces émissions qui assuraient jadis le prestige des vidéothèques. Le projet de télévision "haute-définition" est oublié. Pour remplir les grilles de programmes, en tenant compte des exigences de rentabilité, les diffuseurs achètent à bas prix des stocks de copies de films aux couleurs défraîchies, à la définition incertaine. Il suffit de regarder quelques instants les feuilletons qui occupent les heures creuses des chaînes actuelles.

Il ne s'agit plus de donner à voir mais d'étendre un marché. Ajoutons que la jouissance de cette nouvelle abondance n'est pas gratuite. Les nouveaux programmes sont accessibles aux abonnés, piégés par des publicités flatteuses, qui doivent louer les matériels et souscrire des abonnements. Il se trouve encore des démagogues pour dénoncer le montant "insupportable" de la redevance : 650 F. en 1996, le tiers d'un simple raccordement à un réseau câblé, sans décodeur ni abonnement d'aucune sorte. ❑

INDÉPENDANCE ET AUDIENCE

Le 15 mars dernier, Bernard Pivot a réuni pour son émission hebdomadaire "Bouillon de culture" ce qu'il est convenu d'appeler un plateau prestigieux pour parler de la sortie d'un film consacré à Beaumarchais dont l'un des descendants vient opportunément de publier une biographie richement imagée dans la collection "Découvertes" de Gallimard. La vedette du film, Fabrice Lucchini s'impose comme vedette de l'émission. Comme toujours dans ce type d'émission, "tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil" et le produit est exceptionnel. Audience et promotion garanties auprès de quelques millions de spectateurs.

Le lendemain, à 12h45, sur "France-Culture", autre son de cloche. Les critiques de cinéma et l'historien présent dénoncent l'invraisemblance historique de l'adaptation. L'un des participants tente de rappeler qu'un spectacle doit laisser place à l'imaginaire. Après tout, Racine n'a-t-il pas pris des libertés avec l'histoire ancienne et Alexandre Dumas n'a-t-il pas été, avec ses romans, un bon professeur d'histoire de la France ? Peine perdue ! La meute est déchaînée : le film ne vaut rien mais le massacre ne touche que quelques centaines de milliers d'auditeurs.

Qui a raison ? Pour se faire une opinion, les auditeurs-téléspectateurs n'ont qu'à aller voir le film. Avantage à "Bouillon de culture" dont c'est précisément le rôle : vendre le produit.

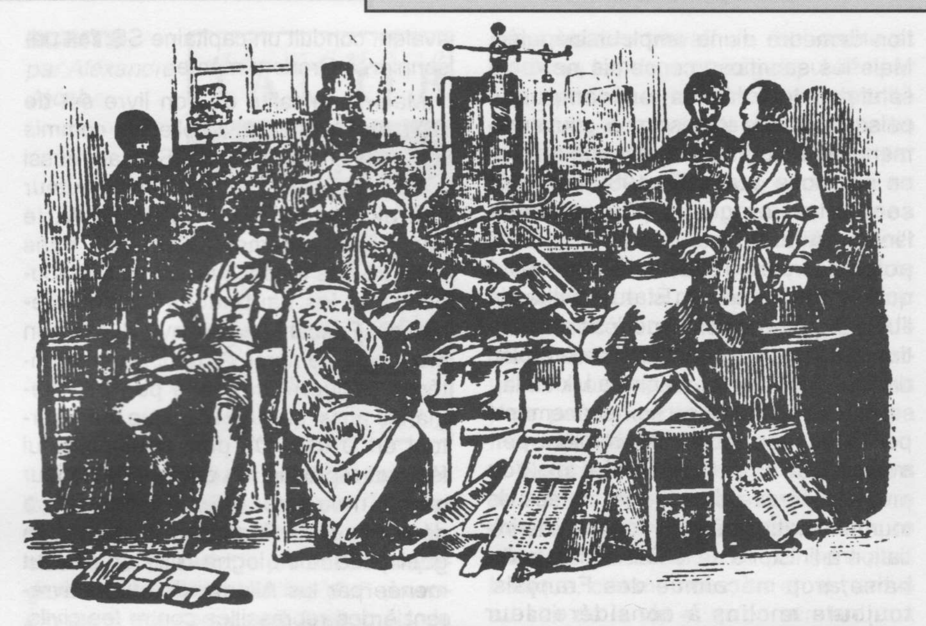
On s'étonne toutefois que, dans un milieu aussi féroce que l'est devenu la télévision, le produit servi à l'antenne soit aussi aseptisé. ❑

CENTENAIRES ET HISTORIOGRAPHIE

Anniversaires centenaires et multicentenaires se célèbrent à l'envi. La justification est, le plus souvent, d'ordre commercial. On s'apprête à célébrer le quinzième centenaire du baptême de Clovis comme événement fondateur de la monarchie dans une France qui n'existait pas à l'époque ! Tant mieux pour le commerce du tourisme à Reims ! Qu'on se rappelle la célébration du deuxième centenaire de la révolution bourgeoise de 1789. Il est vrai que le rappel de la fondation de la République, en septembre 1792, a été évoqué beaucoup plus discrètement, deux cents ans plus tard.

Diverses manifestations s'apprêtent à célébrer, en 1996, le centenaire de la Radio et la figure emblématique de Marconi. A une historiographie assez pauvre sur le sujet, en langue française, est-il nécessaire d'ajouter de nouvelles contre-vérités ? La radiotélégraphie, la radiophonie, la radiodiffusion ne sont pas le fruit d'un inventeur mais le résultat d'une convergence de recherches autour d'un phénomène naturel observé, expliqué, maîtrisé, reproduit. Ni Hertz, ni Branly, ni Lodge, ni Righi n'ont eu le projet de créer un nouveau moyen de communiquer au moyen des ondes. Le mérite de Marconi, c'est d'avoir compris, bien qu'il n'ait reçu aucune formation scientifique, l'usage commercial qu'on pouvait en tirer.

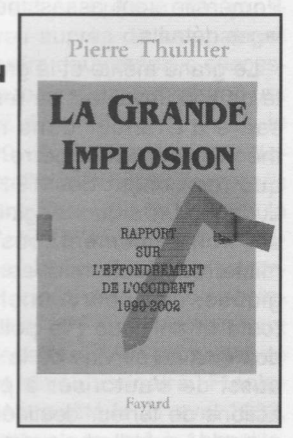
Dans vingt-cinq ans, on ne manquera pas de célébrer le soi-disant centenaire de la première station de radiodiffusion qu'une historiographie orientée a établi à Pittsburh, en 1920. Il faut que nos voisins hollandais se mobilisent, dès maintenant, pour imposer leur vérité, "la" vérité. C'est à La Haye, en 1919, qu'émit, pour la première fois une station identifiable par un indicatif et diffusant régulièrement des programmes de musique annoncée par un présentateur. ❑



LE TEMPS DES LIVRES

LA GRANDE IMPLOSION

par Pierre THUILLIER



Il est des œuvres dont le succès ne doit rien au battage promotionnel médiatique, leur intérêt se transmet de bouche à oreille. C'est le cas de "La grande implosion" de Pierre Thuillier, journaliste scientifique.

On pourrait parler de livre-catastrophe. Ni roman, ni récit, il se présente comme une anticipation des malheurs auxquels conduit la crise de notre temps, évoquée imaginairement cent ans plus tard. Dans ce type d'exercice intellectuel, il existe un risque auquel le plus célèbre modèle du genre, le roman de George Orwell "1984" n'a pas échappé : l'erreur d'appréciation. Les catastrophes n'arrivent pas toujours à l'endroit et au moment annoncés par la mécanique événementielle.

P. Thuillier dénonce le totalitarisme qu'impose le modèle de société libéral dont les fourriers seraient les technocrates multinationaux : "...ce qui nous a beaucoup frappés, c'est la volonté sans cesse affichée de tout orienter et de tout contrôler *de façon consciente*."

La cause des dérives de notre fin de siècle, ce serait la fuite en avant que provoque depuis deux siècles le progrès des sciences, une idée nouvelle depuis Condorcet dont l'"Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain" aurait fixé le scénario. En 2087, le narrateur de "La grande implosion" observe en historien que les citoyens de notre époque "souffraient parfois durement des pathologies socioculturelles engendrées par le culte de la Modernité et du Progrès, de la Production et de la Consommation ; ils avaient de multiples occasions de constater combien était destructrice l'obsession du Rendement... [mais] ils faisaient preuve d'une remarquable passivité. Ils grognaient souvent, revendiquaient lorsque leurs intérêts matériels leur paraissaient menacés, mais, finalement, acceptaient assez bien l'espèce de misère spirituelle propre à la "modernité"...", cette représentation obsessionnelle d'une fuite en avant vers le gouffre.

Le catastrophisme est un thème récurrent. Le philosophe Paul Virilio prévoit un "accident intégral inévitable" dont la première manifestation pourrait être un effondrement des marchés boursiers. Un article de Jacques Attali, "La surclasse" ("Le Monde" 6 mars 1996), décrit la mondialisation de la fracture sociale et l'installation d'une nouvelle hiérarchie de pouvoirs dont le noyau agglomère déjà les entreprises les plus riches tandis que se développe un nouveau prolétariat. Entre les deux, une classe de techniciens "nomades" de l'innovation se prépare à jouir d'une réussite aussi spectaculaire que transitoire, égoïste et insoucieuse de l'avenir.

L'auteur de "La grande implosion" s'attache à reconstituer les étapes d'une civilisation développée, depuis le quinzième siècle, dans l'univers urbain où la bourgeoisie attachée aux valeurs matérielles entretient les moyens de sa domination. Le renouveau, ce pourrait être la réalisation de la prophétie d'André Malraux : "le vingt-et-unième siècle sera spirituel..." Pierre Thuillier appelle de ses vœux le retour des poètes. Une anticipation dont on se gardera de préciser l'avènement.

J.-J. Ledos

Éditions A. Fayard (1995), 130 F.

MÉMOIRES D'EN HAUT HISTOIRE DES GUIDES DE MONTAGNE DES ALPES FRANÇAISES

par Paul-Louis Rousset, auteur-éditeur



Comme le rappelait déjà en 1976 dans *Le Peuple français* (n° 24, p. 18-19), Dominique Lejeune, « le guide, une fois reconnues ses qualités, n'apparaît finalement que comme une forme particulière du "brave homme" de la société bourgeoise ». En fait un auxiliaire de l'alpiniste, voire son domestique.

Est-ce parce qu'il est écrit par un guide qui veut perpétuer « un certain savoir et une mémoire » auprès des plus jeunes membres de la profession, que *Mémoires d'en haut*, tout en apportant de nombreuses informations à peu près inédites, n'arrive pas à sortir le guide de son enclave alpinistique, celle des premières et des sommets ? La difficulté rencontrée à lire cette histoire des guides, ne vient-elle pas du rythme du livre qui fait suivre, pour chaque massif, un temps sur l'organisation des guides dans les vallées par une série de rapides biographies ? Des biographies finalement assez répétitives, une fois changés les noms des sommets et des guides.

N'est-ce pas à deux livres en un que nous avons à faire ? Toute la première partie, de loin la plus intéressante pour le lecteur qui n'est ni alpiniste, ni alpin, est une bonne présentation sur ces passeurs qui, avant les guides de montagne, vont faire traverser les Alpes aux voyageurs. Ces marrons, tel est le nom qui leur est donné en Savoie et en Dauphiné du XIIe au XIXe siècle, assurent, outre le franchissement des cols, l'entretien des chemins d'Italie, été comme hiver. La description de cette activité, avec ses contraintes, ses techniques et ses règlements rappelle que la montagne est parcourue depuis bien longtemps déjà.

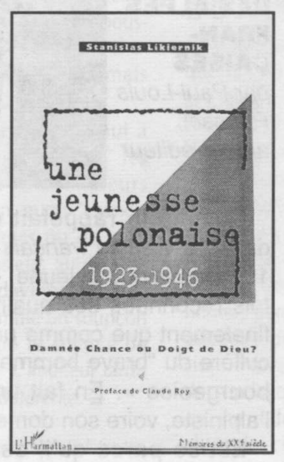
Mais cet individu, ce montagnard, qui conduit *à travers la montagne* son passager, faut-il, parce qu'il va devant, le voir déjà comme un guide qui accompagne *dans et sur la montagne* des touristes, des alpinistes ? Cette quête de racines profondément enfouies dans les lointains de l'Histoire, n'est-elle pas le signe de la crise identitaire qui affecte les guides d'aujourd'hui, plus alpinistes que montagnards ? Plus Alpinistes qu'Alpins...

Renaud de Bellefon

Grenoble 1995, 365 p. (Prix non indiqué). 4, Allée de la Grande Vigne, 38240 Meylan.

UNE JEUNESSE POLONAISE 1923-1946. DAMNÉE CHANCE OU DOIGT DE DIEU ?

par Stanislas Likiernik



Fils d'un officier de l'Armée polonaise en garnison à Garwolin, petite ville au sud-est de Varsovie, Stanislas Likiernik reçoit une éducation catholique et patriotique traditionnelle. La découverte des origines juives de sa famille ne remet en cause ni son catholicisme ni sa perception de la société polonaise. Avec l'agression nazie, sa situation change : il doit en principe se soumettre aux lois raciales imposées par les nazis mais n'en fait rien. Contraint à une semi-clandestinité et muni de faux papiers, il rejoint presque naturellement les rangs de la résistance nationale. Lui et ses compagnons vivent les activités secrètes comme autant de jeux où se mêlent défi et exaltation. Après avoir fait ses preuves, il est intégré fin 1943 au Kedyw (Groupe de diversion et de sabotage) qui mène des actions militaires d'envergure contre l'occupant.

Stanislas Likiernik participe aux combats de l'insurrection de Varsovie (1er août-2 octobre) au cours de laquelle il est blessé à deux reprises. Sa description de l'âpreté des combats et de la sauvagerie des troupes nazies qui incendient la ville et massacrent systématiquement les blessés, suscite une constatation. Dans des conditions politiques défavorables (c'est l'armée rouge qui approche par l'Est), cette insurrection demeure d'une ampleur inégalée. Mais les sacrifices consentis ne reçurent pas leur légitime récompense puisque Staline imposa son gouvernement à la Pologne. La guerre se clôt sur un paradoxe cruel : En 1939 les Alliés sont entrés en guerre pour défendre l'intégrité territoriale de la République polonaise ; en 1945, ils ont accepté qu'elle devienne un État satellite de l'URSS qui avait contribué à sa destruction. Voilà ce qui constitue l'arrière-plan de l'engagement de Stanislas Likiernik.

Mais s'il fait allusion aux événements politiques, son récit à la première personne est avant tout celui de son propre itinéraire durant ses années de tourmente. Il doit être lu comme une initiation à l'histoire de la Résistance polonaise, trop méconnue des Français, toujours enclins à considérer leur propre histoire comme la seule digne d'être exemplaire.

Jean-Louis Panné

L'Harmattan, "Mémoires du XXe siècle", 1996, 255 p. ; 140 F.

ORADOUR, PLUS PRES DE LA VÉRITÉ

par Pascal Maysounave



C'est une pure coïncidence si le livre de Pascal Maysounave paraît au moment où la presse annonce qu'un ancien Waffen SS français de la division Das Reich qui est responsable du massacre d'Oradour, réclame la pension auquel il prétend avoir droit, d'un point de vue administratif. A-t-il été encouragé dans cette hallucinante démarche par la déclaration de François Mitterrand qui rendit hommage aux combattants de l'armée allemande, SS compris ? Nous n'en savons rien.

Non seulement Pascal Maysounave reconstitue le déroulement de la tragédie qui frappe ce paisible village limousin plutôt acquis au régime de Vichy mais il déconstruit également les théories fallacieuses défendues par les anciens officiers SS qui, à partir d'hypothèses non vérifiées quand ce n'est pas de mensonges purs, ont tenté de justifier le massacre de civils, en prétendant, notamment, que des maquisards avaient conduit un capitaine SS, fait prisonnier, à Oradour même.

Mais l'originalité de son livre est de replacer les meurtres collectifs commis non seulement par les SS, mais aussi les soldats de la Wehrmacht (l'auteur cite plusieurs directives de OKW, le haut commandement allemand), dans le cadre des théories militaires développées par les hauts états-majors allemands. Pascal Maysounave illustre son propos de nombreux exemples empruntés à la guerre conduite par les Allemands aussi bien en Belgique mais surtout en URSS. On peut seulement lui faire un reproche, au demeurant mineur car il ne remet pas en cause sa démonstration, à savoir : l'oubli de la guerre de la Pologne telle qu'elle fut menée par les Allemands qui se livrèrent à des représailles contre les civils, leur agression de septembre 1939 à peine engagée : 20 000 polonais de Pomérélie sont assassinés et 300 villages détruits.

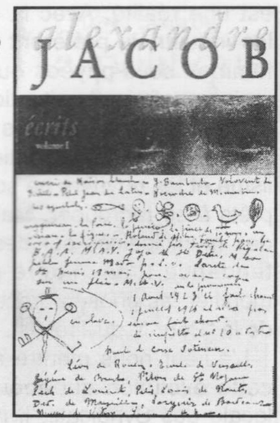
Le grand mérite et la grande originalité de son travail est de resituer le massacre d'Oradour dans le cadre des théories sur la « guerre totale » telle que les conçut dès 1917 le général Ludendorf. De quoi s'agit-il ? De mobiliser non seulement tous les moyens militaires, économiques et psychologiques, de subordonner à la guerre toute la politique ("la politique globale doit être au service de la guerre") mais aussi de s'autoriser à perpétrer des actions de terreur destinées à briser la résistance de l'adversaire. La « guerre totale » s'inscrit dans une stratégie générale de l'état-major allemand. Mais Ludendorff (1865-1937) lui attribue un objectif encore plus frappant : « La guerre et la politique servent la conservation du peuple, mais la guerre reste la suprême expression de la volonté de vie raciale. » Voilà ce qu'écrit Ludendorff — considéré comme le meilleur cerveau de l'Armée allemande en 1914-1918 — dans son livre *Die Totale Krieg* (Munich, 1935 ; Flammarion, 1936) sur la base de son expérience de premier quartier-maître général des armées allemandes (fonction spécialement créée pour lui) durant la guerre de 1914. Son engagement aux côtés du caporal Adolf Hitler lors de la tentative de putsch de Munich (novembre 1923) n'a donc rien de vraiment étonnant.

En remontant aux origines des justifications idéologiques des crimes, Pascal Maysounave montre que le massacre d'Oradour provient de théories homicides qui précèdent le nazisme lui-même mais dont ce dernier s'est nourri.

Editions Lucien Souny, 1996, 298 pages, 25 F.

ECRITS

par Alexandre Jacob



Alexandre Jacob est né à Marseille le 29 septembre 1879. Dès son adolescence, il est proche des milieux anarchistes qui publient le journal de propagande *L'Agitateur*. Victime d'un provocateur, il est condamné à six mois de prison et cinquante francs d'amende pour fabrication d'explosifs. A sa sortie de prison, il est en butte à des pressions policières auprès de ses patrons qui lui font perdre deux emplois successifs et tout espoir d'en conserver un. Jacob choisit donc l'illégalisme et, le 1er avril 1899, il dévalise le mont-de-piété de Marseille avec deux complices en simulant une descente de police à la recherche d'objets volés. Durant plusieurs années, Jacob et ses amis commettent cent cinquante-six cambriolages dans toute la France, consacrant 10 % des "recettes" à la propagande anarchiste et révolutionnaire. Finalement, Jacob est arrêté le 21 avril 1903, suite à un cambriolage raté à Abbeville. Après un procès à Amiens, puis un autre à Orléans, Jacob est condamné aux travaux forcés à perpétuité et part pour le bagne en janvier 1906. Il y livre un combat aussi acharné qu'inégal contre l'administration pénitentiaire, tentant plusieurs fois de s'évader et retournant contre elle ses propres règlements en multipliant les requêtes auprès du ministère des colonies.

A la suite d'une campagne de presse en sa faveur des journalistes Albert Londres et Louis Roubaud, de Francis Million, directeur du quotidien de la C.G.T. de Léon Jouhaux, *Le Peuple*, et de l'ancien médecin des pénitenciers, le Dr Rousseau, Jacob est, enfin, libéré le 30 décembre 1928. Il s'installe comme marchand ambulant en bonneterie dans un petit village de l'Indre où il met fin à ses jours le 28 août 1954 pour faire "la nique aux infirmités qui guettent la vieillesse".

Alors que trois biographies lui ont été consacrées, on ne connaissait les écrits de Jacob que par les courts extraits cités dans ces trois livres dûs respectivement à Alain Sergent, Bernard Thomas et William Caruchet. Grâce à un remarquable travail de recherche et d'édition, les deux ouvrages publiés par L'Insomniaque rassemblent la totalité des écrits retrouvés de Jacob, la partie la plus importante étant constituée par les nombreuses lettres écrites à sa mère durant ses vingt-cinq années d'incarcération. De la lecture de cet ensemble, il ressort, par un paradoxe apparent, que la principale leçon à tirer de cet itinéraire exceptionnel est que Jacob était avant tout mû par une exigence morale peu commune. Qu'on en juge par cet extrait d'une lettre à sa mère du 8 février 1916 :

"Nous avons fait ce que nous avons pu, sincèrement, sans fard ni arrière pensée, et il importe peu ce que d'autres pensent ou ne pensent pas. Lorsque, comme nous, on en est arrivé au soir de la vie et qu'en scrutant aux tréfonds de notre conscience, on peut franchement s'avouer que l'on n'a jamais trahi quelqu'un et toujours respecté la parole donnée, cela dépasse de beaucoup toutes les vaines approbations d'autrui. Sans l'honneur, cette forme de l'honneur, je n'estimerais pas qu'il vaille la peine de vivre. Préjugé, disent quelques-uns ; possible. Mais ce préjugé m'est cher, je puis dire nous est cher, et quoi qu'il puisse nous en coûter, continuons à l'arroser de nos joies et de nos peines afin que, robuste, il vive en nous jusqu'à notre dernier souffle."

C. Jacquier

(2 volumes, 2 C.D. inclus). Paris, L'Insomniaque éditeur, 1995.

VILLAGES ET VILLAGEOIS AU MOYEN AGE

par Robert Fossier



Des terroirs cernés de bois ou de landes, sur lesquels une agriculture de type archaïque s'épuise à nourrir les hommes, qui sont d'ailleurs en petit nombre : les sociétés agraires des dix siècles du Moyen Age sont fondées sur les efforts de générations et de générations de travailleurs de la terre. Voici les "vilains" de toute l'Europe présentés dans leurs villages, au milieu des ressources naturelles, dans leurs travaux et dans leurs jours, dans leurs liens avec les maîtres, dans leurs peines, leurs maladies et leurs joies.

L'homme de la ville ne comprend pas et méprise le rural, qui le lui rend bien. Mais les paysans sont bien plus nombreux, à la différence de nos sociétés du XXe siècle, et les mutations de la campagne sont puissantes quoiqu'inégales selon les terroirs, par conséquent fortement contrastés. Cette complexité est le meilleur signe de la vitalité paysanne. Lancé autour de l'an mil, le mouvement villageois s'est poursuivi jusqu'au XIXe siècle et, par certains traits, jusqu'à nous, citadins, descendants de paysans.

Une autre manière de découvrir le Moyen Age.

Editions Christian, Collection Vivre l'histoire, 5 rue Alphonse-Baudin 75011 Paris, 163 pages, 115 F.

LA MARNE ET LES MARNAIS À L'ÉPREUVE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

par Jean-Pierre Husson



En étudiant la rencontre entre la Marne et René Bousquet pendant la Seconde Guerre Mondiale, Jean-Pierre Husson présente avec conviction et fermeté, une vision renouvelée des années noires de l'occupation, dans un département qui est passé sans état d'âme du pétainisme à la résistance.

Evitant de tomber dans la départementalisation, il dépasse le cas marnais et l'inscrit dans la durée. En amont, les traumatismes et les séquelles de la première guerre mondiale, fracture essentielle, ont fait ressentir l'occupation allemande de 1940-1944 comme un moindre mal. Tout au long de l'entre-deux-guerres, la persistance du pacifisme, la dominante rurale, le poids de la vigne et du champagne, mais aussi l'impact du radicalisme qui, sous la houlette de Paul Marchandeau, a organisé des combinaisons avec la droite cléricale et les néo-socialistes conduits par Marcel Déat, permettent de mieux comprendre comment le régime de Vichy a pu être perçu par beaucoup, au moins dans un premier temps, comme une période d'accommodation, voire d'opportunités. En aval, l'épuration qui a été sévère pour les "lampistes", les jeunes, les femmes, les étrangers, et souvent bienveillante à l'égard des notables, constitue un des principaux enjeux du pouvoir et de mémoire de l'après-guerre.

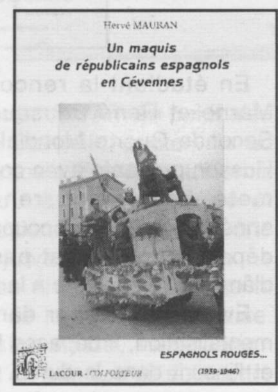
L'exceptionnel itinéraire de René Bousquet, catalyseur du ralliement à Vichy, est étudié à partir de sources inédites, ainsi que le soutien quasi unanime apporté par les Marnais à leur ancien préfet lors du procès de 1949 devant la Haute cour de Justice, qui a félicité chaleureusement le préfet et "blanchi" l'ancien secrétaire général à la Police, responsable de la déportation des Juifs de France.

Ce livre se présente comme une histoire totale, appuyée sur un va-et-vient département-région-nation. Cette étude révèle la complexité mais aussi l'ambiguïté des rapports entre maréchalisme, pétainisme, vichysme, collaborationnisme d'une part, et la résistance d'autre part. Elle démontre la pesanteur des continuités, mises en évidence sur le plan politique, par l'enracinement du notabilisme centriste, nourri par l'anticommunisme, et sur le plan économique, par la pérennité des organisations agricoles et viticoles illustrée par le succès du CIVC (Comité interprofessionnel du vin de Champagne).

Presses Universitaires de Reims, Villa Douce, 9 bd de la Paix, 51097 Reims Cedex. Deux volumes (490 et 182 pages), 180 F.

"ESPAGNOLS ROUGES..." UN MAQUIS DE RÉPUBLICAINS ESPAGNOLS EN CÉVENNES (1939-1946)

par Hervé Mauran



Ce livre retrace avec passion et rigueur une page oubliée de notre histoire.

En janvier 1939, alors que la guerre d'Espagne tire à sa fin, près de 2 000 Républicains espagnols se retrouvent dans onze camps ou centres d'accueil en Ardèche : Chomérac, Coux, Largentière, La Voulte, Vernoux... Les conditions de vie, pour cette population affaiblie par plusieurs années de guerre, composée essentiellement de femmes, d'enfants et de vieillards, sont impitoyables, d'autant plus que l'"accueil" revêt souvent des aspects répressifs.

Plus tard, à l'automne 1940, plusieurs centaines d'Espagnols en provenance des camps du Roussillon, sont à nouveau envoyés en Basse-Ardèche, dans les environs de Saint-Maurice-d'Ibie et les Salelles. Là, ils sont incorporés dans un "Groupement de Travailleurs Etrangers" (GTE). Le système des GTE, inventé par le régime de Vichy, donnera lieu en Ardèche aux pires abus : exploitation éhontée, brutalités, livraisons de main-d'œuvre aux occupants allemands avant même l'instauration du Service du Travail Obligatoire en 1943...

Dès 1941, les premiers noyaux de la résistance espagnole naissent dans la région d'Aubenas et de Privas, en liaison avec les mouvements français ; ils sont placés sous la direction d'un ancien militant anarcho-syndicaliste et responsable de premier plan de l'Armée Secrète, Juan Pujadas Carola. Sur cette base se forme peu à peu des groupes de maquisards espagnols disposant d'une autonomie toujours plus large au sein même de la Résistance française, et qui finiront par s'intégrer dans la "3e Division de Guérilleros Espagnols" couvrant le Gard, la Lozère et l'Ardèche. Avant le 6 juin 1944, ces unités aguerries s'impliquent dans les sabotages, les parachutages, les coups de main en tous genres et, par la suite, leur rôle s'avèrera décisif dans les combats de la Libération.

Enfin, le territoire cévenol à peine libéré, les combattants espagnols gagnent les Pyrénées, pour tenter de renverser Franco...

C. Lacour Editeur, 25 bd Amiral-Courbet, Nîmes. 257 pages, 120 F.

LA BOURSE DU TRAVAIL ET LES LUTTES OUVRIERES

par Pierre Largesse



Pierre Largesse, dont la vie est marquée par plus de cinquante ans de militantisme syndical sait de quoi il parle. Son étude sur la Bourse du Travail et les luttes ouvrières à Elbeuf (Seine Maritime) ne se veut pas exhaustive. Elle couvre la période 1892-1927, en fonction des sources d'archives qui lui permirent de réaliser ce remarquable travail, dont la particularité est d'échapper aux a priori et au parti pris malgré la sympathie marquée vis à vis de la CGT.

Dans la dernière décennie du XIXe siècle, on dénombre 8000 salariés du textile (dont 44 % de femmes) qui habitent dans l'agglomération elbeuvienne. Ils travaillent 12 heures par jour pour un salaire modeste. Le chômage est une réalité. Avec la mécanisation, les industriels préfèrent employer des femmes sous-payées ou des ouvriers moins qualifiés (la situation n'est guère différente un siècle plus tard !...). Les patrons pratiquent volontiers le paternalisme et les ouvriers ne sont pas encore prêts à se regrouper. Mais la conquête des municipalités par des majorités de tendance humanitaire permettra de modifier les choses grâce à la création de la "Bourse du Travail".

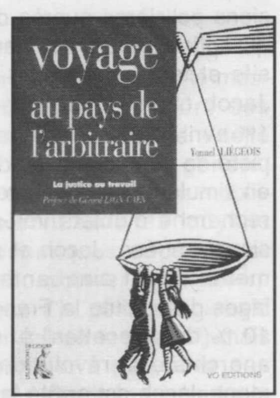
L'auteur nous montre avec précision cette évolution qui aboutira à l'Union locale des Syndicats. Il nous décrit les grandes luttes ouvrières avant et après la première guerre avec de nombreux documents à l'appui.

G.P.

Cet ouvrage est à commander directement à l'Union Locale des Syndicats de l'Agglomération elbeuvienne, 2 rue Henry, 76500 Elbeuf, qui en a assuré le financement 146 pages, 115 F franco.

VOYAGE AU PAYS DE L'ARBITRAIRE, LA JUSTICE AU TRAVAIL

par Yonnel Lièges



Ni thèse de droit ni manuel juridique, ce livre se veut une invitation au voyage à travers les méandres du droit du travail en France.

A Besançon, en juillet 1992, un ancien ouvrier des établissement Bourgeois abat huit de ses anciens collègues de travail... Cosnes-sur-Loire, 17 mai 1993, des taxis démarrent de l'usine SKF emportant des salariés licenciés dans l'heure... A Lyon, le 5 juillet 1994, vingt-cinq policiers interpellent les douze directeurs des MacDonald's de la ville pour entrave aux élections professionnelles. Tous ces faits divers ont un point commun : le non respect du droit du travail. Cet ouvrage brosse ainsi un tableau des graves entorses au droit du travail qui sont commises tous les jours dans les entreprises françaises (sécurité insuffisante, licenciement abusif, entrave au droit syndical...). Puis il donne la parole aux autres acteurs du droit du travail : juges, avocats... ainsi qu'à des experts, permettant une réflexion globale sur l'état du droit du travail en France.

Les Editions de l'Atelier, 256 pages, 120 F. Disponible à la Librairie de Gavroche.

LA POLITIQUE EXPLIQUÉE AUX ENFANTS
par Denis Langlois

L'importance d'une éducation citoyenne des enfants apparaît de plus en plus nécessaire. Le désintéressement et la lassitude des jeunes face à la politique sont des symptômes préoccupants qui se traduisent par des phrases telles que : "Oh de toutes façons, on ne peut rien faire...", "La politique ça m'intéresse pas..."

Cet ouvrage interpelle le jeune et lui présente des exemples concrets. L'objectif de ce texte, ponctué par les dessins impertinents de Plantu, est de permettre une prise de conscience de l'omniprésence du politique dans le quotidien et de l'importance d'exprimer son opinion, son esprit critique, dans la vie de tous les jours.

Que le jeune se sente responsable, impliqué dans tous les aspects de sa vie, capable de s'engager, voilà le but de ce petit livre qui aborde aussi bien la question des partis politiques, que de la justice, de la guerre, des inégalités...

Les Editions de l'Atelier, 128 pages, 65 F. Disponible à la librairie de Gavroche.

SPORTS ET JEUX
par Gilles Ragache et Michael Welply



Dans sa série "Mythes et Légendes", chez Hachette Jeunesse, Gilles Ragache a orienté cette fois-ci ses recherches vers un sujet qui ne peut que ravir les jeunes : les sports et les jeux.

De Palamède qui inventa un damier pour tromper la faim au roi Olav qui joua son royaume aux dés ou à Perceval qui défia un échiquier magique ; des courses grecques aux jeux de balle mayas ou islandais ; des tournois sans merci pour conquérir une belle aux cérémonieux championnats mongols de lutte, les sports et les jeux prennent racine dans les civilisations les plus anciennes.

Le livre est superbement agrémenté d'illustrations dues au talent de Michael Welply.

Que notre "vieux copain" continue à enchanter nos enfants dans sa collection à laquelle nous souhaitons longue vie.

Disponible à la librairie de Gavroche.

"MES CARNETS SECRETS DE LA IVe"
par Bernard Lefort



Avec le recul du temps, la IVe République apparaît de plus en plus comme une sorte d'intermède un peu flou et politiquement instable entre deux périodes plus typées : la guerre d'une part, la Ve République d'autre part. Pourtant la IVe fut une période active de Reconstruction, de remise en ordre du pays et de réformes nombreuses dont les effets se font encore sentir dans notre vie quotidienne. L'ouvrage que nous propose Bernard Lefort, qui fut journaliste parlementaire à "Franc Tireur", n'est pas une chronique de ces années de "Baby boom" mais un éphéméride, une succession de notes prises au jour le jour sur l'actualité politique du moment. On y retrouve anecdotes et informations sur bien des personnalités qui ont marqué leur temps : Pierre Mendès France, Georges Pompidou, Robert Lacoste, Edgar Faure, Jacques Duclos, Jacques Chaban-Delmas, Georges Bidault, Robert Buron, Vincent Auriol, Jacques Soustelle, Antoine Pinay, René Pleven, Gaston Deferre et bien entendu le général de Gaulle dont l'action marque, délimite même, cette éphémère république aux deux extrêmes : en 1946 quand il démissionne et en 1958 quand il revient, ce que Bernard Lefort appelle "L'aller et retour du général". Un livre vivant qui intéressera tous ceux qui ont vécu la période.

G.R.

Paris Seuil 1996. collection "L'épreuve des faits". 456 p. 139 F.

REVUES

Liste des revues que nous recevons :

Les Alpes de Lumière
Revue trimestrielle du mouvement culturel en Haute Provence. Prieuré de Salagon, Mane, 04300 Forcalquier.

Autrefois
Revue trimestrielle du Cercle historique d'Aubers-en-Weppes. Mairie d'Aubers, 59249 Aubers.

Bulletin du Cercle Généalogique du Personnel de la RATP
1 rue Philidor 75020 Paris.

Cahiers de la Mémoire
Revue trimestrielle d'art et tradition populaires d'archéologie et d'histoire du Pays Rétais. 15 rue du 14 juillet, 17740 Sainte-Marie-de-Ré.

Cahiers du Centre Fédéral de la FEN
48 rue La Bruyère, 75440 Paris Cedex 09.

Combat syndicaliste
Mensuel de la Confédération Nationale du Travail. BP 38, 94601 Choisy-le-Roi Cedex.

La Forge
Organe central du Parti Communiste des Ouvriers de France. 15 Cité Popaincourt, 75011 Paris.

La Grande Relève
Mensuel de réflexion socio-économique. BP 108, 78110 Le Vésinet.

Historiens et Géographes
Revue de l'Association des professeurs d'Histoire et de Géographie. BP 831, 91001 Evry Cedex.

La Lettre d'Article.31
L'extrême droite : la connaître pour mieux la combattre. BP 423, 75527 Paris cedex 11.

Mouvement ouvrier
Bulletin de l'Amicale des étudiants et chercheurs-débutants en Histoire du Mouvement ouvrier. Chez Ch. Le Dréau, 46 bd du Général Leclerc, 92110 Clichy.

Le Mouvement Social
Revue trimestrielle fondée par Jean Maitron en 1960. Ed. de l'Atelier, BP 50, 75621 Paris Cedex 13.

L'Ours
Office Universitaire de Recherche Socialiste. 86 rue de Lille, 75007 Paris.

Prévoyance Sociale Passé et Présent
Bulletin trimestriel du Comité Nord-Pas-de-Calais d'Histoire de la Sécurité Sociale. 109, Le Haut-Pommereau, 59249 Aubers.

Quart Monde
Revue trimestrielle du Mouvement international Atd Quart Monde. 13 rue Maître-Albert, 75005 Paris.

Le Rire
Réseau d'information aux Réfractaires. 33 rue Coutellerie, 13002 Marseille.

Sat-Amikaro
Organe mensuel des Travailleurs espérantistes. 67, Avenue Gambetta, 75020 Paris.

Terres Ardennaises
Revue trimestrielle d'histoire et de géographie locales. 21 rue Hachette, 08000 Charleville-Mézières.

Union pacifiste
Section française de l'international des résistants à la guerre (mensuel). BP 196, 75624 Paris cedex 13.



A NOUS LA VIE ! *Willy Ronis* (1936-1958)

Expositions : 10 mai au 10 septembre 1996

A nous la vie : de l'atelier aux jours heureux, des grèves aux hommes dans la rue : Une exposition dans deux musées d'Ile-de-France résultat d'un projet commun conçu en collaboration avec le musée de la Résistance Nationale à Champigny, l'Ecomusée de Fresnes, le photographe Willy Ronis, l'agence Rapho, les éditions Hoëbeke et le scénographe Patrick Bouteloup.

1936-1996, il y a soixante ans le Front Populaire... 1946-1996, il y a cinquante ans les lois sociales de la Libération... C'est dans l'optique de commémorer, mais surtout de donner à voir au public les photographies des moments les plus forts de cette histoire, que ces expositions ont vu le jour grâce au photographe Willy Ronis, véritable "reporter social".

Willy Ronis s'est attaché, entre 1934 et 1950, – il travaillait alors pour des magazines de gauche comme *Regards* et la *Vie ouvrière* – à suivre le monde ouvrier de l'époque, au travail, dans la vie quotidienne mais aussi dans ses luttes.

C'est comme reporter de tous ces instants que Willy Ronis a choisi de faire ses débuts. Ses travaux, dans ce domaine, se prolongeront jusqu'en 1954 et témoignent aujourd'hui d'un univers à la fois proche et lointain, entre Zola et les accords de Grenelle.

En 1934, alors qu'il prend ses premières photos, les revendications éclatent au grand jour lors de meetings géants et de manifestations monstres. On y voit entre autres, des syndicalistes haranguer la foule et appeler à la grève. Les usines sont occupées et la solidarité se forge autour du poêle à charbon des ateliers ou d'une vieille caisse sur laquelle les grévistes tapent la belote.

Les photographies de Willy Ronis se regardent comme le film des événements de cette époque. Les moments forts des conflits sont comme des actes de communion. Au coude à coude, Ronis nous montre les camarades du Front Populaire et ceux qui le suivront après-guerre. L'issue de leur combat est incertaine, mais la grève brise la solitude, les habitudes et les cadences. Elle stimule l'espoir et la joie de vivre. C'est ce qu'a voulu montrer le photographe. Tous ces documents sont touchants d'humanité, rares sur le plan historique et magnifiques sur le plan photographique, tant par les cadrages que par la maîtrise de la lumière.

Les textes du catalogue-ouvrage ont été confiés à l'écrivain Didier Daeninckx qui connaît lui aussi le monde de l'usine pour y avoir travaillé longtemps comme ouvrier. Les grèves et l'usine servent souvent de décor à ses romans qui tiennent autant de l'auscultation sociale que du roman policier. Il est passionné par l'histoire sociale et a même été surnommé le "Zola du polar".

L'ouvrage est disponible en librairie et dans les 2 Musées au prix de 198 F TTC.

Liste des principaux articles parus depuis le N°61

Pour les soixante premiers numéros, consulter le N°61, ou à défaut, nous en demander la liste. Nous rappelons à nos lecteurs que tous les numéros, sauf le N°2 et le N°9, sont encore disponibles.

Librairie de GAVROCHE

Les commandes sont à adresser à EDITIONS FLOREAL, BP 872, 27008 - EVREUX

La Guerre détraquée (1940)
par Gilles Ragache
256 pages, illustré — **40 F.**

Contrebandiers du sel
par Bernard Briais
La vie des faux-sauniers au temps de la gabelle
288 pages, illustré — **50 F.**

Les Grandes Pestes en France
par Monique Lucenet
288 pages, illustré — **55 F.**

Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851
par L. Willette
256 pages, illustré — **30 F.**

DOSSIERS D'HISTOIRE POPULAIRE :
— **Luttes ouvrières — 16e/20e siècle**
— **Les paysans — Vie et lutte du Moyen-Age au 1er Empire**
— **Courrières 1906 : crime ou catastrophe ?**
— **Les années munichoises (1938/1940)**
Les 4 dossiers — **60 F**

C'est nous les canuts
par Fernand Rude
Sur l'insurrection lyonnaise de 1831
286 pages — **25 F.**

Un maquis d'antifascistes allemands en France (1942-1944)
par E. et Y. Brès
350 pages, illustré — **140 F.**

Carl Heil speaker contre Hitler
par Eveline et Yvan Brès
189 pages — **135 F.**

La Chanson de la Commune
par Robert Brécy
316 pages — **350 F.**

Histoire de la littérature libertaire en France
par Thierry Maricourt
491 pages — **150 F**

Henri Poulaille
par Thierry Maricourt
253 pages — **185 F**

Dictionnaire des auteurs prolétariens
par Thierry Maricourt
275 pages — **129 F**

N'oublie jamais Nicolas
par Gaston Haustrate
288 pages — **110 F**

L'enfer de la charité
par Gaston Haustrate
214 pages — **110 F**

C'est la faute à Rousseau
par Gaston Haustrate
216 pages — **110 F**

La flamme sauvage
par Ludovic Massé
222 pages — **150 F**

Enragés et curés rouges en 1793 : Jacques Roux, Pierre Dolivier
par Maurice Dourmanget
171 pages — **90 F**

Les crayons de la propagande
par Christian Delporte
224 pages — **195 F**

Barbelés à Argelès et autour d'autres camps
par Francisco Pons
282 pages — **140 F**

La collaboration dans l'Eure 1940-1944
par Julien Papp
278 pages — **150 F**

Olympe de Gouges, Ecrits politiques 1792-1793
Tome 1 — **130 F**
Tome 2 — **130 F**

Le droit de cuissage, France 1860-1930
par Marie-Victoire Louis
400 pages — **130 F**

Ces barbelés oubliés par l'Histoire
par Jacques Sigot
351 pages — **138 F**

Le Petit Père Combes
par Jacques Risse
236 pages — **130 F**

Le gâchis audiovisuel
par J.-J. Ledos, J.P. Jézéquel et P. Regnier
222 pages — **87 F**

Paul Robin (1837-1912) un militant de la liberté et du bonheur
par Ch. Demeulenaere-Douyere
478 pages — **308 F**

Poulbot le père des gosses
par Francis Robichon
112 pages illustré — **250 F**

L'Etat des prisons, des hôpitaux et des maisons de force en Europe au XVIIIe siècle
par John Howard
599 pages — **200 F.**

Femmes et citoyennes
par Patricia Latour
128 pages — **120 F.**

Syndicats nous voilà !
par Jean-Pierre Le Crom
410 pages — **190 F.**

Le Rouge et le Bleu
par Roger Martinelli
288 pages — **120 F.**

J'avais six ans à Hiroshima
par Keiji Nakazawa
140 pages — **98 F.**

La France ouvrière
T1 des origines à 1920 **180 F**
T2 1920-1968 **180 F**
T3 1968 à nos jours **140 F**

Unissez-vous !
par G. Pruvost et P. Roger
272 pages — **120 F.**

Deux Républicains de progrès
par G. Touroude
154 pages — **90 F.**

Naissance de l'Ecole du Peuple (1815-1870)
par F.-J. Jacquet-Francillon
320 pages — **170 F.**

Intellectuels et politique
par Christian Delporte
128 pages — **70 F.**

COLLECTION "LA PART DES HOMMES"

Lissagaray, le plume et l'épée
par René Bidouze
238 pages — **125 F**

Jules Guesde, l'apôtre et la loi
par Claude Willard
123 pages — **93 F**

Gracchus Babeuf avec les Egaux
par Jean-Marc Schiappa
265 pages — **125 F**

Moi, Clément Duval, bagnard et anarchiste
par Marianne Enckell
254 pages — **125 F**

Eugène Varlin, Chronique d'un espoir assassiné
par Michel Cordillot
268 pages — **125 F**

Madeleine Pelletier Une féministe dans l'arène politique
par Charles Sowerwine et Claude Maignien
252 pages — **125 F**

Clara Zetkin, féministe sans frontière
par Gilbert Badia
336 pages — **125 F**

Léon Sedov, fils de Trotsky, victime de Staline
par Pierre Broué
496 pages — **125 F**

Renaud Jean, le tribun des paysans
par Gérard Belloin
336 pages — **125 F**

Rosa Luxembourg épistolière
par Gilbert Badia
255 pages — **125 F**

Voyage au pays de l'arbitraire
par Yonnel Liègeois
256 pages — **120 F**

La politique expliquée aux enfants
par Denis Langlois
128 pages — **65 F**

POUR LA JEUNESSE :
Dans la collection "Mythes et Légendes"
225 x 285, illustré
Chaque volume — **65 F**
— **La Chevalerie**
— **L'Egypte**
— **Les Loups**
— **L'Amazonie**
— **Les Gaulois**
— **Les dragons**
— **La création du monde**
— **Les Incas**
— **La Grèce**
— **Les Vikings**
— **Les animaux fantastiques**
— **Les ours**
— **Vers l'Amérique**
— **L'Europe**
— **Les Indiens**
— **Ciel et étoiles**
— **Les métamorphoses**
— **Les félins**
— **Terres de mystère**
— **La forêt**
— **La mer**
— **L'Orient**
— **Sports et jeux**

Dans la collection "Mes premières légendes"
200 x 200, illustrées
Chaque volume — **45 F**
— **Les Baleines**
— **Les Géants**
— **Les Fées**
— **L'Hiver**
— **Les sorcières**
— **Les musiciens**
— **Les couleurs**
— **Le printemps**
— **Les chats**
— **L'automne**
— **Les trésors**
— **Les grands gentils loups**
— **Le soleil et la lune**

Dans la collection "Histoires vraies"
Chaque volume — **33 F.**
— **Le Secret du grand-frère**, une histoire de canuts
— **Léa, le Galibot**, une histoire de mineurs
— **Le Ruban noir**, une histoire de tisserands
— **La Revanche du p'tit Louis**, une histoire de forgerons
— **Les cordées de Paris**, une histoire de ramoneurs
— **Les jumeaux de Carmaux**, une histoire de verriers
— **Frères du vent**, une histoire de mousses
— **Les Princes du rire**, une histoire de jongleurs
— **Quand la Charlotte s'en mêle**, une histoire de dentellières
— **Le sauvetage du proscrit**, une histoire de typographe
— **Le paquet volé**, une histoire de saute-ruisseau
— **Les fendeurs de liberté**, une histoire d'ardoisiers.
— **L'audace de Nicolas**, une histoire de cheminots
— **Voyage au bout de la Loire**, une histoire de mariniers
— **Le cadeau d'Adrienne**, une histoire de porcelaines
— **Fleurs d'Ajonc**, une histoire de petite bonne
— **Le rêve de bel humeur**, une histoire de marchand de livres
— **Papillon de papier**, le petit rat de l'opéra.
— **La robe de bal**, une petite couturière
— **Les moutons d'Armel**, un berger de Provence



BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à Gavroche à compter du numéro 89
Un an 5 numéros (dont 1 double) : 170 F — Etranger : 200 F (par avion)
Tarif spécial étudiant : 145 F sur justification.

Nom .... Prénom ....

Profession ....

Adresse ....

Code postal .... Ville ....

Adresser bulletin et titre de paiement à : Editions Floréal, BP 872 — 27008 Evreux Cedex
CCP 13 895.29 N PARIS

L'amateur de livres


L'AMATEUR DE LIVRES.

Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion disponibles à la vente. Nous remercions les lecteurs qui nous passent des commandes et rappelons que les prix que nous pratiquons sont très raisonnables...

Assurez-vous, de préférence, que les livres sont encore disponibles. Merci !

Balet (J.-C.), Que veut le Japon, que veut la Chine ? *Le drame de l'Extrême Orient.* Temps Présent 1931, 189 p et un plan de la Mandchourie .... 45 F

Barbusse (Henri), L'Enfer. Albin Michel s.d. 295 p cart. .... 30 F

Baudin (Louis), Les Incas du Pérou. *Essais sur le Socialisme.* Libr. Médicis 1944, 188 p index .... 60 F

Barba (Henry), L'Epopée Serbe. *L'agonie d'un peuple.* Berger-Levrault 1916, 226 p ill. (défraîchi) .... 40 F

Bazin (René), Charles de Foucauld. Plon 1921, 487 p ill. .... 50 F

Bellugou (Henri), Voltaire et Frédéric II au temps de la Marquise du Châtelet. Marcel Rivière 1962, 219 p .... 50 F

Blanchet (André), Au pays des Ballila jaunes. *Relation d'un correspondant de guerre en Indochine.* Dorian 1947, 260 p ill. .... 60 F

Bonnecarrère (Paul), La Guerre Cruelle. *Légionnaires en Algérie.* Fayard 1972, 430 p .... 50 F

Benoist-Méchin, Lyautey l'Africain. La Guilde du Livre Lausanne 1966, 320 p .... 45 F

Bonnefon (Charles), Histoire d'Allemagne. Les Gdes Etudes Hist. Fayard 1939, 542 p .... 50 F

Bourcier (Emmanuel), U.S.A.-33. *L'écroulement américain.* Ed. Baudinière 1933, 253 p (couv. défr.) .... 30 F

Boussand (Huguette), Les Confidences de l'Elysée. Peyronnet éd. 1953, 383 p ill. index .... 50 F

Bouvier (Paule), L'accession du Congo belge à l'indépendance. Editions de l'Institut de Sociologie Bruxelles 1965, 392 p index .... 90 F

Broué & Témime, Le Révolution et la Guerre d'Espagne. Ed. de Minuit 1961, 542 p index ill. (lég. défr.) .... 70 F

Brunet (A.), La civilisation occidentale. Hachette 1985, 288 p index .... 40 F

Butler & Young, Goering tel qu'il fut. Fayard 1952, 415 p .... 50 F

Carmichael (Joel), Histoire de la Révolution russe. NRF Idées 1966, 380 p .... 30 F

Catherine & Thuillier, Introduction à une philosophie de l'administration. A. Colin coll. U 376 p index .... 35 F

Champion (Pierre), Paris au temps de Henri III. Calmann-Lévy 1942, 220 p .... 80 F

Chandernagor (Françoise), L'Allée du Roi. France Loisirs 1982, 634 p .... 50 F

Charles Henry, Lettres inédites de Melle de Lespinasse à Condorcet, à D'Alembert, à Guibert, au Cte de Crillon. E. Dentu 1887, 408 p (lég. défr.) .... 80 F

Chaux (Edouard),...et pourtant... voici l'âge d'or. Ed. Protea s.d. (1933?) 365 p .... 40 F

(Collectif), A la recherche de la France. Le Seuil 1963, collection esprit "La cité prochaine", 460 p .... 50 F

(Collectif), La culture ouvrière et l'action syndicale. Ed. du Cerf 1956, 328 p .... 70 F

(Collectif), L'Indemnisation des Spoliations d'Outre-Mer. Ed. du Scorpion 1964, 252 p .... 60 F

(Collectif), La Vie Parisienne au XVIIIe siècle. Payot 1928, 261 p ill. .... 60 F

Couyba (Ch.-M.), Le Parlement français. H. Laurens 1914, 200 p. ill. (couv. lég. défr.) .... 60 F

Debray (Régis), Les Empires contre l'Europe. Gallimard 1985, 365 p .... 40 F

Delamare (George), Libres propos. *Chroniques à la Radio.* Table Ronde 1952, 270 p .... 35 F

Duclos (Jacques), De Napoléon III à de Gaulle. Ed. Sociales 1964 .... 30 F

Duclos (Jacques), Unité ouvrière, rassemblement de tous les patriotes pour faire échec à la CED. Rapport du 6 mars 1954, brochure de 96 p .... 30 F

Duverger (Christian), La conversion des Indiens de Nouvelle Espagne. Seuil 1987, 284 p .... 60 F

Farago (Ladislas), Le 4e Reich. *Martin Bormann et les rescapés nazis en Amérique du Sud.* Belfond 1975, 448 p ill. index .... 60 F

Faure (Edgar), Le serpent et la tortue. *Les problèmes de la Chine Populaire.* Julliard 1957, 239 p .... 40 F

Faure (Edgar), La Disgrâce de Turgot. Gallimard 1961, 610 p ill. index .... 70 F

Fejtö (François), L'héritage de Lénine. Casterman 1973, 397 p index .... 50 F

Feraoun (Mouloud), Journal 1955-1962. Seuil 1962, 348 p .... 50 F

Feraoun (Mouloud), L'anniversaire. Seuil 1972, 143 p .... 40 F

Ferdinand-Lop (S.), Les Colonies françaises. *Leurs commerce, avenir, importance, ressources.* Encyclopédie Roret 1931, 217 p .... 50 F

Froment-Guieysse (G.), Brazza. Bibl. scolaire coloniale 1945, 151 p (défraîchi) .... 30 F

Girard (Louis-Dominique), Montoire, Verdun diplomatique. Ed. André Bonne 1948, 571 p .... 70 F

Grandmougin (Jean), Histoire vivante du Front Populaire 1934-1939. Cercle du Bibliophile, 479 p ill. .... 60 F

Grousset (René), Bilan de l'Histoire. Plon 1946, 321 p .... 45 F

Grousset (René), Le Conquérant du Monde. *Vie de Gengis-khan.* Albin Michel 1944, 382 p ill. .... 60 F

Guillaume (François), Le Courrier des Auditeurs. Ed. Fournier 1947, 393 p ill. rel. toile .... 50 F

Hanotaux (Gabriel), Histoire du Cardinal de Richelieu. Libr. de Paris 1899, cartes et plans dépl. (dos refait) .... 80 F

Hardy (Georges), Nos grands problèmes coloniaux. Coll. A. Colin 1929, 216 p .... 60 F

Harzer, Klaus Barbie et la Gestapo en France. Le Carrousel FN 1983, 249 p ill. .... 60 F

Hauser (E.), Blancs et Jaunes à Chang-Haï. La Nouvelle Edition 1945, 274 p .... 70 F

Hervé (Pierre), La Révolution et les Fétiches. Table Ronde 1956, 204 p .... 40 F

✂---

LIBRAIRIE FLOREAL

41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 32.33.22.33

Nom : .... Adresse : ....

Je vous commande les livres suivants : ....

Auteur	Titre	prix
	Port et emballage prix forfaitaire	20,00
	Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal Total	

Jacomet (Pierre), Avocats Républicains sous le Second Empire. Denoël et Steele 1933, 220 p, ill. rel. d. bas ..... 110 F

Jaurès (Jean), La guerre franco-allemande 1870-1871. Science Flammarion 1971, 311 p ..... 40 F

Kamm (Joséphine), L'Histoire de Sir Moses Montefiore. Serv. Tech. pour l'Education 1969, 182 p ill. ..... 40 F

La Force (Duc de), Histoire et Portraits. *Première et deuxième séries.* Emile-Paul Frères 1937, 237+251p ..... 100 F

Langevin (Paul), La Pensée et l'Action. Ed. Sociales 1964, 349 p ..... 30 F

Lascaux (Robert), Economie Nationale et Socialiste. Revue Mondiale 1934, 372 p ... 45 F

Laval (Pierre), Laval parle..., A l'Enseigne du Cheval Ailé 1948, 277 p ..... 60 F

Lebrun (François), Histoire des Catholiques en France. Privat Pluriel 1980, 588 p index ..... 35 F

Lebois (André), Littérature sous Louis XV. *Portraits et Documents.* L'Amitié par le Livre 1962, E.O. 399 p ..... 50 F

Legendre (Maurice), Nouvelle Histoire d'Espagne. Hachette 1938, 331 p ..... 60 F

Le Nabour (Eric), Charles X le dernier roi. *Biographie*.J.-C. Lattès 1980, 407 p ..... 45 F

Léon (Paul), La Guerre pour la Paix, 1740-1940. Gdes Etudes Hist. Fayard 1950, 700 p envoi ..... 50 F

Leonhard (Wolfgang), L'Union Soviétique, apparences et réalités. Ed. du Fuseau 1953, 230 p ..... 50 F

Leprince-Ringuet (Louis), Le Grand Merdier. France Loisirs 1978, 251 p ..... 30 F

Lilienthal (David E.), Construit pour le Peuple. *TVA, une expérience de la démocratie américaine.* Ed. Transatlantique 1945, 248 p ill. ..... 40 F

Londres (Albert), Au Bagne. A. Michel 1927, 287 p (lég. défr.) ..... 30 F

Lucas-Dubreton (J.), La France de Napoléon. Hachette 1947, 301 p ..... 50 F

Meister (Albert), Socialisme et Autogestion, l'Expérience Yougoslave. Coll. Esprit Seuil 1964, 399 p index ..... 50 F

Michel (Jean), Dora. J.-C. Lattès 1975, 441 p ..... 60 F

Minc (Alain), Le nouveau Moyen Age. Gallimard 1993, 251 p ..... 40 F

Mitterrand (François), La paille et le grain. *Chronique.* Flammarion 1975, 301 p ..... 40 F

Monnerot (Jules), Sociologie du Communisme. Gallimard 1949, 510 p ..... 70 F

Mousset (Paul), Quand le temps travaillait pour nous. *Récit de guerre.* Grasset 1941, 302 p ..... 40 F

Naegelen (M.-E.), Tito. Flammarion 1961, 250 p ..... 50 F

Orieux (Jean), Talleyrand. Flammarion 1970, 858 p index rel. toile éd. ..... 80 F

Patrice (F.), Le Dodore fait la malle. *Récits de Captivité et d'Evasion.* Farré et Freulon 1947, 187 p ..... 60 F

Peniakoff (Vladimir), Mon armée privée. *Une petite armée dans la bataille d'Afrique.* Gallimard 1953, 458 p ..... 60 F

Plat (Armand), La Paysannerie Française. Ed. du Scorpion 1962, 250 p ..... 50 F

Pouget (Jean), Le manifeste du camp n° 1. *Les prisonniers français du Viet-Minh en 1950.* Fayard 1969, 444 p ..... 50 F

PSU, Manifeste du Parti Socialiste Unifié. Tema action 1972, 231 p ..... 30 F

Quinet (Mme Edgar), La France idéale. Calmann Lévy 1896, 342 p ..... 50 F

Raffalovitch (A.), "... L'abominable vénalité de la Presse... ". *D'après les documents des Archives russes (1897-1917).* Libr. du Travail 1931, 450 p ..... 70 F

Revel (Jean-François), Comment les Démocraties finissent. Grasset 1983, 332 p ..... 30 F

Revel (Jean-François), Ni Marx Ni Jésus. R. Laffont 1970, 267 p ..... 30 F

Riedmatten (L. de), Le Problème social à travers l'Histoire. R.Pichon 1957, 464 p index ..... 70 F

Rivoallan (A.), L'Irlande. Coll. A. Colin 1934, 203 p ..... 50 F

Rony (Jean), Trente ans de parti : un communiste s'interroge. Chr. Bourgeois 1978, 232 p ..... 30 F

Roy (Jules), La guerre d'Algérie. Julliard 1960, 215 p ..... 30 F

Saive (René), Mendès-France. Journal du Parlement 1956, 172 p ..... 30 F

Sampson (Anthony), Radioscopie de l'Angleterre. Seuil 1973, 493 p ..... 40 F

Sampson (Anthony), La Foire aux Armes. R. Laffont 1978, 393 p ..... 45 F

Sartiaux (Félix), La civilisation. Coll. A. Colin 1938, 224 p ..... 50 F

Schellenberg (Walter), Le chef du contre-espionnage nazi parle, 1933-1945. *Mémoires.* Julliard 1957, 514 p ..... 70 F

Siegfried (André), La crise britannique au XXe siècle. Coll. A. Colin 1932, 216 p ..... 50 F

Tannenbaum (Frank), Le Syndicalisme. La Colombe 1957, 177 p ..... 40 F

Tapié (Victor L.), La France de Louis XIII et de Richelieu. Flammarion 1952, 561 p (lég. défr.) ..... 45 F

Tschuppik (Karl), François-Joseph, l'effondrement d'un Empire. A. Colin 1933, 454 p ..... 60 F

Tracey (Herbert), Le Mouvement Syndical Britannique. Monographie de la Confédération Inter. des Syndicats Libres N° 2 1954, 115 p ill. ..... 50 F

Vidalenc (Georges), Aspects du Mouvement Syndical Français. Monographie de la Confédération Inter. des Syndicats Libres N° 1 1953, 117 p ill. ..... 50 F

Zegel (Sylvain), Les Idées de Mai. NRF Idées actuelles 1968, 249 p ..... 30 F

Livres Scolaires

Aimond (Ch.), l'Histoire au Brevet élémentaire. *Résumé suivi de 100 sujets de devoirs.* De Gigord 1928 ..... 30 F

Aimond (Ch.), L'Epoque contemporaine 1789-1880. *CL de 3e.* De Gigord 1940 ..... 40 F

Bernard (J.), Histoire Moderne de 1715 à 1815. *Cl. de 1ère.* E. Vitté 1903 ..... 40 F

Chaulanges (S.& M.), Histoire de France. *Cours Moyen.* Delagrave 1947 ..... 45 F

Colomb (G.), L'Enseignement Scientifique à l'Ecole. *Cours Sup.* A. Colin 1931 ..... 30 F

Hubault (Gust.), Lectures pour accompagner le cours d'Histoire de France. Delagrave s.d. rel. d. toile ..... 50 F

Jarry (E.), Histoire Ancienne. *Cl. de 6e.* Ed. L'Ecole (1949 ?) ..... 40 F

Lavisse (Ernest), Récits et entretiens familiers sur l'Histoire de France jusqu'à la Guerre de Cent ans. *Cours élém.* A. Colin 1898 ..... 50 F

Manry (A.-G.), Documents d'Histoire. *Cl. de 5e.* Delagrave 1971 ..... 25 F

Pérochon (Ernest), Le Livre des Quatre Saisons. *Livre de lect. C. Moyen et sup.* Delagrave 1929 ..... 50 F

Segond (E.), Histoire de France. *Cours compl.* A. Hatier 1913 ..... 50 F

Seignobos (Ch.), Histoire de la Civilisation. Masson 1903 ..... 50 F



JOURNEE D'ADHESION COOPERATIVE (4 DÉCEMBRE 1921)

Consommateurs de France, Adhérez aux Coopératives

Le 4 Décembre sera la journée de la Coopération. Ce jour-là, la **FÉDÉRATION NATIONALE DES COOPÉRATIVES DE CONSOMMATION** convie les Coopérateurs et tous les Consommateurs, du plus humble village à la plus grande ville de France, à marquer leur union, à resserrer les liens qui doivent les unir, à réveiller ceux d'entre eux qui sont endormis et à appeler vers la Coopération la foule encore immense des indifférents.

Nous sommes près de deux millions de familles, nous voulons être quatre millions comme en Angleterre. Pour cela que faut-il ? Que chaque Coopérateur fasse un nouveau Coopérateur, que chaque Consommateur comprenne enfin son intérêt et son devoir.

CONSOMMATEURS, n'oubliez pas que les quatre mille Coopératives placées sur tous les points de la France sont les sentinelles vigilantes qui empêchent, par leur action de régularisation des prix, les exactions des mercantis de toutes espèces.

OUVRIERS DES VILLES, à quoi vous servirait de faire augmenter vos salaires, si, comme Consommateurs, vous ne vous associez pas pour mieux les utiliser et ainsi diminuer le coût de votre vie.

TRAVAILLEURS DES CAMPAGNES, PAYSANS, demandez donc qu'on ouvre dans vos villages des Coopératives, ou quelques-unes de leurs succursales. Ne seront-elles pas demain les organisations où vous pourrez vendre vos produits en vous libérant du parasitisme du courtier, du commissionnaire et de l'intermédiaire à tous les degrés.

FEMMES, venez à nous, vous qui êtes l'âme du ménage, rappelez-vous que la Coopérative n'est qu'un ménage agrandi.

CONSOMMATEURS, tous, pourquoi portez-vous votre argent là où il ne peut servir à rien, ni à l'amélioration de votre sort, ni à votre émancipation, quand la Coopération est là pour réaliser vos espoirs.

La Coopérative est ouverte à tous les Consommateurs, d'où qu'ils viennent, quels qu'ils soient. Que le 4 Décembre marque une étape vers le triomphe de la Coopération. **OUVRIERS, PAYSANS, FEMMES,** ce triomphe dépend de vous : **adhérez à une Coopérative !**

A L'ŒUVRE ET VIVE LA COOPÉRATION !

La Fédération Nationale des Coopératives de Consommation.

Imp. H. Chachoin, Paris